

NOTRE ROMAN COMPLET :

Le Crime d'une Midinette

par GUSTAVE LE ROUGE

La Revue Populaire



UN MAGAZINE MENSUEL ILLUSTRE

POIRIER, BESSETTE & CIE, édits-props, 131 Cadieux, Montréal.

Vol. 14, No 12

Décembre 1921

GRATIS POUR VOUS MESDAMES !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEU-
VENT L'ETRE, AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSES,
RETABLIR LEURS NERFS. CELA EN 25 JOURS AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil



Approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine, neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

250, PARC LAFONTAINE,

MONTREAL

Dept. 1 — Boîte postale 2353

La plus importante Librairie et
Papeterie Française du Canada

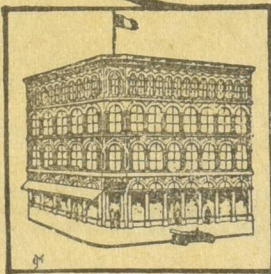


Nous enverrons sur demande nos

CATALOGUES

D'Articles de Bureaux	(6 différents)
Articles Religieux	(3 " ")
Livres Religieux	(7 " ")
Littérature et Science	(5 " ")
Livres et Articles de Classe	(8 " ")
Jeux, Cartes, Décorations	(7 " ")
Livres Canadiens	(2 " ")
Pièces de Théâtre	(1 complet)

Vu le grand nombre de nos catalogues, il faut mentionner les articles désirés et il est important de donner sa profession ou occupation + + + + +



GRANGER FRÈRES

Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame-Ouest, Montréal

EDMOND-J. MASSICOTTE

LA BEAUTE DE LA JEUNESSE

Pendant que vous possédez la saine et vigoureuse beauté de la jeunesse vous devriez la préserver et la protéger constamment pour les années futures. La négligence est la cause que beaucoup de femmes paraissent bien plus vieilles qu'elles le devraient. Un peu d'attention apportée maintenant à la peau et au teint par l'emploi de la



121

Crème Orientale Gouraud

sera amplement récompensée par votre beauté de jeunesse quand vous serez plus avancée en âge. Cette crème ne fait pas que protéger et préserver le teint pour l'avenir mais elle améliore grandement l'apparence actuelle. Elle cache les taches du visage. En usage depuis 70 ans.

Envoyez 10c pour en avoir un échantillon.

Savon Médicamenté Gouraud

Pour conserver votre peau et votre teint en bon état il vous faut employer un savon qui enlève complètement de la peau la poussière, la saleté et les impuretés. Les savons ordinaires pour le teint ne sont pas adéquats.

Le Savon Médicamenté Gouraud accomplit son oeuvre bienfaisante depuis plus de soixante-dix ans. Servez-vous-en constamment, il vous protégera contre l'infection. Il s'emploie avec succès contre les maladies de la peau. Il est idéal pour préparer la peau avant l'application de la Crème Orientale Gouraud.

Envoyez 10c pour en avoir un échantillon.

FERD. T. HOPKINS & SON,
Montréal, Qué.



La Revue Populaire

Vol. 14, No 12

Montréal, décembre 1921

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.50 — Six Mois: - - - 75

Montréal et banlieue excepté

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Paraît tous

les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,
131 rue Cadieux, MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

NOËL

LE sol vient de revêtir son blanc manteau. Les grelots emplissent les rues de leurs sons argentins.

Tout est heureux dans la nature. Les vitrines font étalages de leurs plus beaux atours pour attirer et flatter le regard du passant.

Le froid fait rougir le petit nez des trottins qui s'enfouissent la figure dans leurs fourrures comme les petits oiseaux dans leurs nids.

C'est décembre. C'est Noël.

C'est le temps des cadeaux à faire, et à recevoir; les pauvres même se sentent heureux en ce temps de fêtes et de vie intense.

Depuis plusieurs mois on a économisé afin de satisfaire les ambitions des tout petits, et des très vieux.

C'est Noël, avec la messe de minuit, suivie du réveillon traditionnel, où on chante les vieux Noëls des ancêtres. Toute la famille est réunie ce jour-là, il ne manque personne; et c'est la joie d'être tous ensemble, de se sentir heureux ensemble et de vivre de douces heures ensemble.

Le bonheur déborde souvent en même temps que le verre, mais peu importe, un peu d'ivresse ne nuit en rien à la gaieté, au contraire.

Les pauvres non plus ne sont pas malheureux en ce jour, car on ne les a pas oubliés. Partout on dresse des arbres de Noël où les petits déshérités du sort vont vivre quelques bonnes heures dans le royaume des joujoux et du rêve.

Les mauvais jours sont évanouies pour ne faire place qu'à la joie du bonheur présent.

Tous les humains communient dans une même pensée qui réunit le monde civilisé aux pieds de la crèche de l'Enfant-Dieu. Le monde se sent meilleur, devant cet enfant qui vient le régénérer et lui rappeler que nous sommes tous frères. Puissent les réflexions que nous imposent Noël être salutaires et durer toute l'année.

Aux lecteurs toujours de plus en plus nombreux de "La Revue Populaire", nous souhaitons un bon Noël, un heureux Noël, un Noël joyeux.

Paul COUTLEE.

Un message de la MAISON DESJARDINS

A la femme qui croit que ses moyens ne lui permettent pas de s'acheter un bon manteau de fourrure.

Nous ne sommes pas sans savoir que plusieurs dames et jeunes filles trouvent les fourrures Desjardins si riches, si belles et si gracieuses qu'elles s'imaginent ne pouvoir se les procurer.



Tel n'est pas le cas, heureusement. Comme nous sommes, tout à la fois, acheteurs, manufacturiers et marchands le coût de la confection est moindre chez nous que partout ailleurs, et comme nous nous contentons d'un profit raisonnable, nos prix sont les plus bas.

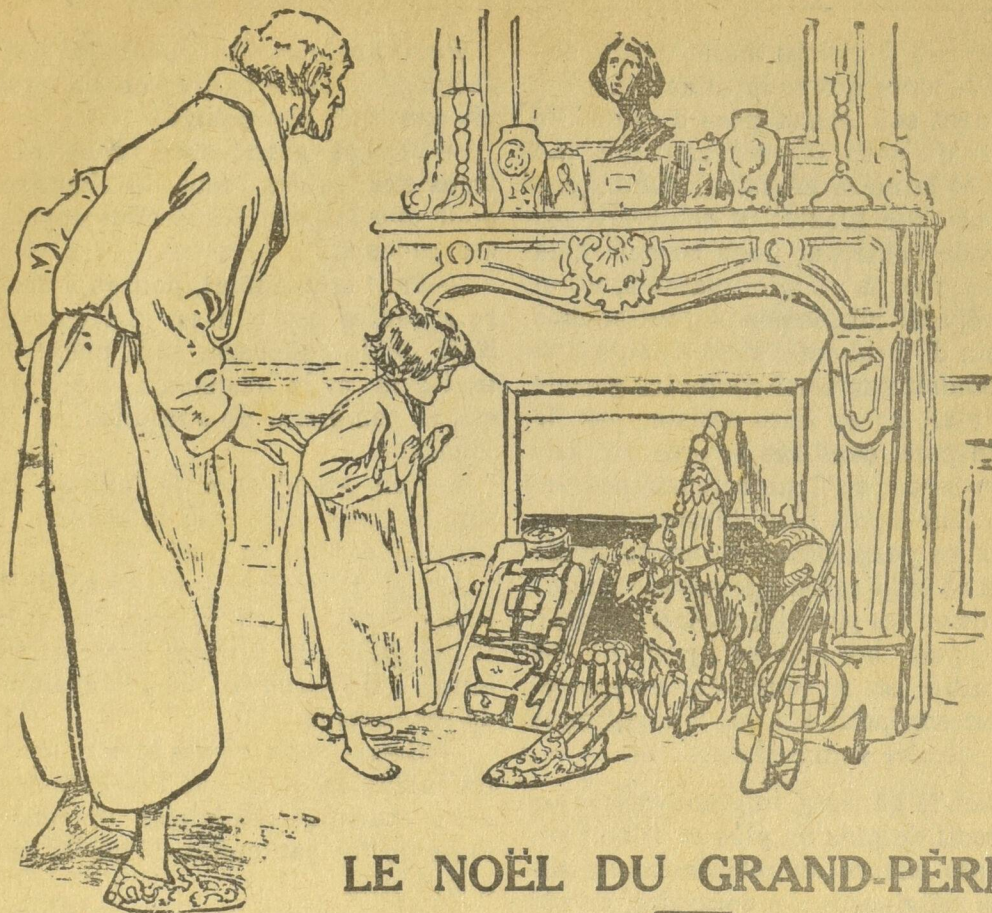
Nos annonces ne contiennent pas nos prix, non parce que ceux-ci sont trop élevés, mais parce que nous n'avons qu'un modèle de chaque genre, que ce modèle ne saurait être remplacé et qu'il peut être vendu avant l'insertion de l'annonce.

Il est prouvé que nos manteaux se vendent actuellement à plus bas prix que des modèles de qualité inférieure, annoncés dans des "ventes spéciales", et, en tous cas, beaucoup moins cher que des manteaux de même qualité, ailleurs.

Nous aimerions à vous donner la preuve de cette affirmation.

Venez nous voir pour cela.

Chas Desjardins & Cie, Limitée
130, Rue St-Denis
Montréal



LE NOËL DU GRAND-PÈRE

Le grand-père se faisait vieux, très vieux. Jacques, son petit-fils, un joli gamin de cinq ans, aux boucles de cheveux dorées, à la mine gracieuse, aux réparties amusantes, était devenu son meilleur compagnon. Il ne se déridait qu'avec lui. Vivant sous le toit de son fils et de sa brue, M. et Mme Grosclaude, qui le respectait comme on fait de l'ancêtre mais qui avaient fréquemment à se plaindre de ses mauvaises humeurs et de ses nombreux caprices. Jacques seul se faisait écouter de lui. Ce n'était qu'à table, au souper de préférence, que l'aïeul, qui avait été fin causeur et se piquait de tout connaître, devenait intéressant. Là, s'animant en parlant du pas-

sé, il narrait nombre d'anecdotes inédites sur le grand Papineau, Lafontaine et tous les hommes célèbres de l'époque tourmentée de 1837 qu'il avait connue. Il avait vingt ans alors et comme toute la jeunesse d'alors avait décroché du chambranle le vieux fusil de chasse pour tirer sur les Anglais. Il s'était battu à Saint-Charles et à Saint-Denis et avait été forcé de se cacher dans une cave à Montréal pendant plusieurs mois pour éviter la prison et fort probablement la peine capitale.

L'opposition du clergé à la poursuite des hostilités contre les anglais lui avait fait perdre la foi et il ne laissait jamais perdre une occasion de déve-

lopper ses doctrines matérialistes devant Jacques qui soupçonnait instinctivement son grand-père d'éviter de parler du petit Jésus devant lui. Le père et la mère laissaient faire, convaincus que bientôt il renierait ses mauvais principes pour revenir à la pratique de la religion catholique et se préparer pieusement à rentrer dans le sein d'Abraham. Mais Jacques ne l'entendait pas ainsi et sa plus grande joie était de se faire assister par le grand-papa dans ses prières du soir et du matin qu'il ne retenait pas encore tout-à-fait bien de mémoire. Le vieux se penchait alors sur le lit de l'enfant et lui faisant joindre les mains et baisser les yeux lui épelait ses oraisons, puis, bordant son petit lit, se retirait à pas de loup pour ne pas réveiller son petit-fils qui tombait dans son premier sommeil.

Mais le gâtisme du grand-père s'accroissait de plus en plus et il ne parlait pas encore du revirement de ses idées religieuses. Au contraire, on eût dit que par une sorte de bravade enfantine, il s'appliquait à parler plus longuement à table de la Saint-Barthélemy, du temps de l'Inquisition et de la révocation de l'édit de Nantes. Puis, après avoir beaucoup parlé, il regardait Jacques comme s'il eût voulu jouer avec lui pour oublier toutes ses sombres pensées.

Le père et la mère du petit se retiraient attristés. "Que faudrait-il faire pour le changer? pour adoucir ses dernières années. Sans la foi qui promet les joies futures, qui assure à l'âme humaine une survivance, une vie éternelle, que devient la vieillesse, sinon une terrible attente devant le néant et la fin de toutes choses. Le pauvre vieux tombe en enfance."

Puis, un jour, le cœur du petit Jacques se mit à battre; on lui avait dit que Noël approchait.

—Bientôt, grand-père, nous mettrons nos sabots dans la cheminée pour que le petit Jésus nous apporte ses cadeaux.

—Bah! mon enfant, pourquoi croire à toutes ces bêtises. La nuit de Noël, tu te coucheras sans penser à tout cela, et le lendemain, c'est moi qui te comblerai de sucreries et de jouets.

—Non, grand-père, je veux que ce soit le petit Jésus qui m'apporte le premier cadeau de Noël.

Or, la veille de ce jour, au sortir de table, Jacques prit sa plus fine pantoufle qu'il alla déposer dans la cheminée qui se trouvait dans la chambre de ses parents.

—Grand-papa, tu vas bien m'écouter maintenant. Tu vas t'asseoir dans cette chaise et me laisser te retirer l'une de tes pantoufles. Il me la faut à tout prix.

—Et pourquoi, Jacques, m'enlever ainsi ma pantoufle?

—Ne t'impatiente pas, tu le verras tout-à-l'heure. Suis-moi.

Et l'ancêtre se mit à suivre son petit-fils en boitant un peu et en riant sous peu de la surprise que Jacques lui préparait, devinant tout ce qui allait se passer mais prenant bien garde de le montrer pour ne pas gâter la joie de son cher enfant.

Mais le papa et la maman ont tout entendu et, suivant avec un regard amusé et surpris cette scène émouvante, ne soufflent mot. Ils ne veulent pas briser le charme de ce drame qui se joue entre le grand-père et son petit-fils. Arrivé à la hauteur du manteau de la cheminée, Jacques dit à l'ancêtre: "Grand-père, penche-toi et

dépose près de la bûche que papa allumera cette nuit ta chaude pantoufle à côté de la mienne. Le bon Jésus va penser à toi aussi bien qu'à moi et, demain matin, nous reviendrons voir de bonne heure ce qu'il nous aura donné à tous les deux".

* * *

Un filet de lumière avait à peine traversé les rideaux fleuris de la petite chambre de Jacques que celui-ci bondit de son lit et alla frapper à la porte de son grand-père qui, en dépit de tous ses rhumatismes, ne fut pas lent, ce matin-là, à être sur pied. A pas étouffés, ils descendirent tous les deux dans la chambre des parents qu'ils éveillèrent joyeusement. Puis, ils jettent un regard sur la cheminée et sur leurs pantoufles.

O bonheur! Dans chacune ressort un paquet enveloppé de papier de soie et ficelé d'une faveur rouge.

—Prends d'abord, dit le petit.

Et le grand-père se courbant avec la même joie qu'il avait mis pour faire cette opération à l'âge de son petit-fils, saisit dans ses mains tremblantes le colis et le défilcela.

—Du sucre et des amandes salées. Comment, diable, le petit Jésus a-t-il pu savoir que ce sont là les gourmandises que j'aime le mieux? dit-il naïvement, en s'adressant à Jacques.

Et à partir de ce jour, l'ancêtre converti récita avec toute la foi de son enfance les prières du petit Jacques.

— o —

L'ÂNE ET VICTOR HUGO

Les voyants, dont les facultés divinatoires ouvrent à leurs admirateurs comme une lucarne sur un mystère troublant, eussent probablement inté-

ressé et même intrigué Victor Hugo, qu'on a dit curieux d'occultisme et de télépathie.

Un soir, à Guernesey, comme il rentrait chez lui avec un de ses amis, il fut abordé par un âne, qui se mit à braire doucement, le regardant avec un air implorant.

Victor Hugo s'arrêta pensif, et dit au bout d'un instant:

—Pourtant qu'il ne soit rien arrivé là-bas?

—Où donc? interrogea son compagnon.

—A l'Académie.

—Pourquoi cela, cher maître?

—Parce que cet âne a l'air de solliciter ma voix.

L'ami rit de cette plaisanterie, mais, quelques jours après, le courrier de Paris apportait la nouvelle de la mort de l'un des quarante.

—Vous voyez bien... dit gravement Victor Hugo...

— o —

UN RECORD DE VITESSE

Un record de vitesse a été établi cet été par une automobile canadienne traversant un petit village de Québec où il est interdit de dépasser les sept milles à l'heure. L'audacieux sportman enfila la rue principale de ce village à une allure que Groton et Chevrolet n'ont jamais égalée. L'auto-fantôme fila comme une trombe, dans un épais nuage de poussière, si vite que personne ne put remarquer la tête de l'automobiliste ni la coupe de sa voiture. Quand ce fou eut disparu, cinq victimes gisaient dans la rue:

1 chat.

1 chien.

2 poulets.

1 marmotte.

LES MYSTERES DE L'ILE DES COCOS

Nous avons dans deux précédents numéros de "La Revue" parlé des trésors incalculables que recèle l'île des Cocos où le capitaine Morgan aurait déposé toutes les richesses du Pérou assiégé et où depuis cent ans tous les pirates et forbans célèbres auraient déposé leurs rapines dont la valeur totale serait de deux cents millions. Mais n'y a-t-il que l'île des Cocos qui soit ainsi célèbre? Non, les aventuriers cherchent encore des cachettes de ce genre dans le monde entier. Pour en convaincre nos lecteurs, voici sur ce sujet les histoires les plus remarquables.

Un citoyen de la ville de San Antonio, au Mexique, M. Adam Tisher, vient de solliciter du gouvernement mexicain l'autorisation de faire transporter un trésor d'or et d'argent en barres et en monnaies, découvert par lui près de Monterey, dans les montagnes de la Scilla. Ce trésor s'élèverait, d'après son évaluation, à plus de soixante-dix millions de pesos or.

C'est en compulsant les archives de l'Etat, que M. Tisher découvrit que, pendant une révolution, en 1810, le trésor avait été enfoui à Cavallo Blanco par des officiers du gouvernement. Il se rendit immédiatement à l'endroit indiqué et trouva la cachette. Elle contient, assure-t-il, 8,864 barres d'or, 4,560 barres d'argent et 7 millions et demi de pièces de monnaies.

Voilà, certes, un fouilleur d'archives bien récompensé de sa curiosité.

Pareille chance, il est vrai, n'est pas commune. Cet homme a trouvé un tré-

sor sans le chercher. Combien d'autres en cherchent sans jamais les trouver!

En général, les recherches de trésors coûtent plus cher qu'elles ne rapportent. Telles celles qui eurent pour effet de retirer du fond de la mer les richesses de l'Armanda ou celles des galions de Vigo.

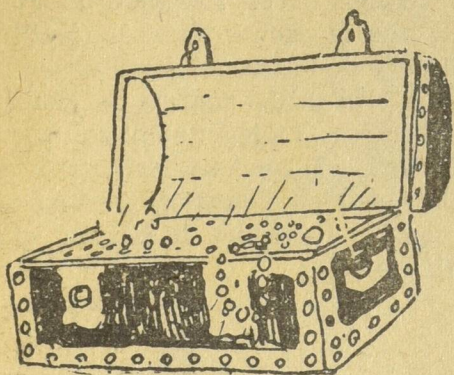
Dans la baie de Tobermory, où sombra, en 1588, la "Florida", vaisseau amiral de la fameuse armada de Philippe II, on a maintes fois tenté, depuis trois siècles, de retrouver les trésors de l'escadre qui se trouvaient, dit la légende, à bord de ce bâtiment.

On découvrit l'épave, en effet, mais on n'a jamais réussi à remonter que quelques débris de la coque du navire, quelques ornements de la poupe, des boulets de pierre, et quelques pièces de monnaie espagnole dont la valeur fut loin de compenser les frais entraînés par ces recherches sous-marines.

Il en fut de même pour les galions de Vigo, les galions gorgés d'or qui, en 1702, ramenaient en Espagne d'immenses richesses extraites des mines de l'Amérique du Sud, et qui furent engloutis au moment où ils allaient toucher le port. Plus de 700 millions, dit-on, auraient sombré avec eux. Depuis deux siècles, de nombreuses tentatives ont été faites pour retirer cette fortune du fond de la mer. Elles ne furent pas tout à fait infructueuses; on estime à sept ou huit millions la valeur des lingots qui purent être extraits du gouffre. Mais combien a-t-on dépensé pour ce min-

ce résultat? Et la plus grosse part de cette fortune ne restera-t-elle pas éternellement sous les flots?

Voici pourtant un cas où, grâce à son ingéniosité, un homme arracha à la terre le trésor qu'elle recélait. Nous en trouvons le récit dans "les Mélanges" de Castellani.



Sur une grande route de la Pouille, au royaume de Naples, rapporte cet auteur, se trouvait une statue de marbre portant cette inscripton en dialecte napolitain: "Le premier jour de mai, au soleil levant, j'aurai une tête d'or." Cette statue était érigée depuis deux cents ans déjà, et personne n'avait encore trouvé le sens de la mystérieuse inscription. Un étranger (un Sarrasin, dit Castellani) passant sur cette route, lut l'inscription, crut en deviner le sens, mais ne communiqua à personne ses soupçons. Le 1er mai suivant, étant revenu dans le pays, il se rendit sur le lieu avant le lever du soleil, et, ayant remarqué l'endroit où aboutissait l'ombre de la tête de la statue au moment précis où le soleil apparaissait à l'horizon, il fit creuser la terre à cette place même et trouva un trésor enfoui.

Tous les chercheurs de trésors n'ont pas cette sagacité. Le plus grand nombre, même, manquent totalement de sens critique et de raisonnement.

Aussi leurs espérances de fortune n'aboutissent-elles le plus souvent qu'aux pires désillusions.

Presque toutes les histoires de trésors naissent d'un raconter, d'une tradition vague; de quelque obscure prophétie lue dans un grimoire; elles procèdent parfois aussi de quelque symbole mal compris, et plus souvent encore de quelque récit de voyage dont les auteurs se sont laissé entraîner par l'imagination.

A chaque instant, dans les journaux anglais et américains, on lit ainsi qu'une expédition se prépare pour aller découvrir des trésors qui gisent, oubliés dans quelque île perdue au milieu des océans... Et puis, on n'entend plus parler de rien: c'est que l'expédition est demeurée à l'état de projet, faute de commanditaires... Et si, par hasard, elle s'est réalisée, c'est encore le silence... le silence qui suit les échecs et les désillusions.

C'est ainsi qu'il y a quelque vingt-cinq ans, on mena grand bruit autour de l'entreprise d'un journaliste anglais nommé Walter Knight. Ce personnage aventureux avait frété un navire et engagé un équipage dans le but d'explorer certaine île du Pacifique où, disait-il, des révolutionnaires sud-américains avaient caché, il y a un siècle, des trésors enlevés par eux aux églises du Pérou. Knight partait avec un attirail complet de mineur moderne; il avait même une perforatrice perfectionnée pour creuser les rochers... Quand je dis qu'il partait... partit-il vraiment?... Je l'ignore. Toujours est-il qu'on n'entendit jamais plus parler ni de lui, ni des résultats de son expédition.

Quelle était l'île visée par Knight? N'était-ce pas l'île des Cocos?... Cet îlot perdu dans le Pacifique, à quelque

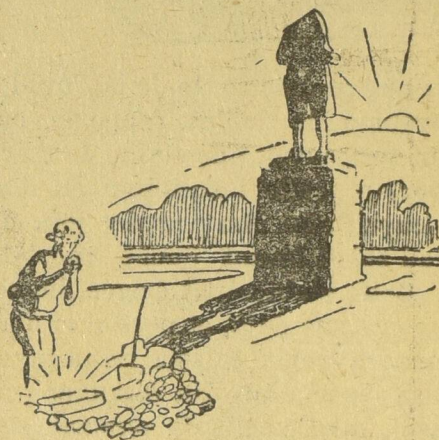
300 milles au large des côtes de la République de Costa-Rica, surexcite depuis un siècle l'imagination des chercheurs de trésors.

Une légende veut que, vers 1820, des trésors y aient été cachés par un pirate péruvien nommé Buenito-Bonito, désireux de mettre ainsi en lieu sûr le fruit de ses rapines. Le forban serait mort peu de temps après, et les trésors sont toujours dans leur cachette. Leur valeur dépasserait deux cents millions. Que de convoisies n'ont-ils pas excitées! A plusieurs reprises, de véritables expéditions furent organisées pour les découvrir. Toutes sont restées infructueuses; quelques-unes eurent une issue tragique. Cependant, cela ne décourage pas les chercheurs. Je ne sais si la guerre a interrompu les expéditions, et si, depuis la paix, il s'en est produit de nouvelles, mais en 1913, l'île des Cocos éveillait encore les convoisies féminines. On cite, cette année-là, trois femmes qui y allèrent avec l'espoir de retrouver le trésor du pirate: deux Anglaises qui s'en tirèrent saines et sauvées; et une jeune Française, de Marseille, dont on n'eut plus aucune nouvelle.

L'île des Cocos ne semble pas près de livrer son secret... Mais est-il bien sûr qu'elle en ait un?

Il y a encore les trésors des Jésuites... Si l'on en croit les légendes, ces fils de Loyola en auraient semé partout. Le bruit courait naguère au Brésil que les Jésuites, expulsés de ce pays en 1759, avaient enfoui leurs millions au flanc d'une colline voisine de Rio de Janeiro. La colline fut fouillée, percée de part en part. Il faut croire que les Jésuites avaient bien caché leurs trésors, car jamais personne ne les découvrit.

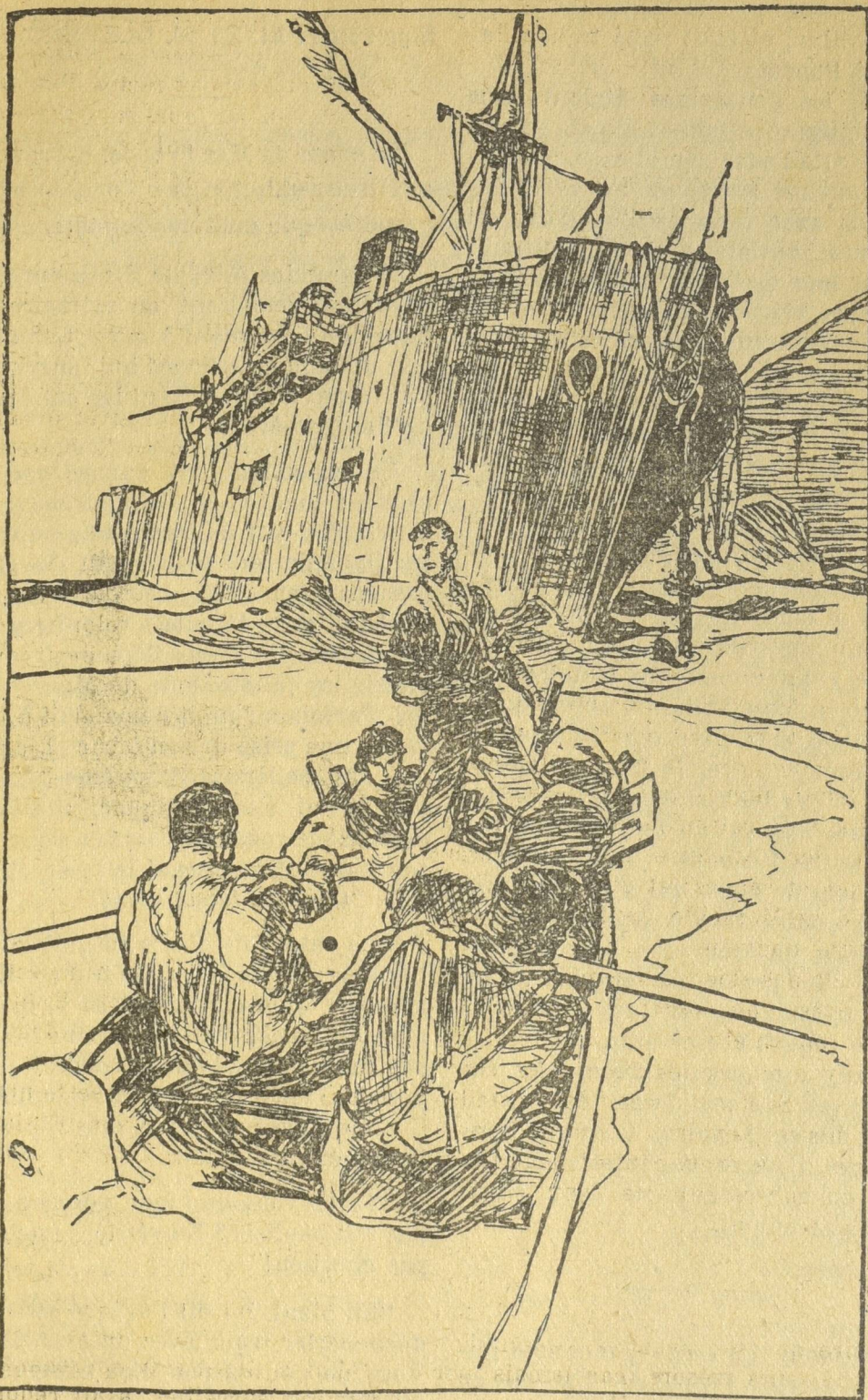
Des Jésuites encore — mais, cette fois, ceux du Pérou — expulsés de ce pays, il y a un peu moins d'un siècle, avaient emporté leurs richesses sur un navire et cinglaient vers l'Europe. Mais l'équipage ayant appris de quelle nature était le chargement, assassina les révérends pères, s'empara du trésor et alla le cacher dans une petite île déserte de l'archipel des Tuamotu, située à 624 milles marins de Tahiti, l'île Pivaki... La légende fit son chemin. En 1905, un Américain explora Pivaki sans rien trouver et se ruina si bien qu'il dut vendre le bateau qui l'avait amené.



La leçon ne servit pas. En 1914, un autre Américain arriva à Tahiti à la tête d'une expédition que devait rechercher le trésor de Pivaki. Mais l'administration de Papeete ayant eu vent du projet, crut devoir, sinon en empêcher l'exécution, du moins la surveiller.

Ayant frété un vapeur, elle choisit trois gendarmes sur les quatre qui font le plus bel ornement de la colonie, et les expédia à Pivaki où ils arrivèrent avant l'Américain.

Celui-ci, il est vrai, apprenant qu'on le faisait surveiller, avait renoncé à



l'expédition, et était resté tranquillement à Papeete.

Mais les gendarmes étaient dans l'île du Trésor. Comme Pinaki est un simple atoll sans eau et sans ressources d'aucune sorte, on les avait débarqués avec deux barils d'eau et quelques provisions. Ils attendirent : rien ne leur vint; leur eau se corrompit, leurs vivres s'épuisèrent; et les trois malheureux gendarmes auraient fini par mourir, comme Napoléon, sur un écueil, battu par la vague plaintive, si, à la fin, le gouverneur de Papeete ne s'était souvenu d'eux et n'avait envoyé la canonnière "Zélée" pour les délivrer.

Mais le trésor des Jésuites est toujours à Pinaki.

Il y a aussi les trésors du Gange, qui sont toujours au fond du fleuve. Et ceci est une bien jolie histoire d'escroquerie. Vers 1890, on apprit qu'une société financière venait de se former pour explorer le fond du Gange et en retirer les richesses offertes, depuis des siècles, au fleuve sacré par les anciens Hindous. Tout aussitôt, une foule de gens, qui n'auraient pas donné quatre sous à une affaire industrielle de leur pays, s'empressèrent d'aller porter leur argent aux futurs explorateurs du Gange. L'escroquerie réussit à merveille. En fait de richesses, les organisateurs en recueillirent pas mal, mais ce furent celles des actionnaires. Quant au fleuve sacré, il garda ses trésors... Les bons gogos eussent été bien avisés d'en faire autant.

Le penny (2 cents), monnaie anglaise, servit à l'achat des timbres, en Angleterre, à partir de 1840.

Mgr FREPPEL ET M. CLEMENCEAU

Le cœur de Mgr Freppel est revenu en Alsace et le "Figaro" consacre au grand évêque un écho de jadis:

Les grandes fêtes de Strasbourg et d'Obernai remettent en mémoire la figure de l'évêque d'Angers. Combien peu d'hommes aujourd'hui survivent qui furent au Parlement les collègues de l'ardent évêque!

Un cependant vit encore que la gloire a touché: M. Clémenceau. Se souviendra-t-il de l'anecdote suivante: Quoique tout les séparât, M. Clémenceau, en effet, abordait souvent l'évêque et le félicitait volontiers de ses discours, comme il recevait avec plaisir les félicitations de Mgr Freppel. Parfois même il demandait à l'évêque une prise de son tabac et, comme ses collègues d'extrême-gauche semblaient s'en offusquer, il élevait mystérieusement en l'air son pouce et son index et, montrant la prise, il disait: "C'est du tabac bénit!"

Une autre fois, il alla jusqu'à dire à l'évêque: "Vous devez me trouver bien mauvais, Monseigneur?" Et le dialogue continuait: "Eh bien! je ne le suis pas encore autant que le voudrait mon père, qui me traite de poule mouillée!" Comme l'évêque restait sans réponse, Clémenceau ajoutait:

"Savez-vous que mon père ne m'a pas fait baptiser? En vérité, je ne suis pas chrétien!"

"Eh bien! lui dit l'évêque sans se déconcerter, vous avez un avantage.. Vous ne pouvez pas être excommunié!"

LES VICTIMES DE LA MAIN-NOIRE

Les sinistres affiliés de cette association secrète italienne répandent la terreur dans certaines villes d'Amérique. Ils viennent de poignarder l'enfant d'un pauvre homme qui refusait de leur verser une rançon de \$12,000

Un nommé Salvatore Varotta ayant lancé un défi à la Main Noire—cette terrible association entretenue seulement par des forbans italiens,—celle-ci se vengea en enlevant son unique enfant, un bambin de cinq ans, et en le poignardant. C'est la première fois dans les annales criminelles d'Amérique que la Main Noire met à exécution ses menaces de mort. C'est la première fois aussi qu'il se trouve un Italien assez courageux pour défier la Main Noire. Et ce qu'il y a de plus malheureux en cette histoire, c'est la mère elle-même qui, pour montrer à ses voisins qu'elle ne craignait pas ces affiliés secrets, releva le défi de l'association et fut cause, sans le vouloir, de la mort de son enfant.

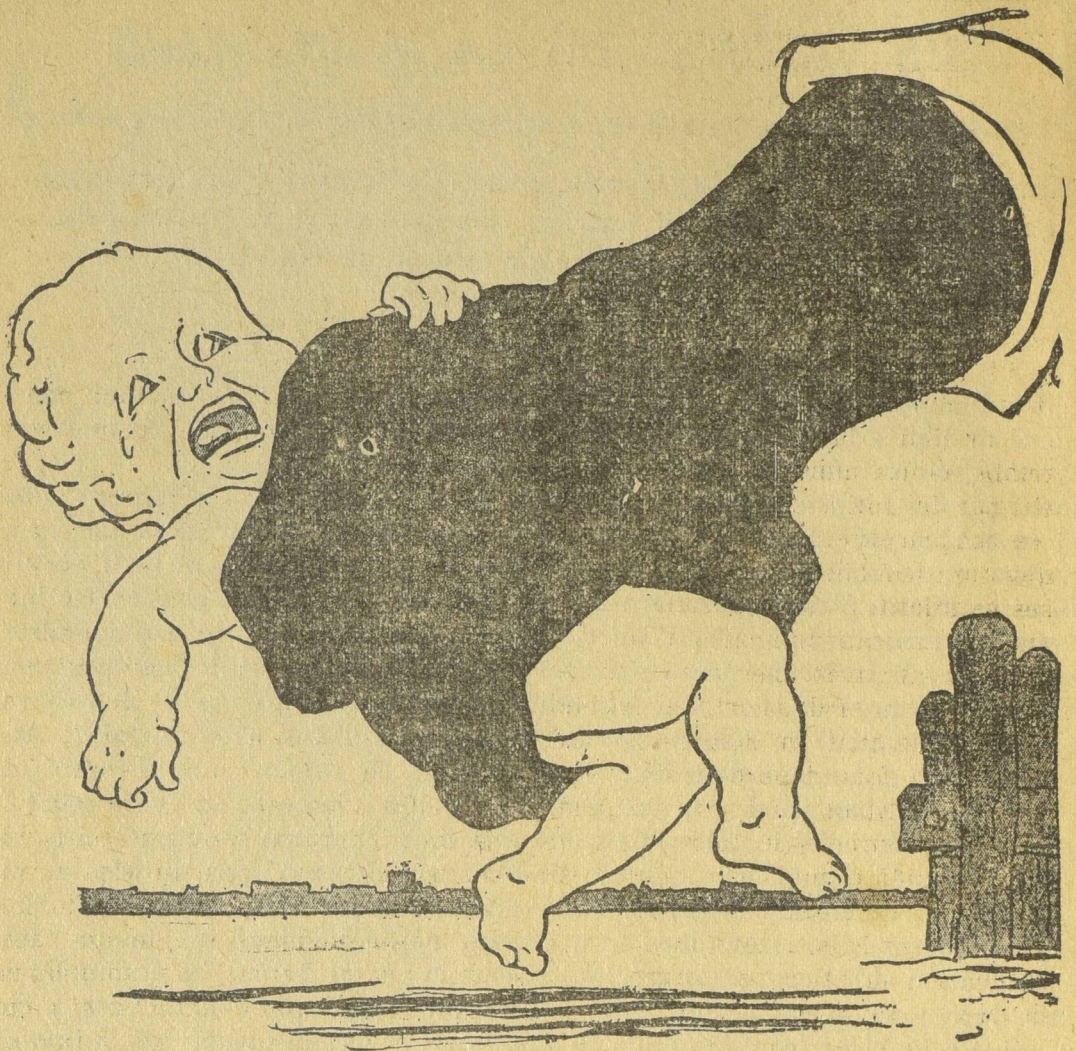
C'est à Palerme, capitale de la Sicile, que la Main Noire a ses quartiers-généraux. C'est de là que partent tous ces mystérieux affiliés qui se répandent dans le monde et exercent leurs méfaits. Le but de l'association est d'obtenir de l'argent sous des menaces de mort exprimées dans des lettres anonymes. Leurs victimes sont incalculables. Sitôt qu'ils apprennent qu'une famille italienne ou autre possède quelque fortune, ils la somment incontinent d'en verser une partie aux mains noires. Il est reconnu que tous les grands ténors italiens, les

banquiers, les marchands ont payé leur tribut à cette redoutable association.

Il en fut ainsi dans le cas qui nous occupe, celui des Varottas. Le père, homme juste et craignant Dieu, voyait toutes les infortunes s'abattre sur lui. Un an avant l'attentat de la Main Noire, il accompagnait son fils aîné dans une promenade en automobile. La voiture entra en collision avec un lourd camion et le garçon fut grièvement blessé. Une dame de la haute société vint heureusement à son secours et fit entrer l'enfant dans un hôpital et prit son traitement à sa charge. Elle paya tout. Pendant ce temps, des chauffeurs en livrée, les automobiles les plus luxueuses étaient vues à la porte de l'humble logis des Varottas. Elle prévint ses avocats de poursuivre le propriétaire du camion pour la somme de \$50,000.

Mme Varotta était fière de sa bienfaitrice dont elle chantait les louanges du matin au soir. Elle fit courir le bruit qu'elle se chargerait en plus de l'éducation de son enfant et un jour même les Varottas arrivèrent chez eux dans une automobile d'occasion qu'ils avaient achetée à crédit.

Alors, la malheureuse femme eut l'imprudence de répandre la rumeur que son mari était riche maintenant et



qu'il pourrait à son gré acheter une voiture autrement plus dispendieuse.

Cette rumeur fit son chemin et parvint aux oreilles des chefs de la Main Noire. "Les Varottas ont de l'argent, se dirent-ils, ils doivent payer."

C'est alors que le petit Joseph, un garçon fort intelligent adoré par tous les voisins et connu dans toute la colonie italienne, disparut subrepticement. Le lendemain, les Varottas reçurent la lettre qu'ils attendaient avec anxiété, réclamant une rançon de \$2,500 pour sauver la vie de leur en-

fant. Le père et la mère s'effrayèrent à juste titre; ils n'avaient pas un sou sonnante. Il eut cependant le courage de s'adresser à la police qui tendit une trappe dans laquelle tombèrent cinq hommes qui rôdaient dans les environs de la maison, attendant que Varotta lâchat le montant.

Une autre lettre suivit, réclamant une somme plus forte. La police arrêta cinq autres individus.

Mais le jour de cette dernière arrestation, des pêcheurs aperçurent sur le fleuve le cadavre d'un petit garçon qui

descendait vers le pont. Ils l'amènèrent à bord et les parents reconnurent en ce cadavre violé leur petit Joseph tué par la Main Noire.

La police redoubla d'efforts mais n'opéra aucune autre arrestation. Une foule considérable suivit le corbillard blanc emportant les restes du pauvre petit au cimetière.

On pourrait, si on voulait, raconter des milliers d'histoires d'enlèvement et de rançonnement, dûs soit à la Main Noire, soit à des particuliers.

Aux Etats-Unis, il n'y a pas longtemps, douze mois environ, le fils de George Coughlin disparut mystérieusement pendant la nuit et c'est en vain que des escouades de police nombreuses se mirent à sa recherche. Le ravisseur exigeait une rançon de \$12,000 qui fut payée. L'enfant ne fut pas rendu et plus tard, arriva une seconde lettre réclamant la somme de \$10,000. Cette fois, le père prévint la police. Le montant, tel que demandé, devait être enveloppé dans un paquet blanc et jeté le long de la voie, entre Camden et Atlantic City. Il devait s'asseoir sur le côté droit du wagon et lancer le paquet à un signal d'un drapeau blanc.

Les agents se partagèrent le long de la voie en seize sections et postèrent des troupes de l'Etat à chacune d'elles. Un train spécial transportant des agents fila devant le train régulier que montait Coughlin. Le convoi spécial alla à une faible allure jusqu'à ce qu'il vit le drapeau blanc, entre deux arbres de la section 13. Il passa tout droit et stoppa à un mille de là.

Les soldats et agents qui se trouvaient à bord en descendirent et se dissimulèrent dans les buissons de chaque côté de la voie. Un peu après,

c'est-à-dire pendant que les policiers se cachaient ainsi, le train régulier passa et Coughlin lança à l'endroit indiqué un paquet contenant de faux billets de banque.

Les trois agents qui s'étaient embusqués dans la section 13 virent un homme faire tranquillement le signal convenu et descendre sur le côté de la voie, de façon à ne pas être vu. Il surgit de nouveau de sa cachette, une quinzaine de minutes après le passage du train. Il s'avança lentement sur la voie ferrée et ramassa le paquet qui y reposait sur un dormant. A cette minute même, les trois policiers se levèrent et le cernant le constituèrent prisonnier avant qu'il aie eu le temps d'opposer la moindre résistance. Ce fut si soudain qu'il en resta tout ébaubi. A ce moment, arriva tout le renfort et le sinistre individu est ramené à l'arrière. Il donna le nom de Augusto Pasquale. Il admit avoir "trouvé" les \$12,000 avec lesquels il acheta une ferme. Tourmenté sans merci par les agents, il mentit pendant des heures, puis finalement, soumis à la torture, au troisième degré, il confessa, après vingt-quatre heures de souffrances, avoir volé l'enfant Coughlin et l'avoir noyé. Il avoua en plus avoir tué une femme à Philadelphie. Le procès ne dura pas longtemps et il fut condamné à "la détention perpétuelle, solitaire et séparée, aux travaux forcés". C'est la pire peine qu'on puisse infliger à un homme aux Etats-Unis, le condamné étant destiné à ne plus voir de sa vie une autre figure que celle de son geôlier.

On n'en finirait pas si l'on voulait faire le récit de tous les autres enlèvements de ce genre survenus dans toute l'Amérique depuis vingt-cinq ans seulement.

Pour revenir au cas du petit Varotta, disons que l'un des dix individus arrêté par la police vient d'être condamné à l'électrocution et que les autres sont encore à subir leur procès. La justice est bien décidée à n'user d'aucune clémence à leur égard.

— o —

UNE VILLE EN VENTE

Comme la Russie d'avant la Révolution de 1917 et d'avant le partage des terres entre les paysans, l'Angleterre est le pays des grandes fortunes et des grandes propriétés foncières.

On pouvait dire, il y a à peine quelques années, que le petit propriétaire rural, "maître de son champ et de sa maison", était une curiosité en Grande-Bretagne. Il n'y avait guère, dans la campagne anglaise, que des "tenants", des locataires, des fermiers répartis sur d'immenses domaines seigneuriaux dont certains atteignent la superficie d'un département français.

De même, de nombreuses villes appartiennent à un unique "landlord" ou propriétaire.

Un des exemples les plus fameux que l'on pourrait citer à cet égard est la ville de Londres, dont un cinquième voici quatre ans, appartenait encore au jeune et richissime duc de Westminster.

Cet état de choses s'abolit peu à peu sous la pression des directives nouvelles de la politique démocratique anglaise et les gros propriétaires ont une tendance de plus en plus marquée à vendre.

De là ce spectacle peu banal pour nous, mais fort commun chez nos alliés: une ville vendue aux enchères,

morceau par morceau, maison par maison.

Il y a trois ans, on vendait dans le Devonshire, la jolie ville de Tavistock (15,000 habitants), propriété du duc de Bedford.

Prochainement, sera également vendue, "par ordre de Lord Stalbridge et avec le ministère de MM. Knight, Frank et Rutley, notaires", la cité de Shaftesbury, dans le Dorsetshire.

Cette fois, la ville sera vendue en un seul lot. C'est dire qu'une société l'acquerra probablement, afin de la revendre "en détail".

Les réclames nous annoncent qu'elle a une population de 3000 habitants, et qu'elle consiste en "maisons d'habitation, banques, bureau de poste, boutiques, bureaux d'affaires, hôtels et cafés".

— o —

L'IRLANDAIS

Le caractère irlandais fut toujours d'une fierté extrêmement ombrageuse, prête à se cabrer en n'importe quelle occasion, devant n'importe qui.

En 1743, à Dettingen, le roi George II passait l'inspection du 17^e dragons de la garde, composé d'Irlandais en majeure partie et que commandait Lord Ligonier, un Irlandais pur sang lui aussi.

George II après son inspection crut devoir objecter que les hommes présentaient vraiment l'aspect de beaux soldats, mais que les chevaux étaient lamentables.

Alors froidement, Lord Ligonier répliqua:

— C'est facile à comprendre, Sire, les soldats sont Irlandais et les chevaux sont anglais.

UN PRINCE DANS L'EMBARRAS

Charles, héritier présomptif de la couronne de Roumanie, ne sait comment se défaire de Zizi Lambrino, jeune fille de la bourgeoisie qu'il a épousée en justes noces, et dont il a eu un garçon. Il l'a abandonnée pour se marier avec une princesse grecque

Le prince héritier de Roumanie, Carol ou Charles, vient d'apprendre à ses dépens que les rois, tout comme les simples mortels, sont punis un jour ou l'autre pour avoir badiné avec l'amour. Le futur roi de Roumanie épousa, il y a deux ans environ, une belle mais pauvre jeune fille de son pays à qui il fit le serment de l'aimer toute sa fin, quand bien même tous les grands du royaume et tous les peuples de la terre essaieraient de le détacher d'elle. Cependant, en dépit de toutes ses belles promesses formulées à l'époque où il était violemment épris de cette femme, le prince vient de l'abandonner pour épouser une des filles du roi de Grèce, jeune personne de sang royal comme lui.

Il voulut obtenir de sa première femme, aujourd'hui Mlle Zizi Lambrino, qui est aux yeux de tous sa seule femme légitime, qu'elle quittât la Roumanie pour aller habiter Paris. Les instances de toute la famille royale, des offres magnifiques d'argent et de bijoux n'eurent aucune influence sur cette épouse délaissée qui persiste à vivre dans la capitale roumaine où chaque jour, promenant l'enfant que le prince lui a donné, elle le rencontre, accompagné de la princesse qui a repris sa place dans son cœur.

Cet enfant, un petit garçon en excellente santé, est la preuve vivante de l'union du futur roi avec une fille du peuple, union bénie par l'église. Il y a une semaine environ, le prince et sa royale épouse acceptèrent l'invitation de passer en revue l'un de ces régiments roumains qui combattirent si valeureusement au cours de la dernière guerre.

Le couple trônait dans une loge somptueuse. Une marquise recouverte d'étoffes d'or et écarlates, historiées des armes du royaume, faisait tomber sur Charles et sa jeune femme de dix-huit ans ses franges finement travaillées. Une tenture de velours se déroulait à leurs pieds.

Le prince était revêtu de son uniforme de gala et la princesse étalait une richissime toilette. Les jeunes époux voulaient laisser sur leurs sujets une excellente impression, car, comme on sait, le trône de Roumanie, à l'instar de tous les autres en Europe est menacé d'un mouvement de révolution qui le renverserait aussi facilement que furent renversés les trônes de Russie, de Bulgarie, d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie. Ils montraient donc un peu de nervosité. La musique se faisait entendre au loin et les premières colonnes d'infanterie allaient bientôt défilier devant leurs Excellen-



ces. Le peuple poussa à la fois de fortes et enthousiastes acclamations. Le Prince pensa donc que le premier régiment était arrivé à sa hauteur. Il se leva précipitamment pour rendre le salut royal tandis que sa femme prenait le plus gracieux sourire.

Mais quelle surprise!

Au lieu d'un régiment de héros, commandé par un éblouissant général, il vit tout simplement une modeste et jolie jeune femme poussant un petit carrosse devant elle. C'était Mlle Lambrino et dans la voiturette, son enfant, l'enfant de l'héritier présomptif de Roumanie...

Mlle Lambrino marchait devant l'amphithéâtre le plus tranquillement du monde, ennuyée seulement de voir que tous les regards étaient tournés de son côté. Comme la voiturette arrivait à la hauteur de la loge royale, le garçonnet de deux ans se dressa sur ses petits pieds et agitant la main dans la direction du prince, criait: Papa! papa!

Aucun doute que l'enfant ne faisait que jouer un rôle qui lui avait été appris par sa mère. En effet, comment une mère pourrait-elle ne pas habituer son enfant à reconnaître son père et à lui montrer des marques d'attachement? Ce fut un beau scandale. Des gardes et officiers s'empressèrent de reconduire la dame au dehors mais son apparition, toute courte fut-elle, avait fait sensation. Le peuple trépidait.

A cette minute même, les premières colonnes de l'infanterie passèrent devant la loge royale, mais la cérémonie était manquée.

La foule était partagée entre le rire et les larmes. La foule de Bucarest ressemble énormément à celle de Paris et la vue de Mlle Lambrino et de son bébé avait soulevé sa bonne humeur. Les lazzis, les blagues pleuvaient. Le prince ne put garder son sang-froid. Il salua avec un mouvement de colère et cela au moment même où le gros des troupes défilait devant lui. Les soldats ne prisèrent pas fort cette réception roque et froide.

Cet incident se renouvelle presque journallement dans cette bonne et plaisante ville de Bucarest. C'est en mars dernier seulement que le prince ramena de Grèce sa nouvelle épouse. A leur arrivée, le boulevard qui s'étend de la gare au palais royal avait été abondamment pavoisé et le peuple

s'était massé en deux haies pour acclamer le couple royal. Comme Charles aidait la fille du roi de Grèce à monter en voiture, la même jeune femme et son enfant s'approchèrent de lui et le saluèrent de ce cri: Papa! Alors, un fort élément de la population présente cria à son tour: "Vivent Zizi Lambrino et l'enfant de Charles".

Cette désormais célèbre jeune femme appartient à une famille pauvre mais excessivement distinguée. Elle-même reçut une éducation très soignée et se fait autant remarquer par ses bonnes manières que les princesses les plus titrées. Son père était colonel dans l'armée roumaine et se signala par son courage et son intelligence des affaires de la guerre, au cours des dernières hostilités.

C'est en 1918 que Charles l'épousa devant un prêtre à Odessa, alors capitale du territoire russe anti-bolchéviste. Le gouvernement s'objecta à cette alliance morganatique et déclara le mariage nul et sans effets parce que contracté sans l'autorisation des Chambres. Mais, d'après la religion professée en Roumanie, le mariage est valide et indissoluble.

La somme qui fut offerte par la famille royale à Mlle Lambrino pour la faire consentir à quitter le territoire roumain est de près de trois millions de francs. Mais celle-ci refusa catégoriquement d'aller vivre en France comme de renoncer à son titre de princesse héritière de Roumanie.

—o—

Ciment Japonais.—Former avec du rix en poudre et de l'eau une pâte molle, ajouter de l'eau bouillante, et faire bouillir pendant une ou deux minutes. On obtient un ciment blanc à prise très forte.

Les tournées des ex-grands-ducs

Les grandes dames russes sont devenues actrices ou servantes

Qu'est devenue l'orgueilleuse aristocratie russe, chassée de son pays, à la suite de la révolution bolchéviste et répandue depuis 1917 dans le monde entier? "La Revue" a déjà parlé des hobereaux allemands, de leur décadence et du mauvais état dans lequel ils se trouvent vis-à-vis la société nouvelle. Mais les Russes? C'est plus lamentable encore. Les paysans insurgés n'ont rien laissé aux arrogants et impitoyables nobles qui les pressurèrent pendant des siècles et ils les ont traqués de telle sorte qu'ils durent, réduits à la pire misère, chercher dans d'autres pays le pain quotidien qui leur était refusé là même où ils avaient régné en maîtres. Nous les retrouvons, ces princes et grands-ducs russes en tournée dans le monde entier! Ils sont en France, aux Etats-Unis et à Constantinople, plus qu'ailleurs, peut-être où pourtant ils sont tolérés avec peine et où l'on se demande quand la ville du Bosphore sera débarrassée de leur présence.

Leurs moyens d'existence sont les plus étranges et les plus divers.

Oui, le Russe est partout là-bas. Le voici, ex-fantassin ou cavalier de Wrangel, Européen blond ou Asiatique aux yeux bridés et aux pommettes saillantes, qui, sur le pont de Galata, dans les marchés d'Emin-Eunu et de Stamboul, vend des gâteaux, des fleurs, des cartes postales, des chaussettes de marque américaine, du cho-

colat suisse, des chromos allemands, des chasse-mouches ou des portemanteaux. Le voici, dans la Grande-Rue de Péra, transformé en orieur de journaux ou en homme sandwich, portant sur ses épaules le panneau réclame d'un restaurant ou d'un cinéma. Le voici, mandoliniste au fond de la boutique d'un traiteur grec, le voici portier d'ambassade, de consulat ou de grand hôtel. Partout, qu'il soit soldat, officier, même supérieur, même général, il traîne ou fait sonner ses bottes sur le pavé, à la recherche de quelques piastres ou des quelques livres qui, suivant ses goûts, ses exigences, ses origines, lui sont nécessaires pour sa journée.

Afin de les obtenir, il fait tous les métiers et l'on ne saurait dire à quelles combinaisons le pousse son esprit extraordinairement fertile.

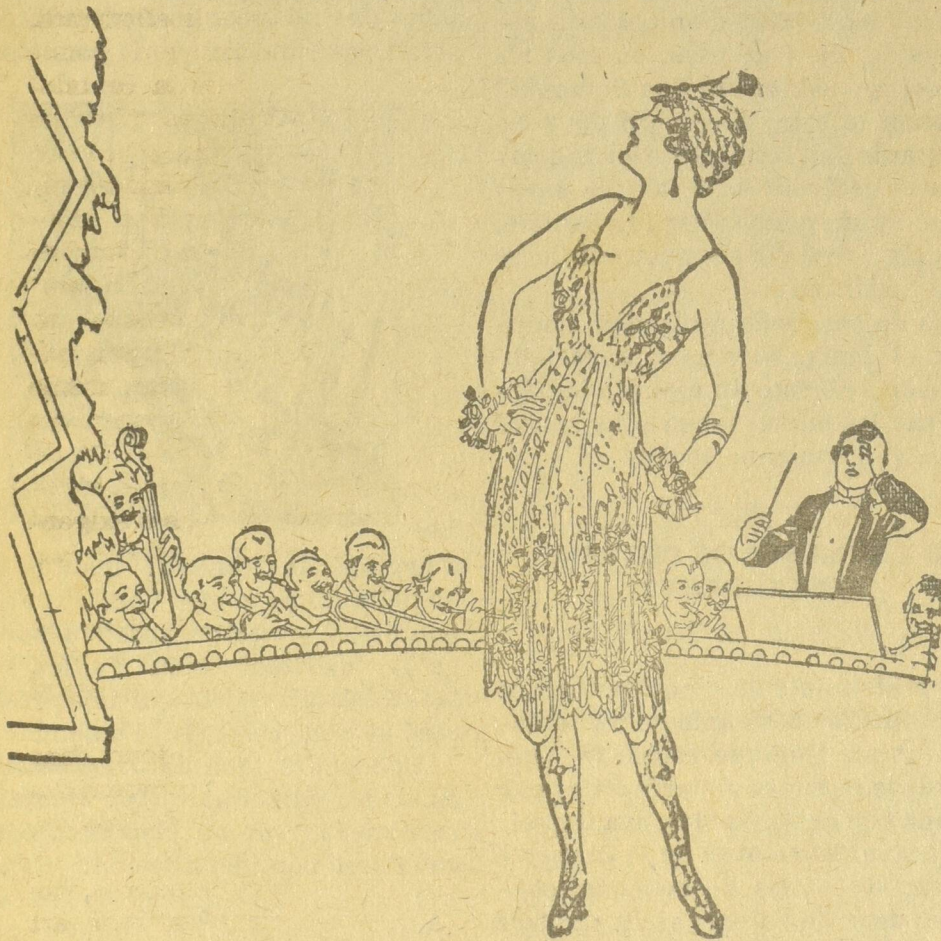
C'est ainsi que chaque jour, dans tous les coins de la ville, s'ouvrent des tripots que dirigent des fils de Moscou, de Pétrograd, de Kiew ou de Riga. A grand renfort d'affiches illustrées, violemment enluminées, non sans art parfois, le tenancier promet la fortune à qui viendra risquer un paquet de devises dans un jeu portant un nom barbare que nul n'entendit jamais.

C'est pour cette raison que les imaginations se montent. On se rend au tripot. On y joue. On y perd. On se plaint. Et la police fait fermer l'établissement.

Voici un échantillon de la richesse d'imagination de ces malheureux déracinés et déclassés. Huit jours durant, dans une des principales rues de Péra, une immense affiche incitait les passants: en russe, en français, en anglais, en italien, en turc, en grec, en arménien, et en judéo-espagnol à as-

fards!—peints, l'un en bleu, l'autre en rouge, ce troisième en jaune, celui-ci doré, celui-là argenté.

La jeune femme expliquait, avec une extraordinaire vivacité, dans un sabir tout à fait réjouissant dont elle-même riait, qu'elle allait donner le départ à son "écurie".



sister à des courses... de cafards ! (de "coquerelles".)

On entrait dans une espèce de café où l'on voyait un géant blond et rose, coiffé d'astrakan blanc, qui, assisté d'une jeune femme fort jolie, alignait, à un bout d'une table de marbre, une douzaine de cafards — de vrais ca-

Et l'on misait. Et les "coquerelles" prenaient leur course et la jeune femme distribuait aux heureux gagnants quelques sommes, après que le géant blond eût, comme de juste, retenu une partie de la recette.

La semaine écoulée, la police vint mettre un terme sur l'innocent divertissement.

Les femmes russes, aussi nombreuses que les hommes à Constantinople et, pour la plupart, jeunes, jolies, élégantes, circulent tout le jour, canne en main et cigarette aux lèvres, dans les rues qu'elles égaient de leurs claires toilettes, parfois un peu sommaires, prétendent les prudes, de leur sourire, de leur accent charmant et de tout leur teint frais, d'autant plus remarquable dans ce pays, où tout visage est bronzé, anémié ou fiévreux.

Vienne le soir, elles vont dans les restaurants que certains de leurs compatriotes créèrent dans la ville européenne et où, pour servir la clientèle, elles perçoivent dix pour cent sur le total de l'addition.

Tels de ces restaurants sont somptueux et leurs servantes appartiennent—on l'affirme du moins à la porte et sur les menus—aux plus hautes classes de l'ancienne société.

—o—

LES COULISSSES DE CERTAINS RESTAURANTS

Les restaurants de cinquième ordre où de furtifs consommateurs commandent un modique repas de fèves au lard, de pommes de terre frites cuites dans une graisse noire, ayant quelque ressemblance avec de la graisse à moyeux, de pattes de cochons conservées dans de l'alcool et du vinaigre et de tartes exposées l'année durant dans une vitrine habitée par tous les moustiques de la création, ont leurs coulisses, sales et répugnantes comme celles des petits théâtres de faubourg. Et ces coulisses sont les cuisines et les garde-manger. Il suffit de pénétrer là-dedans une fois dans sa vie pour prendre en grippe tous les

restaurants et salles à manger du monde. Souvent, la malpropreté y est poussée si loin, qu'elle compromet la santé des pauvres diables qui touchent aux mets qui y sont apprêtés.

Une enquête vient d'être poursuivie aux Etats-Unis sur les restaurants, sur la tenue des cuisines, spécialement et nombre d'établissements mal tenus ont été incontinent fermés. Il ne serait pas mauvais que la commission



d'hygiène de Montréal institue une enquête de ce genre. Combien de caboulots et gargottes auraient ce sort, qu'ils méritent bien d'ailleurs. A Montréal, n'importe qui tient restaurant et cela, comme il l'entend.

Une petite tournée dans certaines cuisines édifierait nos conseillers municipaux sur un état de choses à améliorer considérablement.

—o—

Rendre le bois imperméable.—Préparer deux solutions : l'une formée de 1 partie de gélatine dans 10 parties d'eau, l'autre de 1 partie d'alun dans 10 parties d'eau. Mélangez les deux solutions par parties égales et y plonger les bois, papiers ou objets quelconques en cellulose que l'on veut rendre imperméables.

PRISONNIERE DANS UN HAREM

Une jeune anglaise, après avoir vu son mari tué sous ses yeux, est jetée dans le harem d'un chef de tribu arabe où, après quatre semaines d'une horrible captivité, un détachement de soldats britanniques vient la délivrer

Une jeune anglaise d'une excellente famille fut gardée pendant quatre semaines prisonnière d'un cheik arabe qui la cloîtra dans son harem avec ses autres femmes. Cette captivité ne fut qu'une suite d'indicibles souffrances morales et physiques. Son histoire, qui a été publiée à Londres, a le mérite d'être unique. Jamais, une créature humaine, retenue ainsi dans un sérail, n'a eu l'idée de narrer son triste roman, peut-être parce que cette anglaise est la première à sortir d'une pareille impasse. Pendant qu'elle était aux mains des Arabes qui massacraient les blancs de ce parage, le poste anglais qui se trouvait non loin de là ne savait rien des tragédies qui se déroulaient un peu en dehors de son territoire.

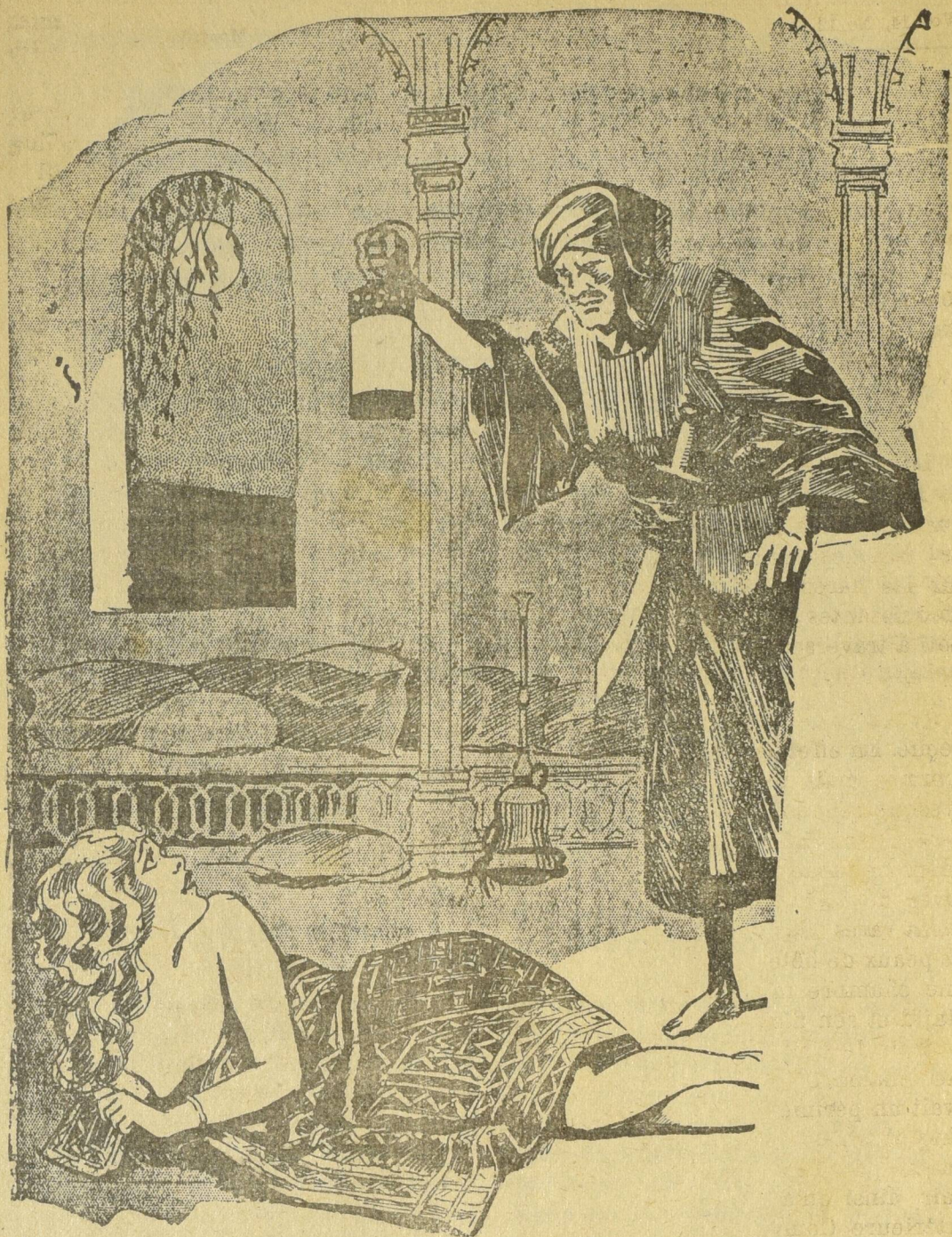
Chose pénible, elle vit maintes fois des aviateurs britanniques survoler le harem où elle était emmurée. C'est en vain qu'elle attendait une intervention efficace de la part de ses compatriotes. Chaque soir, elle gémissait sur le sort qui pouvait bien lui échoir. Rien pour se défendre; aucune arme. Les renforts britanniques se tenaient en permanence à une distance de cinquante milles au plus, mais ne faisaient pas encore le siège de cette place forte arabe pour des raisons qu'elle connut plus tard.

L'histoire de sa capture est des plus tragiques et elle vaut la peine d'être racontée.

Les Anglais avaient leurs quartiers-généraux dans un petit village de la Mésopotamie qui fut un jour assiégée par quatre cents cavaliers arabes. Après une lutte acharnée, tous les soldats et hommes valides qui s'y trouvaient furent tués et parmi eux le mari de Mme Buchanan, un courageux capitaine qui la couvrit de son corps. Réfugiée dans une cave, elle fut retrouvée par ces barbares qui lui firent franchir à pied la distance qui la séparait du palais du cheik Majid où elle fut incarcérée.

Laissons maintenant l'héroïne faire le récit de sa captivité.

"Je traversai d'interminables couloirs sombres et humides comme des caveaux. Le guide souleva le marteau d'une porte en fer forgé et une voix de femme demanda le mot d'ouvrir. Après avoir encore franchi quatre grandes cours consécutives, un homme s'approcha de moi et m'examina à la lueur d'un falot qu'il éleva au-dessus de sa tête. Il remarqua les taches de sang qui souillaient mes vêtements. Une longue conversation suivit entre lui et mon guide. J'eus à ce moment la certitude qu'ils allaient me tuer,



eux qui naturellement faisaient si peu de cas d'une vie humaine.

"Vont-ils me tuer?" demandai-je à quelques mahométans qui avaient été mes serviteurs et qu'on avait entraînés avec moi.

"Non", me fut-il répondu.

Mais je n'étais nullement rassurée et leur dis que je me tuerais moi-même plutôt que subir leurs outrages et de tomber sous leurs coups.

Puis, je fus conduite dans une des chambres du harem. Pendant la nuit, le cheik Majid vint me visiter. Je le vis vieux, sale et laid avec un turban rouge autour de la tête, grande barbe noire.

Ce monstre dégoûtant étendit les mains vers moi. "Touchez-moi, lui dis-je, et je me tue."

Il n'insista pas et m'assura que je n'avais rien à craindre, ni de lui, ni de personne autre.

Le lendemain, au lever du soleil, je fis le tour du gynécée, nom sous lequel on désigne les quartiers réservés aux femmes. Je m'attendais, ayant lu sur les harems turcs et arabes les éblouissantes descriptions de Pierre Loti à traverser des pièces somptueusement meublées et fleurant l'encens.

Je fus pour le moins profondément déçue. En effet, ça ne manquait pas de femmes mais toutes étaient vilaines, presque repoussantes et au lieu d'encens je reniflai à plein nez une âcre odeur de tabac. Pas de ces riches tentures, de ces meubles sculptés, de ces vases rares, de ces divans recouverts de peaux de bêtes. On m'enferma dans une chambre médiocre que le cheik Majid et son fils Hassan seuls avaient le droit de visiter. C'était une véritable chambre de Barbe-bleue. Elle avait un périmètre de sept verges par cinq et trois murs seulement, le quatrième pan était ouvert au soleil et à l'air, ainsi qu'à la fumée de la cour intérieure. Comme meubles, une table basse contre le mur sur laquelle étaient entassés tous les matelas dont se servaient les femmes pour se coucher sur le toit et un pauvre petit lit de sangle. Chaude, encombrée, bruyante et sale, elle était en plus remplie de mouches.

En plus des épouses et des enfants du chef, le harem comprenait quatre femmes, les quatre jeunes favorites qui passaient leur temps à jacasser et à fumer. Toutes ces femmes se levaient à 5 heures 30. Quand des visiteurs extraordinaires étaient attendus, elles faisaient une toilette spéciale. Leurs repas étaient courts et peu frugaux. Leur seule distraction consistait en des querelles continuelles. Aucune propreté, aucune hygiène.

Les autres esclaves de ce sérail me détestaient parce qu'elles s'attendaient à ce que je devins la favorite du cheik.

Après une semaine de cette détention, en respirant un beau matin, sur la terrasse du harem, l'air brûlant de la campagne, j'entendis, au-dessus de ma tête, le vombrissement d'un avion anglais en reconnaissance. Me croyant seule, je déchirai un morceau de ma tunique blanche que j'agitai de toute la force de mes bras pour être remarquée. Mais l'aéroplane, peut-être trop élevé pour me voir, continua de planer à la même vitesse et à la même altitude. Puis il disparut dans un nuage et avec lui s'évanouit mon suprême espoir de salut. Je croyais être seule sur le toit mais un des plus fidèles serviteurs du cheik m'avait épiée continuellement. Mon geste d'alarme, mon appel au secours ne lui avait pas échappé. Il braqua sur moi son fusil et tira; mais j'avais eu le temps de me laisser tomber dans une trappe qui s'ouvrait sur une des nombreuses chambres du sérail. Mais le chef de la tribu apprit toutes ces choses et me fit comparaître devant lui. J'avouai tout. Je fus ainsi condamnée à une détention plus serrée et la terrasse me fut interdite, c'est la vie de donjon. J'avais à cette minute perdu toute es-

pérance. Et pour me décourager davantage, les serviteurs du cheik et les femmes venaient chaque jour m'apprendre les nouvelles les plus désastreuses: "Bagdad est tombé; les anglais fuient partout; le territoire de la Mésopotamie sera bientôt délivré de tous ces étrangers."

Mais, un jour, j'entendis l'explosion d'un obus de fort calibre. Ce ne pouvait être que les Anglais assiégeant la place. Pendant trois jours, le bombardement se maintint. Les Arabes étaient affolés. De mon côté, je songeais avec amertume que peut-être je tomberais sous les coups de mes propres compatriotes qui ignoraient sans doute que je fusse emprisonnée là.

Le cheik se servit de mon nom pour sauver sa vie, son harem et la vie de ses hommes. Un cavalier fut dépêché dans le camp anglais qui demanda à mes compatriotes de lever le siège pour me sauver la vie. Je fus délivrée le lendemain et la place fut abandonnée aux troupes britanniques qui s'y établirent.

Toute la Mésopotamie était pacifiée quelques jours plus tard.

—o—

LA GARDE SUISSE PONTIFICALE

La réception solennelle du nouvel ambassadeur français au Vatican, M. Jonnart, s'effectua au milieu du plus extraordinaire apparat et du plus somptueux déploiement de couleurs qui se puisse imaginer: soies écarlates, mantelettes violettes, dolmans galonnés, jabots de dentelles, culottes de peau, panaches, cuirasses, crinières, épées, hallebardes, masses d'argent,

tout cela chatoyant, rutilant, délicieusement anachronique parmi l'or et la pourpre, et laissant au visiteur peu accoutumé à semblable spectacle une impression ineffaçable.

Qu'on nous permette, à ce propos, quelques détails rétrospectifs sur l'un des éléments les plus pittoresques du personnel pontifical: la garde-suisse.

C'est le pape Jules II qui, dans le but de s'entourer d'une compagnie de gardes fidèles et éprouvés, fit venir à Rome ces braves montagnards dont il avait apprécié les qualités militaires durant son séjour à Lausanne, alors qu'il n'était encore que cardinal.

Sur sa demande, le 22 janvier 1506 deux cents gardes-suisse s'enrôlèrent au service de l'Eglise. Le 14 mars 1510, Jules II obtint, par l'entremise de Mathieu Shinner, évêque de Sion, un contrat plus avantageux par quoi la Confédération helvétique mettait à la disposition du Saint-Père six mille hommes, toutes les fois que la papauté, son chef, ses ressortissants ou ses biens seraient menacés.

Les Suisses se distinguèrent dans plus d'une bataille, et lorsqu'en 1527 le connétable de Bourbon vint assiéger Rome pour le compte de l'Autriche, il se heurta aux barricades des héroïques mercenaires qui, débordés par le nombre, furent tous massacrés. Le corps des gardes-suisse se reforma en 1548. Il fut, par la suite, toujours à la hauteur de son renom de bravoure et d'endurance.

Il y a beau temps que les époques belliqueuses sont passées pour le Saint-Siège. Mais la surveillance de l'enceinte du Vatican a nécessité la survivance de ce régiment helvétique dont les annales sont si intimement liées à l'histoire de la papauté.

LES TRÉSORS DE L'ANTIQUITÉ

Le Tibre, ce fleuve sacré qui baigne les rives de Rome, sera bientôt dragué et creusé par tous les archéologues du monde entier pour lui faire dégorger les inestimables richesses qui y ont été jetées par les anciens.

La plus grande entreprise archéologique qui se puisse imaginer est poursuivie depuis de nombreuses années par des savants du monde entier; nous voulons parler de la drague systématique du Tibre, dans le voisinage des sections historiques de l'ancienne Rome. Rien de tel n'a été osé depuis l'exploration des trois pyramides et les investigations faites dans les mausolées de la Vallée des Rois en Egypte.

Etablissons un parallèle pour faire ressortir clairement la raison de ces recherches. Supposons que pendant quinze cents ans — disons d'aujourd'hui à l'année 3600 de notre ère — la ville de Montréal est envahie et pillée une douzaine de fois et qu'à chacune des incursions de ces barbares ennemis, toutes les richesses que recèle la cité sont jetées dans le fleuve. Ces trésors gisent au fond des eaux et ce n'est qu'en l'an 3600 qu'on décide de draguer le fleuve pour les retrouver.

Le monde entier ne suivrait-il pas avec intérêt ces fouilles difficiles? C'est précisément le cas de Rome et du Tibre. Les plans projetés pour la drague de cette rivière et l'extraction de la boue où ils reposent de ces trésors amassés par des siècles de richesses et de splendeurs viennent d'être complétés. Des écrans métalliques ont été fabriqués afin de faire le triage des

petits et gros objets. Des appareils pour ramener intacts à la surface des morceaux aussi imposants que des statues, par exemple, ont été éprouvés. Que représenteront en or tous ces objets ainsi retrouvés? Une scène incontestablement fantastique.

Ces fouilles menées à bien apporteront en plus à l'histoire des documents nouveaux et lui permettront de mieux parler encore de la "grandeur et de la munificence de Rome".

La Ville Eternelle a été le théâtre de sièges nombreux depuis le jour où la menace d'une invasion germaine s'appesantit sur elle, sous le règne d'Aurélien, en 271-6. Le Tibre était adoré comme un dieu depuis que Romulus et Rémus, fondateurs de Rome, furent allaités par une louve sur ses rives. Il y a au Louvre un groupe imposant représentant le fleuve couché, protégeant les deux enfants qui devaient jeter plus tard les bases de la grande cité. La rivière était révérée pour tous les services qu'elle rendait aux Romains qui sur ses flots descendaient dans la Méditerranée et ramenaient dans la république les richesses du dehors.

Le Tibre est le plus long fleuve de l'Italie, après le Pô, roulant ses eaux tranquilles sur une distance de 220 milles. Il est actuellement d'u-

ne profondeur de sept à vingt pieds, ce qui facilite énormément la tâche des scaphandriers. Cette rivière a aussi reçu le nom de "Fauve", en raison de la vase qu'elle charrie et qui rous-sit les eaux. Cette vase s'est reposée au fond de cette rivière depuis dix ou quinze siècles, de sorte que le travail de la drague ou du creusage durera longtemps avant qu'apparaissent les premiers trésors.

Mais on espère simplifier ce travail, grâce aux machineries modernes

be, unique de rendre le Tibre navigable.

Une découverte annoncée récemment a stimulé l'intérêt porté à ce projet et hâtera son exécution aussitôt que les fonds requis seront réunis. On a rapporté que les grues et dragueurs employés en Palestine ont recueilli dans leurs pelles d'acier le candélabre à sept branches, dont parle l'Ancien Testament dont le peuple hébreu fut en la possession jusqu'à la prise de Jérusalem et la destruction



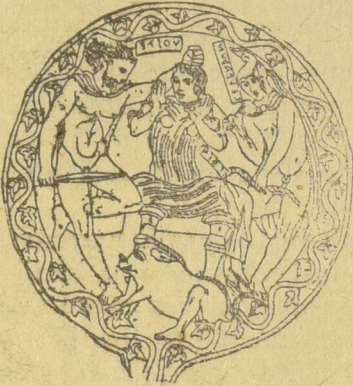
Les Romains rapportant de Jérusalem le chandelier à sept branches.

qu'on fera venir en grand nombre d'Amérique. Des grues puissantes auront vite fait de ramener en pleine lumière ces masses d'or et d'argent qui gisent sur le lit encombré du Tibre. Et pendant que les archéologues sont intrigués de savoir quels sont les statues, bijoux et autres reliques des jours anciens que ces dragueurs ramèneront à la surface, le monde commercial regarde ce regain d'un travail géant comme une occasion super-

du temple, survenue en l'an 70 après Jésus-Christ, sous le règne de Titus.

Ceux qui connaissent l'Arc de Triomphe de Titus, élevé à Rome en commémoration de cet événement, se rappellent que sur un bas-relief est dessiné l'un de ces candélabres fameux et que tous les historiens et archéologues se sont inspirés de cette gravure pour parler de ce symbole juif.

Ce candélabre trouvé en Palestine, le seul qui existe est tout en or. Voilà d'ailleurs la description qu'en donne la Bible: "Et vous ferez un candélabre d'or pur. Trois branches s'étendront de chaque côté, finies en fourneaux ou coupes pareilles à des amandes ouvertes, avec leurs boutons, leurs bossés et leurs fleurs."



Miroir d'argent retiré du Tibre par des pêcheurs, datant des premiers jours de la Rome antique

Ce merveilleux candélabre n'était qu'un morceau isolé de tous les inestimables trésors du temple d'Hérode qui fut aussi saccagé par les soldats de Titus. Sans doute, ces trésors furent-ils rapportés à Rome mais on n'en connaît pas l'emplacement. Il y avait aussi l'autel des encens en or massif et l'Arc d'Alliance, les portes sacrées en or solide elles aussi, l'aiguère dans laquelle les prêtres se lavaient les mains avant d'accomplir les saints sacrifices et moult autres objets qui n'ont été retrouvés nulle part, malgré les fouilles et excavations nombreuses poursuivies depuis des centaines d'années dans tous les pays du monde traversés par la nation hébraïque.

Les auteurs anciens disent aussi que les Romains pigèrent sans merci dans les trésors de la Grèce et rapportèrent de ce pays vaincu leurs plus

purs chefs-d'oeuvre d'architecture et de sculpture. Cependant, peu de choses tirées d'Athènes ont été gardées à Rome. Où seraient donc toutes ces merveilles?

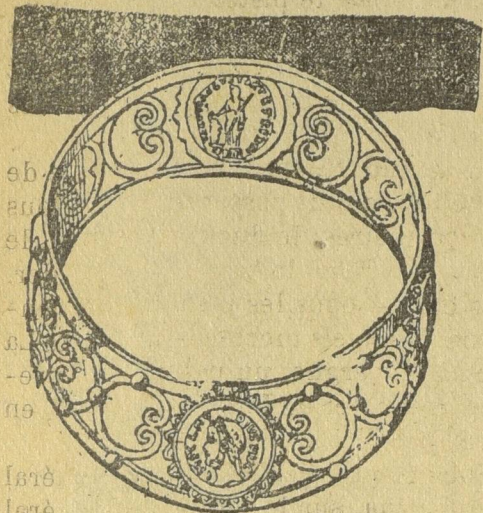
C'est une vieille histoire qui raconte que le Tibre aurait été chez les Romains l'objet d'un culte spécial. La meilleure façon de l'adorer était de jeter dans son sein des articles de grande valeur, en expiation de ses péchés. Quand les pères de la cité, les "patres conscripti", sénateurs romains, venaient faire leurs offrandes, nous pouvons être à peu près sûrs qu'ils n'apportaient pas de camelotes. Les anciens n'essayèrent jamais de ramener à la surface ces trésors amoncelés dans le Tibre, geste qui aurait constitué à leurs yeux un crime de lèse-religion et une grave offense au dieu Tibre.



Buste représentant Romulus, l'un des fondateurs de Rome

Il nous est permis de croire que les plus beaux trésors ont été confiés au Tibre à l'époque où Rome fut humiliée et saccagée par ses barbares envahisseurs qui convoitaient ses richesses en

même temps que son empire du monde. En l'an 408, Alarie assiégea Rome et deux ans plus tard s'empara de la cité et la mit à sac. Le meilleur dépôt que trouvèrent les citoyens fut encore la rivière qui savait garder dans ses eaux fangeuses tous les secrets qui lui étaient confiés.



Bracelet d'or retiré du Tibre

Un peu plus après, vers l'an 456, les Vandales firent à leur tour le siège de la Ville Eternelle et séjournèrent quinze jours devant ses murs avant qu'elle se rendît. Pendant ce temps, aucun doute que les assiégés eurent le temps de faire disparaître tous leurs objets de valeur.

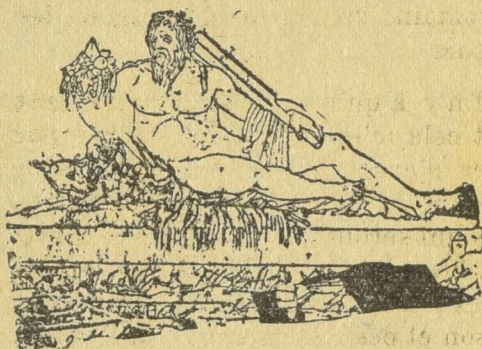
Plus tard encore, en 536, Bélisaire, ce célèbre général byzantin, qui étendit à son gré l'empire grec de Constantinople que commandait alors Justinien, s'empara de Rome et la dépouilla pour enrichir Byzance.

Dix ans après, avec la complicité des soldats isauriens, le roi Totila força toute la population romaine à quitter la ville, ce qu'elle fit après avoir noyé toutes les richesses qu'elle contenait

C'est pourquoi les plus forts archéologues ne peuvent dire encore ce qu'ils retrouveront exactement dans les eaux du Tibre. Cette rivière arrosait la campagne romaine bien avant que Romulus et Rémus en touchèrent les rives hospitalières. Rome ne fut fondée qu'en l'an 753 avant Jésus-Christ sur un emplacement que les Etrusques et les Sabins occupaient depuis longtemps déjà, ces derniers prétendant descendre des Spartiates.

Et ces peuples mêmes qui habitaient les deux rives du Tibre purent eux aussi considérer le Tibre comme un coffre-fort.

Les vestiges des Etrusques peuvent être ainsi ramenés à la lumière, car nous savons que ces gens travaillaient admirablement bien les bronzes, les terres cuites, les ustensiles domestiques, les bijoux et les objets d'art. Les Athéniens eux-mêmes enviaient leur art et ne se gênaient pas pour copier leurs miroirs de bronze gravé, leurs coupes d'or et leurs candélabres. Les Etrusques étaient les meilleurs potiers des anciens temps et des mil-



Le fleuve couché, protégeant les deux futurs fondateurs de Rome

liars de vases provenant d'eux sont conservés dans des musées d'Europe. Combien doivent se trouver au fond du Tibre?

Ces vases célèbres, dits vases étrusques, sont décorés d'animaux étranges et fantastiques, souvent repoussés ou mis en relief—sphinx, chevaux ailés, griffons et sirènes et leurs vases noirs sont recherchés par les plus fins connaisseurs.

Aussi, (mais sur ce point la mythologie entre en contradiction avec l'histoire), il est fait mention dans certains auteurs des trophées que rapportèrent les Grecs de l'expédition de Troie, trophées que les Romains s'attribuèrent à leur tour, lors de la conquête.

Quant à ces richesses, le monde peut très difficilement en concevoir l'idée, parce que l'histoire de Troie est fort peu connue, nonobstant tout ce que les modernes ont découvert dans les ruines de Mycène, ancienne ville de l'Argolide.

Cet art fut une révélation pour le monde civilisé, illustrant parfaitement la magnificence du génie créateur de ces habitants dont les historiens grecs et romains connaissaient à peine les mœurs.

Il n'y a qu'une chose certaine dans tout cela, c'est qu'il ne se trouve pas assez d'argent dans l'univers pour payer à sa juste valeur tous les trésors qui seront retirés du lit du Tibre. Les bracelets, les colliers, les bagues et les miroirs rempliront les musées à foison et ces trésors sont d'une valeur unique parce qu'ils ne peuvent être rencontrés ailleurs que là. Jaloux de ses dépôts, le Tibre les a trop longtemps conservés dans ses entrailles. Il devra maintenant céder aux méthodes modernes ce que la barbarie et la superstition a enfoui dans cet antre.

LES DUELS EN FRANCE

Nombre de duels sont restés célèbres. Nous ne parlerons que de ceux qui ont eu une issue mortelle. Hélas! beaucoup de Cyrano de Bergerac ont occis, pour un oui, pour un non, des adversaires moins habiles qu'eux à manier l'épée, le pistolet ou le sabre.

Le chroniqueur Frontis rappelait que, rien que de 1598 à 1608, huit mille gentilshommes moururent des suites de combats singuliers.

Un grand "tueur", ce fut le duc de Richelieu, qui fit passer le Styx à tous ses adversaires: le duc de Bourbon, le prince de Lixon, le baron Ponterieder. Plus tard,—nous les passons par centaines, les duels mortels—un M. de La Tour d'Auvergne, un parent du "premier grenadier de France", fut tué, en 1790, par M. de Bouillé.

Sous le premier Empire, le général Regnier tua, sur le terrain, le général Destaing; le colonel Barbier-Dufai tua le colonel de Saint-Monys. Le premier duel de presse est sans doute celui qui coûta la vie à Dovalle, l'insulteur, plutôt le critique d'un certain Miras, directeur de théâtre. Arrivons au fameux duel qui coûta la vie au journaliste républicain Armand Carrel.

Un des plus célèbres duels tragiques est celui qui, mettant en présence, en mars 1870, Henri de Bourbon et son cousin le duc de Montpensier, coûta la vie au premier. Quelques années plus tard, M. Soutzo tua, d'un coup de pistolet, dans la forêt de Fontainebleau, M. Ghika. M. Koechlin, beau-frère de M. Andrieux, préfet de police, fit passer également de vie à trépas son adversaire; M. de Liebenberg. En 1880, le comte Gil Olivares tua le comte de Lardi; M. Marcillet, journaliste, tua M. Prat, conseiller à la cour d'Alger et

Un peu plus tard, M. de Marseul tua M. Daudier; le lieutenant Zigang tua le lieutenant Surpin. Deux artistes : Félix Dupuis et Habert se battirent au revolver, derrière la tribune de Longchamp; Dupuis fut tué raide par la balle de son adversaire.

Plus récemment, le marquis de Mors tua le capitaine Mayer. Ce fut un duel retentissant. Citons aussi les luels qui coûtèrent la vie à Cavallotti, le fameux député italien; à Lahovary, le journaliste roumain qui dirigeait dans son pays un journal français; à ce pauvre Alis, un journaliste de grand talent dont la mort fut déplorée de tous.

Cette liste est malheureusement fort incomplète. Pour l'honneur, pour la gloriole, pour la "galerie", on a tué bien des gens!

Un mouvement s'est créé pour enrayer le fléau. Aboutira-t-il? Il faut l'espérer. Un jour viendra, sans doute, où nous comprendrons qu'un coup d'épée ne prouve rien, que l'adresse ou le sang-froid de celui qui le donne.

Le prince Bibesco, qui a une grande autorité en la matière, propose de rendre les lois sur le duel beaucoup plus sévères. Si sa doctrine se généralisait, on ne lirait plus, dans les comptes rendus de rencontre:

—Deux balles ont été échangées sans résultat.

Le prince Bibesco voudrait qu'on allât moins souvent sur le terrain:

—Mais, dit-il, lorsque la rencontre sera décidée, il faudra qu'elle soit sérieuse. Pas de comédie, pas de réclame! On visera juste, on foncera ferme.

Le prince Bibesco croit qu'en enlevant au duel son caractère de cabotinage, on le rendra moins fréquent.

AMBASSADRICES

On dit que le roi des Belges compte envoyer à M. Harding une ambassadrice, qui ne serait autre que Mme Carton de Wiart, la femme du premier ministre, à qui les questions ouvrières américaines sont familières.

Le nom des ambassadrices dûment accréditées par des souverains est peu connu dans l'histoire, parce qu'elles n'ont été que deux ou trois depuis qu'il y a une diplomatie.

La première de toutes qui ait porté en Europe le titre, et qui ait fait les fonctions d'un véritable ambassadeur, fut la maréchale de Guébriant, Renée du Bec, chargée en 1645 de se rendre en Pologne avec le titre d'ambassadrice extraordinaire, pour y conduire au roi Vladislav IV la princesse Marie-Louise de Gonzague, que le souverain polonais avait épousée par procuration.

Elle écrivit de Varsovie à la princesse palatine des lettres qui sont fort intéressantes, et plus tard mit à son actif un exploit singulier: au moyen d'un rendez-vous amoureux qu'elle fit donner au trop confiant gouverneur de Brisach, la maréchale parvint à empêcher que la ville ne tombât aux mains des Allemands.

La reine de France venait de nommer la maréchale dame d'honneur de sa maison quand celle-ci mourut, à Périgueux, en 1659.

—o—

Fers à repasser.—Pour que les fers lissent bien le linge, il faut que leur surface soit elle-même très polie, très lisse. On les maintient dans cet état en frottant de temps en temps avec un peu de cire jaune et en saupoudrant de sel le fer légèrement chauffé.

UN ROMAN COMPLET

Le Crime d'une Midinette

par GUSTAVE LEROUGE

CHAPITRE I

L'homme au complet gris

—Tu viens, Titine? Tu regarderas les bracelets un autre jour!

—On a bien le temps, ma petite.

—Toi, peut-être. Moi je n'ai que le temps de casser la croûte, surtout si je veux dire bonjour à mon petit Georges. On veille ce soir à l'atelier..

—On vient, grommela Titine d'un ton de mauvaise humeur, on n'est pas à une minute près, tout de même?

Les deux jeunes filles entre lesquelles s'échangeait ce dialogue familier, étaient arrivées en face de la devanture d'un bijoutier de la rue du Quatre-Septembre, et s'extasiaient devant les bijoux pareils, au fond de leurs écrins entr'ouverts, à de rayonnantes prunelles fascinatrices.

Albertine—par abréviation Titine—et son amie Florette s'étaient attendues, comme chaque soir, pour aller dîner ensemble, en sortant de l'atelier devant une petite crèmerie de la rue Joquelet.

Titine, une brune joviale, aux formes déjà opulentes, quoiqu'elle eût à peine dix-sept ans, cousait des paillettes de métal sur de la soie chez un fabricant d'éventails des boulevards. Florette, une petite rousse sentimentale, aux yeux bleus comme des myosotis travaillait chez une modiste de

l'avenue de l'Opéra. Florette avait six mois de moins que son amie.

—Alors, murmura Titine, en s'arrachant comme à regret aux splendeurs de l'étalage et en passant son bras sous celui de Florette, on ne rentrera pas ensemble?

—Dame! puisque je veille!

Florette n'acheva pas sa phrase et se retourna en poussant un cri de surprise—un souffle brûlant avait effleuré sa joue pendant qu'une voix lui murmurait à l'oreille:

—Mademoiselle, voulez-vous me permettre de vous dire quelques mots?

—Mais, monsieur!... balbutia la jeune fille en baissant la tête et en devenant rouge comme une pivoine.

Titine plus hardie toisa fièrement l'inconnu et lui dit d'un ton très sec:

—Qu'est-ce que vous désirez?

Le personnage ne parut nullement rebuté par cet accueil peu encourageant. C'était un homme d'un âge indéterminé, vêtu d'un correct complet gris, les mains chargées de bagues énormes: mais en dépit de sa mise élégante il avait quelque chose d'inquiétant.

Son visage entièrement rasé, dominé par un nez énorme, exprimait une dureté impitoyable, ses lèvres blêmes et minces découvraient de longues dents étayées de plaques d'or et ses yeux verdâtres, sans cils ni sour-

cils, brillaient d'une fièvre malsaine. L'ensemble était sinistre.

Les deux midinettes se sentirent envahies d'une secrète épouvante à l'aspect de ce singulier gentleman, qui, profitant de leur surprise, continuait en souriant :

— Je me suis aperçu tout à l'heure que vous aimiez beaucoup les bijoux. Voulez-vous me permettre de vous en offrir quelques-uns ?

— Monsieur, je ne vous connais pas, balbutia Florette toute tremblante.

— Nous ferons connaissance, fit l'inconnu, dont les yeux verts lancèrent un éclair ; je vous trouve charmantes toutes les deux, surtout, vous, petite.

Sa main velue et chargée de bagues s'était posée avec une douceur féline sur la menotte de Florette, qui se recula brusquement.

— Passez votre chemin, s'écria Titine, on ne vous demande rien, on n'a pas besoin de vos cadeaux ! Pour qui nous prenez-vous, espèce d'effronté ? Voulez-vous que j'appelle un agent, espèce d'imbécile ? ... Il ne s'est pas regardé, avec ses yeux en boule de loto et sa mâchoire en ruolz ! ...

Et, foudroyant l'insolent d'un regard majestueux, Titine lui tourna le dos et entraîna Florette, encore toute saisie, à travers la cohue grouillante qui se ruait vers la station du métro.

L'inconnu, nullement décontenancé par les vastes réparties de mademoiselle Titine, s'était faufilé derrière les deux jeunes filles et ne les perdait pas de vue.

Au moment où elles allaient tourner à l'angle de la rue Montmartre, il se dressa tout à coup devant elles.

— Mesdemoiselles, fit-il, vous changerez d'avis, j'en suis sûr. Nous nous retrouverons, et cela d'ici peu, je vous

le promets. Je ne vous dis pas adieu, mais à bientôt.

Son regard et son sourire avaient quelque chose de si ironique, de si cruel et en même temps de si impérieux que ni Florette, ni Titine, pourtant plus hardie, ne trouvèrent un mot à répondre.

Avant qu'elles fussent revenues de leur saisissement, l'homme au complet gris avait disparu.

— Quel toupet ! s'écria Florette indignée.

— Moi, il me fiche la frousse, ce type-là, murmura Titine, pourtant, je ne suis pas peureuse.

— Il peut dire qu'il a de la chance que Georges ne se soit pas trouvé là !

— Ça doit être un Anglais ou un Allemand.

— Plutôt un Américain.

— Ou un Russe.

— Je ne sais pas. N'empêche que cet oiseau-là nous a fait perdre dix minutes ! Dépêchons-nous.

Se croyant, cette fois, débarrassées, au moins pour ce jour-là de leur persécuteur, les deux amies se dirigèrent en hâte vers la crèmerie de la rue Joquelet. Dans la bousculade que crée à cette heure, la sortie des ateliers, elles ne s'aperçurent pas qu'un individu vêtu en cycliste s'était attaché à leurs pas et les suivait à distance, en prenant les plus grandes précautions pour n'être pas découvert.

Cet homme était au service de leur ennemi.

Il s'était tenu à quelques pas de son maître pendant que celui-ci essayait de lier conversation avec les deux jeunes filles, et il s'était retrouvé à ses côtés à l'angle de la rue Montmartre, et avait reçu ses instructions ; de là, il s'était aussitôt lancé à la poursuite des midinettes.

Titine et Florette venaient d'entrer dans la crémèrie et de se commander une tranche de gigot froid aux cornichons, lorsque l'espion entra à son tour. Il s'approcha du comptoir et, pendant qu'on lui servait un verre de rhum, se rapprocha sans affectation de la table des jeunes filles. Il leur tournait le dos, mais, de l'endroit où il était placé, il ne perdait pas un mot de leur conversation.

Sans défiance, toutes deux bavardaient comme des pies borgnes; elles se livraient à toutes sortes de suppositions sur le compte du mystérieux inconnu au complet gris. L'espion, cependant, dégustait son rhum à petits coups, écoutant de toutes ses oreilles; de temps en temps il tirait de sa poche un carnet et prenait rapidement une note.

Il ne fut pas longtemps sans doute à apprendre ce qu'il voulait savoir, car brusquement, il vida son verre d'une lampée, allongea quelque monnaie au patron et sortit, non sans avoir jeté sur Florette et sur sa compagne un regard singulièrement aigu.

—Il nous a drôlement regardées ce type-là! fit Titine.

—Bah! dit en riant Florette, tu te montes le cou, il ne faut pas croire que nous allons tourner la tête à tous les passants.

—On est assez bien pour ça, ma petite, répondit Titine sur le même ton.

En moins de dix minutes, elles avaient expédié leur dîner, uniquement composé d'un plat de viande et d'un triangle de fromage de Brie, avec un sou de pain et un demi-setier de gros vin.

Elles plièrent leurs serviettes, les passèrent dans des ronds numérotés

et sortirent en saluant d'un petit sourire le patron et les habitués.

—J'ai juste le temps d'aller prendre le café, dit Florette en pressant le pas, je parie que Georges est déjà là.

Rue Montmartre, elles entrèrent dans un bar étincelant de dorures et de glaces et tout de suite Florette aperçut Georges.

C'était un grand garçon de vingt-cinq ans à la moustache blonde victorieusement retroussée, à l'air bon enfant. Il occupait les importantes fonctions de metteur en pages dans une imprimerie de la rue Réaumur.

Depuis plusieurs mois, il faisait à Florette une cour assidue et il avait été agréé officiellement comme fiancé par la mère de la petite modiste.

—Bonsoir la gosse, dit-il gaiement. Tiens, je t'ai apporté un beau bouquet de violettes.

Florette épingla le bouquet à son corsage et — à titre de récompense pour sa galante attention — permit à Georges de l'embrasser, permission dont il usa, avouons-le, sans la moindre discrétion.

Titine plaisanta:

—Mais vous allez la manger, il n'en restera plus.

—Qu'est-ce que ce sera, Mamzelle Titine?

—Un petit café.

—Et moi aussi, dit Florette.

Pendant que le garçon déposait sur le rebord du comptoir de zinc les cafés bouillants, dans des tasses de porcelaine épaisses, les deux amoureux, la main dans la main, se parlaient à mi-voix.

Georges qui avait projeté de reconduire sa fiancée jusque dans le lointain quartier qu'elle habitait, boulevard de la Gare, près des Gobelins, comme il le faisait souvent, fut très

contrarié en apprenant qu'elle était ce soir-là obligée de veiller. Florette le consola en lui permettant de l'accompagner le dimanche suivant à Juvisy où devait avoir lieu un grand départ d'aéroplanes. Titine, qui avait aussi un amoureux, devait être de la partie. En revenant du champ d'aviation, on ferait une promenade en bateau sur la Seine, on mangerait une friture au bord de l'eau et on regagnerait Paris par le dernier train. Ce serait charmant.

Pendant cette conversation, le temps avait passé avec une rapidité inouïe.

—Déjà! s'écria Florette, en jetant un coup d'oeil effaré sur l'horloge de l'établissement, il faut que je file!

Georges paya et tous trois sortirent.

Un peu plus loin il fallut se séparer. Le metteur en pages regagnait son imprimerie. Titine qui demeurait à Vaugirard se dirigea vers la station du métro de la place de la Bourse pendant que Florette courait à toutes jambes vers son atelier.

En quittant son fiancé, elle lui avait donné rendez-vous pour le lendemain, à la crèmerie. On déjeunerait ensemble et, comme cela, on aurait un peu plus de temps pour bavarder.

Florette eut beau se dépêcher, elle n'arriva à son atelier de l'avenue de l'Opéra que quelques minutes après l'heure, et la première lui en fit l'observation.

—Mademoiselle prend son temps, raille-t-elle, elle n'aime pas à se bousculer, elle sait qu'on tient à elle parce qu'elle est bonne ouvrière, alors ce n'est pas la peine de se gêner.

—Mademoiselle, ce n'est pas ma faute, je me suis trompée d'heure, murmura Florette d'un ton sec. J'aurai vite fait de rattraper ces quelques minutes de retard.

D'un geste énervé, elle saisit une frome de grosse paille sur laquelle elle fixa, à l'aide de ces longues épingles, appelées en style de métier des "emballeurs", une aigrette de plumes dont un chou de rubans couleur tango complétait l'arrangement. De temps en temps, elle s'arrêtait pour juger de l'effet, et si elle n'était pas satisfaite, elle enlevait les épingles et cherchait une autre combinaison.

Florette avait naturellement beaucoup de goût et beaucoup d'adresse, d'habitude elle ne cherchait pas longtemps ses arrangements, mais ce soir-là, rien n'allait à son gré, elle redéfit trois fois le chapeau commencé avant d'arriver à une harmonie possible.

Sans savoir pourquoi, elle se sentait le coeur serré, la gaieté qu'elle avait montrée en compagnie de Georges et de Titine avait tout à coup fait place à l'abattement. C'était une de ces tristesses sans cause, comme il en prend quelquefois aux personnes nerveuses à la veille de quelque malheur ou de quelque mauvaise nouvelle.

Elle continua silencieusement son travail, attendant avec impatience la fin de la veillée.

Autour d'elle cependant, la conversation était devenue générale. La patronne, Mme Randuel, pour stimuler les travailleuses, avait fait apporter du thé et des gâteaux; il n'en fallait pas davantage pour délier les langues de toutes ces gentilles babillardes, aux yeux éveillés, à la mine friponne.

Dans l'atelier, c'était comme un bourdonnement de ruche et la comparaison était d'autant plus juste qu'autour des ouvrières affairées, les plumages éclatants, les rubans de couleurs vives et les fausses fleurs formaient comme un éblouissant parterre.

Le travail s'enlevait comme par enchantement et les gracieuses créations des petites fées allaient au fur et à mesure s'aligner dans les hautes vitrines où elles feraient dans quelques jours l'admiration des mondaines et des milliardaires.

Enfin, minuit sonna. Comme une volée de moineaux, auxquels on ouvre la cage, le joyeux essaim s'éparpilla avec des cris et des rires et des chansons.

Avant de se diriger vers le métro de l'Opéra, Florette serra la main de ses deux amies, Marthe et Georgette.

—Qu'est-ce que tu avais donc, ce soir? demanda cette dernière, tu n'as pas dit un mot.

—Ce n'est rien, un peu de mal de tête. Je suis fatiguée. Voilà plus de trois semaines qu'on ne dort pour ainsi dire pas.

—Ce qui n'empêchera pas la patronne, grommela l'autre ouvrière, de nous flanquer deux mois sur le pavé à la morte-saison!

—Toi, tu ronchannes toujours, dit Florette. Allons, bonsoir, mes petites. Je vais arriver juste à temps pour ne pas rater ma correspondance.

Une fois dans le wagon du métro presque vide, elle s'accota dans un coin et ferma les yeux, elle se sentait accablée d'une immense fatigue.

Ce fut machinalement, par la force de l'habitude, qu'elle s'arracha à la torpeur qui l'envahissait pour changer de ligne à la station de la République.

Minuit et demi avaient sonné depuis longtemps quand elle descendit à la place d'Italie. Là, elle n'était plus qu'à cinq minutes de marche du petit logement qu'elle occupait avec sa mère, boulevard de la Gare.

Une pluie fine s'était mise à tomber. Les interminables avenues qui

s'ouvrent béantes et nues en ce triste quartier d'usines, de prisons et d'hôpitaux, étaient désertes et silencieuses. La trompe enroutée des autos qui filaient dans le lointain se mêlait à la rumeur de la ville endormie qu'on eût dit faite des millions de sanglots de la foule douloureuse.

Florette frissonna sous le mince flachu qui couvrait ses épaules. Elle se sentait si faible, si seule, si perdue dans cette immensité menaçante.

Jamais elle n'avait éprouvé pareille chose. Il fallut qu'elle pensât à sa mère et à Georges pour reprendre un peu de courage.

Maintenant, elle se fauflait peureusement le long des maisons qui bordaient le trottoir de droite. Elle savait que le quartier était mal fréquenté. La semaine précédente, des rôdeurs arabes et arméniens, qui pullulent dans ces parages miséreux, avaient été les auteurs d'un drame sanglant.

A ce souvenir, son cœur se glaçait, et elle courait plus vite, évitant même de regarder du côté des arches du métro où les apaches se réunissent parfois pour de sanglants conciliabules.

Enfin, elle était presque arrivée, elle n'était plus qu'à quelques pas de la noire bâtisse où elle demeurait, et, à la fenêtre du cinquième brillait encore une petite lumière.

—Maman n'a pas dû se coucher en m'attendant, pensa-t-elle joyeuse, elle m'a tenu un peu de bouillon chaud sur un coin du poêle, comme hier. Elle m'aime bien, maman!

Elle s'avancait toute heureuse, rassurée, elle allait atteindre le bouton de la sonnette, lorsqu'une ombre bondit d'une encoignure sombre et s'élança vers la jeune fille avec la rapidité d'un fauve se jetant du haut d'un roc sur sa proie.

Avant que Florette eût eu le temps d'atteindre le bouton de cuivre, une main brutale lui serrait le cou, la lueur du bec de gaz qui clignotait tristement sous la pluie lui montra, comme dans une vision de cauchemar la face ironique et cruelle de l'inconnu qui l'avait abordée devant la bijouterie.

—L'homme au complet gris! balbutia-t-elle dans un râle.

A demi étranglé, elle perdit connaissance.

Le bandit jeta le corps inerte de sa victime sur son épaule et presque aussitôt, sans qu'il eût fait un signe, oïlancé un cri d'appel, une grande auto rouge déboucha d'une petite rue adjacente et vint se ranger doucement le long du trottoir.

Florette fut déposée sur les coussins à l'intérieur et son ravisseur prit place à ses côtés.

—A la villa! ordonna-t-il à mi-voix et vite! J'ai peur d'avoir serré trop fort...

Le chauffeur — le même qui, peu d'heures auparavant, espionnait les midinettes dans la crémierie de la rue Joquelet — se hâta de faire démarrer, l'auto fila vertigineusement par le désert des avenues pluvieuses.

Ce drame angoissant s'était déroulé en quelques minutes et n'avait eu aucun témoin.

CHAPITRE II

Une piste

Madame Courtois, la mère de Florette, était veuve d'un employé de la compagnie des chemins de fer d'Orléans, mort victime de son courage dans une catastrophe. Elle touchait, de ce fait, une pension annuelle de

quatre cents francs qui constituait le plus clair de ses revenus.

Pour augmenter ses faibles ressources elle exécutait des travaux de confection pour le compte d'un grand magasin de la rive gauche, et quand les commandes venaient à manquer, elle faisait des ménages ou de la couture pour les gens du quartier qu'elle n'avait pas quitté depuis la mort de son mari où elle était estimée de tous.

Cette vie de privations allait enfin recevoir sa récompense: elle voyait déjà sa chère Florette mariée à un garçon intelligent et laborieux, heureuse avec Georges qui gagnait plus de dix francs par jour et ne buvait pas.

La petite avait du goût et connaissait à fond son métier; plus tard, on verrait à l'installer, à lui ouvrir à son compte une boutique de modiste dans un quartier tranquille, les Batignolles, par exemple.

Tels étaient les rêves auxquels s'abandonnait la bonne mère, tout en jetant de temps à autre un coup d'oeil machinal sur la vieille pendule de zinc dont le sujet représentait un jeune seigneur en bottes à chaudron, suivi d'un lévrier et soufflant éperduement dans un cor de chasse.

Puis Mme Courtois allait remettre une poignée de poussier dans le poêle, sur lequel était posée une petite jatte de bouillon dont elle s'était privée pour que sa Florette pût avaler quelque chose de chaud avant d'aller se coucher.

—Elle doit avoir eu les pieds trempés, avec ses souliers découverts, songeait-elle. Voilà qu'il est une heure. Que fait-elle donc? Il est vrai qu'elle est revenue quelquefois plus tard...

Pour tromper son impatience, Mme Courtois essaya de parcourir le journal qu'elle mettait précieusement de

côté chaque matin afin que Florette pût lire son feuilleton avant de s'endormir. Elle le rejeta bien vite. Ses regards étaient tombés précisément sur la colonne des faits-divers. Ce n'était que suicides, meurtres, coups de revolver, et ces tragiques événements réveillaient son inquiétude, ne pouvaient susciter en elle aucune consolante pensée.

Une heure et demie, puis deux heures sonnèrent à la pendule, Mme Courtois ne vivait plus.

—Je ne devrais pas la laisser rentrer à des heures pareilles, murmurait-elle avec angoisse. Il n'y a plus de métro, depuis longtemps... Comment va-t-elle revenir?

La pauvre mère se tordait les bras avec désespoir, essayant de refouler les sanglots qui lui montaient à la gorge.

Ses oreilles bourdonnaient. A plusieurs reprises elle se leva. Elle croyait avoir entendu des pas dans l'escalier. Elle entrebâillait la porte, elle se penchait sur la crasseuse rampe de fer et, pendant quelques secondes, elle écoutait le cœur palpitant, puis elle revenait tristement se rasseoir.

La nuit entière se passa ainsi.

Depuis longtemps le poêle s'était éteint, la mèche de la lampe charbonnait. Le jour allait paraître.

Brisée de fatigue, la malheureuse femme se jeta tout habillée sur son lit, mais elle ne put dormir. Si pendant quelques instants elle se laissait aller au sommeil, elle se réveillait bientôt en sursaut en proie à quelque atroce cauchemar.

Pourtant, un dernier espoir lui restait. Une ou deux fois, à l'occasion d'un travail tout à fait pressé, Florette avait dû passer la nuit chez sa patronne, mais, quand le fait s'était produit,

la jeune fille s'était toujours arrangée de façon à faire prévenir sa mère.

—Peut-être, songea-t-elle, Florette n'a-t-elle pas pu, cette fois-ci, me faire prévenir à temps. Ah! par exemple, si c'est comme ça, je la gronderai!

Dès qu'il fit jour, Mme Courtois mit ses meilleurs vêtements, une robe et un corsage de deuil, demeurés presque neufs, malgré les années, par un prodige d'économie, et elle se rendit chez Mme Randuel où on la fit attendre longtemps dans un superbe salon.

Vêtue avec la correcte simplicité d'une grande dame, la modiste parut enfin; elle venait de se lever et dissimulait à peine la mauvaise humeur qu'elle ressentait d'être dérangée à une heure si matinale.

—Madame, dit-elle d'un ton très sec à la veuve, je vous assure que vous avez bien tort de vous montrer si inquiète. Mlle Florette a quitté mes ateliers hier à minuit en même temps que ses camarades, mais ce n'est pas une raison pour qu'il lui soit arrivé un malheur.

Elle ajouta avec un bizarre sourire:

—Il n'y a pas de semaine que des pères, des mères et même des maris ne viennent comme vous, affolés, pleins d'angoisse, m'apprendre de semblables disparitions, et jamais, autant que je m'en souviens, ces fugues n'ont eu une cause bien grave. Voulez-vous savoir le fond de ma pensée: Mlle Florette a dû écouter les doux propos de quelqu'amoureux.

—Madame, mon enfant s'est toujours bien conduite.

—Un cœur de jeune fille c'est une chose si fragile. On est sage jusqu'au jour où on ne l'est plus.

—Mais Florette est fiancée, s'écria Mme Courtois indignée de voir qu'on

traitait son désespoir avec tant de désinvolture.

—Ce n'est pas toujours une raison. Vous verrez que Florette, qui, au fond, est très bonne fille, vous reviendra bientôt repentante et, espérons-le, raisonnable. Pour moi, je n'ai pas d'autres renseignements à vous donner, je ne sais rien de plus. Tout ce que je puis vous promettre, c'est de vous faire avertir si Florette revient ici ou si quelqu'une de ces demoiselles me donne de ses nouvelles.

Tout en parlant, Mme Randuel s'était levée et poussait doucement sa visiteuse du côté de la porte. La pauvre mère se retira la mort dans l'âme, ne sachant plus que faire, ni que devenir.

Elle eut l'idée d'aller au commissariat. Là on prit note de sa déposition mais, comme chez la modiste, on lui laissa entendre qu'il s'agissait sans doute d'une fugue amoureuse.

—Une jolie fille ne se perd pas comme cela, dit gaiement un secrétaire, cependant nous prenons bonne note de votre déclaration, une enquête va être faite et l'on vous avisera du résultat.

Au milieu du désespoir affreux où elle se trouva plongée en sortant du commissariat, Mme Courtois eut un instant la terrible idée d'aller à la Morgue. Elle s'était déjà mise en chemin pour s'y rendre, quand elle réfléchit qu'à la crémérie de la rue Joquelet elle pourrait peut-être avoir quelque renseignement.

Elle revint sur ses pas et elle arriva dans la petite salle de restaurant une minute après que Titine et Georges venaient d'y entrer.

La nouvelle de la disparition de Florette fut pour le fiancé un coup de foudre. Il demeura atterré, incapable

de prononcer une parole. Quant à Titine, elle pleurait à chaudes larmes.

Là, du moins, la pauvre mère trouvait des coeurs qui compatissaient à sa douleur, et elle put donner sans contrainte libre cours à ses larmes. Le patron et les habitués de la crémérie eux-mêmes tinrent à montrer toute la sympathie qu'ils ressentaient pour un pareil malheur, et sans qu'on les consultât, donnèrent toutes sortes de conseils plus ou moins impossibles à suivre.

Georges qui s'était un peu ressaisi et qui était au fond très énergique força sa future belle-mère à prendre un peu de nourriture et à boire un verre de vin et il lui persuada de rentrer chez elle.

—C'est à moi, dit-il, que revient la tâche de retrouver ma chère Florette. Je vais de ce pas demander à l'imprimerie ma liberté pour cette après-midi, et je vais immédiatement me mettre en campagne. Je connais quelqu'un à la préfecture de police, je vous garantis qu'il faudra bien qu'on me dise ce qu'elle est devenue!

—J'aurais bien voulu vous accompagner, dit tristement Titine, mais j'ai déjà failli être flanquée à la porte de ma boîte l'autre semaine, la mort-saison approche. Si je manquais une après-midi, je serais sûre de mon affaire.

—Vous Titine, reprit Georges, vous reconduirez Mme Courtois jusqu'au métro.

—Monsieur Georges, je n'oublierai jamais votre bon coeur, murmura la veuve.

—Eh bien, quoi ! Qu'est-ce qui s'occuperait de Florette, sinon son fiancé. Ne vous faites pas trop de bile, Mme Courtois, je vous enverrai un

télégramme, où je viendrai moi-même dès que j'aurai du nouveau.

Georges eut fini de déjeuner en trois minutes et sortit, il avait hâte de commencer ses recherches.

Titine après avoir reconduit la mère de son amie jusqu'au guichet du métro regagna mélancoliquement l'atelier, toute remuée de ce qu'elle venait d'apprendre. Dans la crainte d'augmenter l'inquiétude de Mme Courtois, elle n'avait pas osé lui parler de l'inconnu au complet gris, mais en elle-même elle était persuadée qu'il devait être pour quelque chose dans la disparition de Florette.

Titine travailla sans le moindre entrain jusqu'à la moitié de l'après-midi.

Vers trois heures, la patronne la fit appeler.

—Mademoiselle Albertine, dit-elle, cela vous déplairait-il d'aller faire un petit tour de promenade?

—Pas du tout, madame.

—Voilà ce que c'est: il s'agit d'aller jusqu'à la rue Royale porter ces trois éventails.

—Bien, madame, je vais mettre mon chapeau.

—Vous laisserez la facture acquittée.

—Entendu.

—Surtout, ne vous amusez pas trop en route.

—Il n'y a pas de danger.

Titine, une fois dans la rue se trouva un peu soulagée. Elle n'avait pas de goût au travail, avec le gros chagrin qui lui pesait sur le cœur; elle aimait mieux de beaucoup respirer le grand air, puis chemin faisant elle réfléchissait, et il lui viendrait peut-être quelque bonne idée au sujet de la pauvre Florette.

Rue Royale elle entra dans une luxueuse bijouterie. C'était à la femme du bijoutier qu'elle devait elle-même remettre les éventails, et elle fut introduite dans un riche salon qui occupait toute l'arrière-boutique. On la fit asseoir et on lui dit d'attendre.

Elle était là depuis quelque temps lorsque la sonnette de la porte tinta, c'était un client qui entra dans la boutique séparée seulement de la pièce où se trouvait Titine par une portière de tapisserie. Curieuse, la jeune fille ne put s'empêcher d'écouter.

D'abord, elle prêta une oreille distraite aux phrases qui lui arrivaient par lambeaux et qui étaient les mêmes, dont tout commerçant accueille un client d'aspect cossu.

—Si monsieur veut se donner la peine. Nous avons ici un choix extraordinaire... etc., etc.

Le client ne répondait rien, sans doute occupé à examiner les vitrines sans se soucier du flux de paroles dont on l'étourdissait.

Quelques minutes s'écoulèrent.

—Monsieur, dit enfin le client, je choisis le bracelet d'émeraudes, le gros saphir monté en bague et le collier de perles bleues. C'est pour une dame qui a les cheveux roux et la peau très blanche. Combien est-ce?

—Trente-deux mille, le tout et ce n'est pas cher.

Titine n'entendit plus la suite de la discussion; elle demeurait figée de stupeur. Cette voix rauque et dure, elle l'eut reconnue entre mille, c'était celle de l'inconnu au complet gris cette dame rousse au teint de laquelle il voulait assortir les bijoux qu'il achetait, ce ne pouvait être que Florette!

La midinette était tellement surprise qu'elle ne savait que résoudre. Puis

n'était-elle pas victime de quelque hallucination? Elle croyait rêver.

Enfin elle se décida à risquer un oeil par l'entrebaillement de la tenture et elle reconnut d'indubitable façon l'inconnu de la veille, mais cette fois il était vêtu d'un complet havane et portait un lorgnon à monture d'or qui modifiait légèrement l'expression fiévreuse de son regard.

Au moment où Titine le regardait, il tira de sa poche une carte de visite et la remit au bijoutier.

—Voilà mon adresse, vous passerez livrer les bijoux et vous faire payer d'ici une heure. Mais pas de retard, n'est-ce pas? Il faudra que votre commis prenne un taxi.

L'inconnu était sorti et était remonté dans une grande auto rouge qui l'attendait à quelques pas de là, que Titine demeurait toujours à la même place se demandant ce qu'elle devait faire.

La midinette était loin d'être sotte, elle comprenait parfaitement que si elle dénonçait un si bon client, personne ne la croirait, tout ce qui en adviendrait, c'est que sa patronne la flanquerait à la porte en lui conseillant de ne pas se mêler de ce qui ne la regardait pas.

Elle finit pourtant par trouver une bonne idée.

Quand la femme du bijoutier eut pris livraison des éventails, la midinette omit volontairement de lui remettre la facture et alla jusqu'au milieu du magasin comme pour se retirer. Mais là, elle fit mine de s'apercevoir de son oubli et se mit à chercher la facture dans toutes ses poches. Elle finit par la découvrir et la remit avec force excuses au bijoutier qui n'attachait aucune importance à cet incident.

Seulement, pendant cette petite scène, la rusée Titine s'était rapprochée du bureau où le joaillier avait déposé la carte de visite et avait pu en prendre connaissance. Maintenant, elle avait l'adresse du ravisseur de Florette.

Toute joyeuse et toute fière de son habileté, elle s'assit sur un banc, à deux pas de la bijouterie, et, pour ne pas l'oublier, inscrivit aussitôt sur un bout de papier le libellé de la carte:

OZOR KROKNUF

Villa Chicago

107, Allée du Bois-Meudon

Maintenant, il fallait prévenir Georges au plus vite. Ah, si elle avait su où il pouvait se trouver en ce moment même.

Elle réfléchit:

—Il y a longtemps qu'il doit être revenu de la Préfecture, se dit-elle, je vais à tout hasard, passer à la crèmerie. S'il n'y est pas revenu, je lui laisserai un mot.

Elle se dirigea donc vers la crèmerie, mais pour ne pas s'exposer à la colère de sa patronne par un trop long retard, elle prit l'omnibus.

Georges n'était pas de retour. Titine dut se contenter de lui raconter ce qu'elle savait dans une lettre qu'elle remit au patron, puis elle se hâta de regagner la fabrique d'éventails.

Le soir, à l'heure du dîner, Georges n'était pas encore de retour, la jeune fille inquiète et mécontente dut rentrer chez elle sans l'avoir vu.

Le fiancé de Florette après s'être concerté avec l'employé qu'il connaissait à la Préfecture, avait passé la journée à battre les commissariats, puis, grâce à certains typos de ses

amis, il avait réussi à faire passer des notes dans plusieurs journaux.

Il rentrait exténué, sans avoir recueilli le moindre indice, lorsqu'il trouva la lettre de Titine. Aussitôt qu'il l'eût parcourue, il ne sentit plus sa fatigue. Il fallait agir sans perdre de temps, il agirait.

Sans rien dire aux patrons et aux habitués de ce qu'il venait d'apprendre, il quitta la crémérie, sauta dans le premier taxi qu'il rencontra et se fit conduire à Meudon. Aux premières maisons de la ville, il paya son chauffeur et le congédia.

Il n'était pas encore dix heures du soir, mais déjà les rues étaient désertes et silencieuses. Georges dut entrer dans un débit de vins pour se faire indiquer l'allée du Bois.

—Vous connaissez donc quelqu'un par là, lui demanda le patron d'un air soupçonneux.

—Oui, répondit Georges évasivement. Je vais voir un ami...

—Il est bien tard pour faire des visites.

Le jeune homme ne répondit pas, paya et sortit non sans avoir entendu cette réflexion faite à mi-voix par le marchand de vins qui avait été frappé de sa mine égarée:

—Voilà certainement un gaillard qui va faire un mauvais coup.

Le jeune homme ne daigna pas répondre. Il ne songeait qu'à Florette, en ce moment, le reste de l'univers n'existait pas pour lui.

Après avoir erré par de petites rues enténébrées, il lut enfin au coin d'un mur: "Allée du Bois". Il était arrivé.

Il suivit un chemin bordé de luxueuses propriétés aux grilles dorées; çà et là les murailles s'interrompaient et des haies vives de palissades se succédaient. Des arbres élevés, dont les

branches se rejoignaient au-dessus de la route annonçaient le voisinage du Bois.

Quelques pas encore, l'endroit était absolument désert. Au-dessus d'une haute porte cochère, il déchiffra malgré l'absence de tout bec de gaz le numéro 107. C'était là que se trouvait Florette. Georges reconnut tout de suite qu'il se trouvait en face d'un domaine immense; les hautes murailles qui l'entouraient semblaient se prolonger à l'infini, elles allaient se perdre dans les profondeurs mystérieuses du bois.

Le jeune homme demeura hésitant pendant quelques secondes. Que faire? Sonner à cette lourde porte close? on ne lui ouvrirait pas, puis ce serait donner l'alarme au ravisseur, lui permettre de mettre sa proie en sûreté ou de s'enfuir. Escalader le mur? Dans les circonstances ordinaires, c'eût été un crime puni par la loi, mais dans le cas présent, alors qu'il avait affaire à des bandits, devait-il garder de tels ménagements? Lui le fiancé, presque l'époux de la victime, n'avait-il pas le droit de la sauver, de l'arracher aux misérables qui la séquestraient. La loi devait être pour lui.

—Allons-y, se dit-il, avec sa naïve honnêteté, la justice ne peut pas être avec les coquins contre les braves gens.

Sans plus de réflexions, il se mit en devoir de gravir la haute muraille, il ne lui vint pas une seconde à la pensée que Titine avait pu commettre une erreur.

Georges avait atteint sans la moindre difficulté la crête du mur, il s'étendit dans le lierre épais dont elle était couronnée et regarda. A ses pieds s'étendait un parc superbe; à demi cachée par les arbres, il discer-

na la masse noire d'un bâtiment aux fenêtres duquel brillaient quelques lumières.

Il se laissa glisser à terre, puis se cachant derrière les massifs d'arbustes, il se dirigea vers la villa. Il parvint sans encombre jusqu'au pied d'une des fenêtres éclairées, au premier étage, et là, il se tapit dans un coin et il écouta.

Dix minutes s'écoulèrent sans qu'il perçût autre chose qu'un bruit de voix confuses, puis tout à coup, un cri déchirant traversa le silence de la nuit:

—A moi, au secours!

Georges avait reconnu la voix de Florette. S'arc-boutant aux treillages des espaliers, il grimpa jusqu'à la fenêtre éclairée, mais au moment où il y arrivait, deux ou trois détonations éclatèrent suivies d'un effroyable cri de douleur. Georges cassa une vitre d'un coup de poing, ouvrit la fenêtre et sauta dans l'intérieur.

CHAPITRE III

Captive!

Lorsque Florette revint à elle et qu'elle rouvrit les yeux, elle fut tout d'abord éblouie par une vive lumière. Elle ne se rendait pas compte de ce qui lui arrivait.

Elle ferma de nouveau les yeux, en les rouvrant, elle se vit étendue sur un grand lit de forme basse, de grands vases pleins de fleurs, des meubles précieux l'entouraient et il flottait dans l'air un lourd et pénétrant parfum qu'elle ne connaissait pas.

La lumière qui l'avait éblouie tombait d'un buisson de verre coloré suspendu par une chaîne dorée au centre du plafond.

Ses idées maintenant lui revenaient en foule. Tout à coup, elle se souvint,

poussa un grand cri et se mit à fondre en larmes. D'instinct, elle avait porté la main à son cou qui lui faisait très mal.

Au cri qu'elle avait poussé, une femme, grande et maigre, au nez pointu et surmonté de lunettes à branches d'argent, était accourue. Elle regarda quelque temps la midinette avec la mine à la fois indifférente et curieuse dont un naturaliste examine un insecte piqué sur le liège, puis d'un ton glacial:

—Que voulez-vous?

—Rien, balbutia Florette épouvantée.

—Alors, il ne fallait pas crier. Ici, il est défendu de crier.

Le son aigre de cette voix consterna la jeune fille. Sa gardienne, avec ses gestes raides et sa face osseuse avait quelque chose d'impitoyable. Après avoir considéré quelque temps Florette du même regard glacé de ses mornes prunelles, elle se retira lentement.

La jeune fille passa alors par de cruelles angoisses: elle n'osait ni s'abandonner au sommeil, ni se lever. D'horribles histoires de fillettes enlevées lui revenaient en mémoire; elle se demandait ce qu'on allait faire de sa pauvre petite personne. La pensée des inquiétudes que devaient éprouver sa mère et son cher Georges, ajoutait encore à ses tortures. Il lui semblait qu'il y avait déjà des mois et des années qu'elle était là.

N'entendant plus de bruit, elle se hasarda à se lever et marchant sur la pointe des pieds, elle alla jusqu'à une des fenêtres. Elle passa la main derrière les lourds rideaux de soie orange et derrière, elle sentit les boulons d'un volet de tôle, c'était bien dans un vrai cachot qu'on l'avait jetée.

Au petit jour, elle finit par s'endormir, brisée de fatigue et d'émotions. Elle reposa quelques heures du mauvais sommeil du désespoir.

En se réveillant, elle vit qu'on avait ouvert les volets de fer, le soleil illuminait la luxueuse pièce et près du lit on avait apporté une petite table couverte de fruits, de viandes froides et de toutes sortes de friandises.

La gardienne, qui, sans doute épiait son réveil, la conduisit dans un cabinet de toilette de marbre blanc aux riches ustensiles d'argent et Florette éprouva une bienfaisante détente de ses nerfs en trempant son visage et ses bras dans l'eau tiède et légèrement parfumée.

La geôlière souriait, croyant sans doute le frêle oiseau accoutumé déjà à sa cage dorée.

— Il faut manger, maintenant, déclara-t-elle.

Mais la midinette un peu remise de son premier trouble avait déjà repris son aplomb de petite Parisienne débrouillarde qu'il faut beaucoup de choses pour étonner.

— Merci bien, fit-elle, vous me feriez avaler quelque drogue.

— Je mangerai avec vous.

— Soit, j'accepte, car j'ai faim, mais faites attention de ne pas essayer de me tromper.

Elle avala en hâte une aile de poulet et but un doigt de vin en observant avec soin sa geôlière qu'elle força à manger avant elle, après ce léger repas, elle se sentit toute réconfortée.

La journée se passa pour la jeune fille dans une angoisse qu'aggravait encore l'ennui. Elle voulut lire; les volumes qu'on avait laissés à sa portée sur un guéridon ne renfermaient que des gravures obscènes. Elle les ferma avec dégoût.

Dès que le jour commença à baisser, le buisson de verre du plafond s'alluma pendant que des mains invisibles remettaient le volet de fer. Peu après, le dîner eut lieu dans les mêmes conditions que le déjeuner. Des heures passèrent.

Florette se demandait avec une croissante anxiété dans quel but mystérieux on la séquestrait ainsi, lorsque un personnage trapu, vêtu d'un costume de cycliste, entra sans saluer et vint dire quelques mots à l'oreille de la geôlière.

— Venez! dit simplement celle-ci, en se tournant vers la jeune fille.

Florette avait grande envie de ne pas obéir à un ordre ainsi formulé, mais elle réfléchit qu'en cas de résistance elle ne serait sans doute pas la plus forte, puis elle était dévorée par la curiosité de savoir ce qu'on voulait d'elle. Sans rien répondre elle se leva et suivit le cycliste.

Ils traversèrent plusieurs pièces bondées de meubles précieux, de statues et de tableaux et entrèrent dans une pièce qui tenait à la fois de boudoir et le cabinet de travail. Il y avait des bibliothèques, des panoplies d'armes curieuses et de profonds divans de cuir doré et même une grande armoire à liqueurs.

Au seuil de la pièce, le cycliste s'était effacé pour laisser passer Florette. Elle entra assez hardiment, mais recula bientôt terrifiée. L'homme au complet gris était devant elle qui la fascinait de son regard dévorateur.

— Vous voyez, dit-il brutalement, que vous auriez mieux fait de m'accueillir plus aimablement hier. Personne ne peut me résister. Aujourd'hui, vous êtes en mon pouvoir.

— Mais que voulez-vous faire de moi? balbutia-t-elle transie de peur.

Je ne vous ai jamais fait de mal! je ne vous ai jamais rien demandé!...

—Vous me plaisez. Vous êtes jolie. Vous serez mon amie.

—Jamais!

—C'est ce que nous allons voir, et cela tout de suite.

Florette s'était reculée, il la saisit brutalement par le poignet.

—Soyez tranquille, d'ailleurs, fit-il avec un rire cynique, je vous payerai bien. Je suis milliardaire!...

—A moi! au secours! cria-t-elle éperduement.

C'était ce cri que Georges avait entendu.

Une lutte terrible s'étant engagée. Le milliardaire broyant de ses mains noueuses la bouche de Florette, l'avait réduite au silence, il allait avec un hideux sourire de triomphe la jeter sur le divan de cuir doré quand la main de la jeune fille qui se retenait désespérément à tous les objets rencontra sur le bureau un revolver.

Elle s'en saisit, appuya deux fois au hasard sur la détente.

L'homme tomba avec un hurlement de fureur, pendant que Florette épouvantée de ce qu'elle venait de faire, s'enfuyait au hasard, à travers les salles désertes

Quand Georges sauta dans la pièce il aperçut un homme râlant sur le tapis au milieu d'une mare de sang.

Sans réfléchir, il s'élança vers lui pour essayer de le secourir.

Mais déjà les domestiques accouraient de toutes parts. Avant qu'il eût eu le temps de faire résistance, Georges fut ligotté, bâillonné et jeté dans un coin.

Le blessé était d'une pâleur de cire, il s'affaiblissait d'instant en instant. Pourtant il eut la force de se soulever

et de dire entre deux hoquets en désignant Georges qui se tordait dans ses liens en une rage impuissante:

—C'est lui, l'assassin... Voyez... Le carreau cassé... Allez chercher la police!

Et il ajouta d'une voix faible comme un souffle:

—Maintenant, mon médecin et Joë... eux seuls...

On s'empressa d'obéir, la pièce fut évacuée, Georges porté ailleurs. Déjà le médecin attaché spécialement à la personne du milliardaire — un petit mulâtre à tête de momie — arrivait avec sa trousse. Il sonda les blessures, qui intéressaient le poumon gauche et le foie et appliqua un premier pansement. Il paraissait inquiet.

—En réchapperai-je? demanda le blessé.

—Je ne sais pas.

—Laissez-moi un moment avec Joë. Vous reviendrez tout à l'heure.

—Parlez le moins possible, dit le mulâtre en quittant la pièce.

Le chauffeur Joë, le complice de l'enlèvement de Florette, demeura une demi-heure avec son maître.

Un peu plus tard, le commissaire de police et les agents venaient procéder à l'arrestation de Georges, qui fut conduit au dépôt, après avoir refusé de répondre à toutes les questions qu'on lui posa.

CHAPITRE IV

Sous les verrous

Le lendemain, tous les journaux parlaient du mystérieux crime de Meudon. Un milliardaire américain assassiné par un cambrioleur, au cours d'une paisible villégiature en France. De Florette, pas un mot. Les

papiers trouvés sur l'assassin établissaient seulement que c'était un certain Georges Maubert, ouvrier imprimeur, qui jusqu'alors jouissait de l'estime de tous.

En lisant les détails de ce tragique événement dans le "Petit Journal", Titine, faillit devenir folle, elle n'y comprenait rien et se demandait avec angoisse ce qu'était devenue son amie. Que Georges eût tué l'homme au paletot gris, cela était possible. Mais Florette, qu'en avait-on fait?

Titine songea à aller dire tout ce qu'elle savait à la mère de Florette et au juge d'instruction, mais elle était effrayée, hors d'elle-même. Avant de prendre une si grave résolution, elle se décida à consulter son père, un vieux comptable, probe et timoré, pour lequel elle professait un respect sans bornes.

Le bonhomme fut épouvanté.

—C'est toi qui as donné l'adresse de l'américain au cambrioleur, dit-il, tu es complice: malheureuse enfant! veux-tu donc traîner mes cheveux blancs dans la boue et dans le déshonneur.

—Georges n'est pas un cambrioleur.

—C'est toi qui le dis, en tous cas la justice le regarde comme tel. S'il avoue j'espère qu'il ne parlera pas de toi.

—Mais Florette?

—Si vraiment les choses se sont passées comme tu le dis, la justice saura bien la retrouver. Tiens-toi tranquille, je ne veux pas voir ma fille, mon unique enfant, sur les bancs de la cour d'assises. Je ne veux plus même que tu ailles à l'atelier...

Le peureux vieillard terrorisa littéralement Titine, il la supplia si ardemment de rester à la maison pen-

dant quelques jours, que la pauvre fille, la mort dans l'âme, finit par y consentir. Mais elle ne mangeait plus, ne dormait plus, bourrelée de remords se regardant presque comme complice de la mort de Florette que l'homme au complet gris avait certainement assassinée.

Titine, d'ailleurs, avait son naïf bon sens, n'était pas très éloignée de la vérité.

Florette, dans sa fuite éperdue, à moitié folle d'horreur, n'avait pas su trouver la porte de sortie de la villa. Elle était revenue, sans s'en rendre compte, par le même chemin qu'elle avait déjà suivi jusqu'à la chambre qui lui servait de prison et sa geôlière qui la guettait, s'était empressée de fermer la porte à double tour et de prévenir Joë.

Quand le milliardaire se trouva seul avec ce dernier, son premier mot fut:

—Et la fille?

—Nous la tenons.

—Tant mieux, soupira le blessé avec un sourire de haine, si je meurs, tu la tueras, promets-le moi.

—C'est juré!

—Si je meurs, tu ne lui donneras plus à manger. Je te léguerais de l'argent pour tes risques. La sotte fille, supprimer une vie qui vaut un milliard! Je veux qu'elle souffre!... Tu entends?

—Oui, fit Joë en se grattant la tête, mais l'homme arrêté est son amant, il va parler, on peut perquisitionner ici, il faudrait la cacher quelque part.

—Dans les sous-sols du petit pavillon, à la villa de ma mère, on n'ira jamais chercher là... Toi seul sauras où elle est et lui porteras à manger la nuit.

—Mais, si mistress Kroknuf revenait...

—Ma mère n'est pas en France... puis, quand même... qui soupçonnerait jamais la vérité... Va, il faut l'y conduire ce soir-même.

La respiration du blessé devenait sifflante, une écume rosée lui venait au coin des lèvres.

—Ce sera fait, dit Joë, mais, vous vous fatiguez à parler. Je m'en vais.

Joë céda la place au médecin qui, dans la pièce voisine, attendait impatiemment la fin du colloque.

Cependant, Florette après l'affreuse lutte qu'elle venait de soutenir, se trouvait absolument anéantie. Une fois rentrée dans sa prison, toute couverte de meurtrissures et d'ecchymoses, elle était tombée anéantie sur son lit, et s'était endormie d'un lourd sommeil, sans savoir, sans réfléchir, comme une biche aux abois qui se couche pour mourir. Elle dormait.

Joë profita de ce sommeil pour lui faire respirer un tampon d'ouate chloroformée, puis la roulant dans une couverture, il la jeta sur son épaule et l'emporta.

Après avoir traversé le parc dans toute sa longueur, il atteignit une petite porte à demi cachée par un rideau de lierre et de pervenches. Cette porte donnait sur le bois, ce fut par là qu'il sortit. Cent mètres plus loin, il ouvrit une autre porte et pénétra dans une autre propriété. Celle-là, plus luxueuse encore que celle dont il sortait, appartenait à mistress Kroknuf, la mère du milliardaire qui, à de longs intervalles, y venait passer quelques semaines. Pour l'instant, la villa était inhabitée.

Joë se dirigea vers un petit pavillon isolé, autrefois occupé par le jeune milliardaire lui-même, qui une fois, avait eu la fantaisie d'y élever un lion. C'est dans les sous-sols spécialement

aménagés pour le logement du fauve que Joë déposa la jeune fille.

Puis, il alla chercher dans l'autre pièce un lit de sangle, une table et d'autres objets de première nécessité, et très satisfait de l'installation qu'il venait d'improviser, il se retira en sifflotant, non sans avoir pris soin de fermer à double tour les portes massives doublées de fer.

Ce fut dans cet horrible séjour que s'éveilla la pauvre Florette, malade du chloroforme qu'on lui avait fait respirer, meurtrie des coups qu'elle avait reçus. Elle était étendue sur une étroite couchette et chaque mouvement qu'elle faisait, lui causait une douloureuse sensation.

Il régnait dans ce funèbre cachot une étrange et nauséabonde odeur qui soulevait le cœur de la pauvre fille.

Florette n'avait même plus la force de pleurer.

Le jour tombait de très haut par un soupirail garni de vitres très épaisses, quant à l'air, il n'arrivait que par une ouverture ronde qui avait dû être autrefois bouchée avec de la paille, sans doute, pour qu'on n'entendit pas les rugissements du lion.

Quand ses yeux furent accoutumés aux demi-ténèbres du cachot, la midinette distingua d'autres objets effrayants, une chaîne de fer scellée dans le mur, des os moisies et une auge où tombait un filet d'eau claire. Plus près d'elle il y avait de la viande froide sur une assiette, un pain et du vin dans une cruche. Elle avait si soif qu'elle but avidement à même la cruche et le breuvage ardent ne fit que redoubler sa fièvre.

Elle était arrivée à cet état de prostration et d'accablement où l'on n'a même plus le courage de se plaindre ou de s'indigner. Elle était persuadée

qu'elle mourrait dans ce cloaque. Elle ne considérait plus sa mère et son fiancé que comme des êtres très lointains qu'elle ne reverrait jamais.

Dans le milieu de la nuit, elle eut une peur atroce. Réveillée brusquement par un grincement de ferraille, elle vit la porte s'ouvrir et un homme masqué de rouge apparaître éclairé par une petite lanterne électrique. Elle crut sa dernière heure arrivée.

C'était seulement Joë qui venait lui apporter des provisions, mais le prudent yankee, jugeant inutile de se faire reconnaître de sa victime, s'était noué sur le visage un foulard rouge.

Florette demeurait immobile et fermait les yeux, attendant le coup de la mort, le masque rouge eut un gros rire.

—N'ayez pas peur, fit-il, je viens simplement vous apporter à manger, mais, prenez-y garde, si l'homme que vous avez blessé vient à mourir, vous mourrez aussi. C'est juste, après tout. Seulement, vous mourrez de faim. Priez Dieu que Mrs Kroknuf s'en tire!

—Il s'appelle Kroknuf?

Joë se mordit les lèvres, furieux de son indiscretion.

—Kroknuf ou autrement, grommela-t-il d'une voix brutale, peu vous importe. Tenez, voilà du jambon, régalez-vous, pendant que vous le pouvez encore.

Il ajouta, avec un ricanement féroce:

—Si vous ne me voyez plus revenir, vous saurez ce que cela signifie...

Et il s'en alla, laissant la pauvre Florette plongée dans la consternation et dans l'horreur.

CHAPITRE V

L'enquête

Un gardien ouvrit nonchalamment la porte de la cellule où Georges avait été enfermé après son transfert du dépôt à la prison de la Santé.

—Garçon, dit-il, votre avocat vous attend au parloir.

Remarquons en passant, qu'à l'époque de Cartouche les geôliers employaient déjà cette appellation familière de "garçon" en parlant aux détenus. A travers les vicissitudes des révolutions et des transformations de la pénalité, le terme s'est pieusement conservé.

—On y va, répondit Georges, presque joyusement.

Depuis la veille, le fiancé de Florette avait repris courage, s'était décidé à dire toute la vérité à l'avocat d'office qui avait été désigné pour le défendre, et qui, du premier coup, avait gagné sa confiance.

Maître Bénardier était un homme d'une trentaine d'années, petit, ventru, rubicond et jovial d'aspect. Des yeux noirs, vifs et malicieux, une grosse moustache militairement frisée, donnaient à sa physionomie une expression de franchise et de laisser-aller qui produisait toujours une excellente impression sur les clients aussi bien que sur les juges. Les apparences d'ailleurs n'étaient pas trompeuses. Maître Bénardier était un très honnête avocat qui avait l'orgueil de sa profession et se dévouait corps et âme à ceux dont il avait entrepris la défense.

—A nous deux, dit-il à Georges dès qu'il l'aperçut. Alors vous affirmez que vous êtes innocent et vous ne voulez me donner aucune explication. Avouez que je ne suis pas forcé de vous croire.

—J'ai réfléchi. Je vais vous dire toute la vérité.

—J'aime mieux cela. Vous devez bien comprendre que la première condition à remplir pour que j'essaye d'obtenir votre acquittement, c'est que je sache exactement ce qui s'est passé.

—Mais vous me promettez...

—Le secret? Parbleu, belle demande. Un avocat est un confesseur. Celui d'entre nous qui divulguerait ce que lui a confié un de ses clients, serait déshonoré, chassé du barreau et même exposé à des poursuites.

Ainsi encouragé, tout à fait gagné par la bonhomie de maître Bénardier, Georges raconta dans le plus grand détail l'enlèvement de Florette, ses recherches, son angoisse, la façon dont il avait franchi le mur de la villa, enfin son arrestation.

Il y avait dans ce récit un tel accent de vérité, que l'avocat en fut frappé.

—Vous êtes innocent, parbleu, j'en suis certain maintenant, s'écria-t-il, et ma foi, j'aime mieux cela. On a beau être avocat, on aime mieux malgré tout défendre un honnête homme qu'un coquin.

—Donnez-moi la main, monsieur Georges Maubert, nous allons essayer de vous tirer de là.

Et il tendait la main à Georges qui la serra avec effusion, trop ému pour trouver quelque chose à répondre.

—C'est parfait, reprit brusquement Maître Bénardier, mais pourquoi n'avoir pas raconté cela tout de suite au commissaire de police et au juge d'instruction? Vous êtes resté muet comme quelqu'un qui craint de se compromettre.

—Je ne voulais pas dénoncer Florette, et je ne dirai rien qui puisse

l'accuser, déclara Georges avec énergie.

L'avocat eut un haussement d'épaules.

—Mon brave, fit-il, vous n'y entendez rien. Mademoiselle Florette ne court aucun risque; elle était séquestrée, en état de légitime défense, elle était parfaitement dans son droit.

—Vous croyez?...

—Il y a mieux... Si l'affaire évolue dans le sens que j'espère, cet apâche millionnaire qui se nomme Krok-nuf aura à nous payer des dommages et intérêts.

—Je m'en fiche pas mal... Ce que je voudrais, avant tout, c'est savoir où est Florette. Cela m'inquiète bien plus que ma propre situation. Pourvu que ces misérables ne l'aient pas assassinée.

—Je vais commencer des recherches immédiatement, mais il faut me donner l'adresse de Mme Courtois, et celle de la patronne de l'amie de Florette.

—Augustine. Titine pour les amis.

—Je vais me mettre en campagne aujourd'hui même, et surtout ne perdez pas courage, je verrai le juge d'instruction cet après-midi.

Et comme Georges se confondait en remerciements:

—Assez de protestations comme cela, dit Maître Bénardier. Il sera temps de me remercier quand vous serez sorti d'ici et que vous vous promènerez au bras de votre petite bonne amie...

L'avocat prit congé de son client dont il avait considérablement remonté le moral et se retira.

Aussitôt sorti de la prison, il héla un taxi et se fit conduire chez Mme Courtois qui lui fournit les renseignements dont il avait besoin et qu'il laissa un peu consolée.

Dix minutes plus tard, il sonnait à la porte de la patronne de Titine et faisait demander la jeune fille.

—Mademoiselle, lui dit-il, à brûle-pourpoint, je suis l'avocat de M. Georges Maubert, votre témoignage nous est indispensable pour établir son innocence et aussi pour retrouver votre amie Florette.

—Je ne sais rien, monsieur, balbutia la jeune fille, encore sous l'impression des menaces paternelles.

—C'est dommage, répliqua froidement l'avocat, c'est infiniment dommage. Seulement, si vous savez quelque chose, vous commettez presque un crime en ne parlant pas. Vous aurez à vous reprocher la condamnation de Georges qui sera envoyé aux galères comme assassin, et peut-être la mort de Florette.

La petite modiste était d'un tempérament trop généreux et trop loyal pour rester insensible à cet appel.

—Ma foi tant pis, s'écria-t-elle. Je vais tout vous dire, mais papa sera désolé. Si jamais il sait que j'ai eu affaire à la justice, il en fera une maladie.

—Rassurez-vous. Je m'arrangerai de façon que votre père ne sache pas que vous avez témoigné.

—C'est un si brave homme. Pour rien au monde, je ne voudrais lui faire de la peine...

Maître Benardier se montra si persuasif qu'il triompha de toutes les hésitations de Mlle Titine, et qu'il finit par la décider à l'accompagner au Palais de Justice, où, sur la présentation de sa carte, il fut immédiatement reçu par le juge d'instruction, M. Lerat.

Ce dernier se trouvait précisément en proie à une grande hésitation. Les excellents renseignements recueillis

sur le compte de Georges laissaient le magistrat très perplexe. Il n'était pas admissible que d'un jour à l'autre, un travailleur intelligent, honnête, auquel on ne connaissait aucun vice, qui n'avait jamais joué aux courses et ne buvait pas, se fût transformé en cambrioleur et en assassin.

Le défenseur de Georges mit à profit cette disposition d'esprit, et sans trop de peine, il parvint à faire partager au juge une partie de ses convictions. La déposition de Titine, dont la sincérité ne pouvait être soupçonnée, acheva de persuader à M. Lerat qu'il avait été à deux doigts de commettre une terrible erreur judiciaire.

Il décida donc que, le surlendemain, il irait interroger le blessé de Meudon et la domesticité de la villa. En même temps, il emmènerait Titine, et si elle reconnaissait formellement dans le milliardaire l'inconnu au complet gris, une perquisition pourrait avoir lieu immédiatement, qui, peut-être, amènerait d'intéressantes découvertes.

C'était là un premier succès et Maître Benardier en fit comprendre l'importance à Titine, qu'en galant cavalier, il tint à reconduire lui-même en taxi jusqu'à son atelier.

* * *

M. Lerat qu'accompagnait, suivant l'usage, le commissaire de police, le greffier et plusieurs agents avait, en outre, emmené un médecin légiste; il avait pour cela ses raisons.

On fit halte devant l'imposante porte cochère et sur un geste du commissaire un des agents sonna.

Au bout d'une minute, un petit ju-das au grillage de nickel décasqua un oeil scrutateur et méfiant.

—Que désirez-vous ? fit une voix revêche de l'autre côté de la porte, Mrs Kroknuf ne reçoit personne.

—Veuillez, dit courtoisement M. Lerat, faire passer ma carte à Mrs Kroknuf, je suis le juge d'instruction désigné pour son affaire.

—C'est qu'il est très mal, le médecin lui a recommandé d'éviter toute fatigue...

Le mauvais vouloir évident du concierge augmentait la défiance du magistrat.

—Nous ferons en sorte de ne pas fatiguer votre maître, reprit-il d'un ton sec, mais il est indispensable que nous entrions.

Cette injonction ne reçut pas de réponse, mais le judas se referma et la porte s'ouvrit. Joë—c'était lui qui se trouvait derrière le guichet—avait rapidement pris son parti et ce fut la casquette à la main, la mine obséquieuse qu'il conduisit jusqu'au porron de la villa le groupe des gens de justice, et qu'il les introduisit dans un petit salon décoré de vieilles tapisseries flamandes figurant des sujets de chasse.

Presqu'aussitôt, le petit mulâtre, la face rougeâtre et tannée comme celle d'une momie péruvienne, au regard mobile et fuyant, se présenta lui-même.

—Je suis le médecin particulier de Mrs Kroknuf, dit-il orgueilleusement, je l'accompagne dans tous ses voyages et je puis vous affirmer, messieurs, que dans l'état où il se trouve, toute émotion lui serait mortelle.

—Je n'insiste pas, répondit M. Lerat après un moment de réflexion, mais pour jeter les bases de l'enquête qui m'a été confiée, il est nécessaire que je fasse subir un interrogatoire à toutes les personnes au service de Mrs

Kroknuf. Vous allez les réunir—toutes, sans exception—dans cette pièce, où le crime a été commis et où les scellés ont été mis.

Le mulâtre, quoique visiblement mécontent, s'empressa d'obéir.

M. Larat dit un mot à l'oreille d'un des agents en bourgeois qui sortit en courant.

Pendant que les deux cuisiniers, les trois femmes de service, les valets de chambre, les jardiniers et les chauffeurs, appelés de tous les coins de la propriété se réunissaient dans le petit salon, le magistrat procédait à la levée des scellés qui avaient été apposés par le commissaire de police, moins d'une heure après le drame.

La pièce, avec ses panoplies étincelantes, ses hautes bibliothèques et ses divans de cuir doré, éveillait des idées de recueillement, d'opulence et de méditation. Les objets d'art, les tableaux entassés là, représentaient des centaines de mille francs. M. Lerat ne put s'empêcher de penser que c'eût été pour des cambrioleurs un magnifique butin.

Sur le tapis afghan aux harmonieuses couleurs qui couvrait le parquet, il y avait une grande tache brune qui était une tache de sang, et, à côté de la tache, l'arme encore à demi chargée dont le milliardaire avait été frappé; c'était un browning de petit calibre, du modèle le plus couramment mis en vente chez les armuriers. Les débris de la vitre brisée par Georges gisaient encore près de la fenêtre et la boue argileuse de ses bottines avait laissé des empreintes nettement visibles qui allaient de la fenêtre à la tache de sang.

On eut dit que l'assassin avait, pour ainsi dire, signé son crime, et cette constatation, malgré ce que lui avait

dit Maître Bénardier, laissa le magistrat tout pensif.

Il surmonta pourtant les préventions qui l'assaillaient en foule; commissaire de police qui seul était entré avec lui, que la culpabilité du prévenu ne peut pas faire l'ombre d'un doute.

—Peut-être, répondit évasivement le magistrat, en attendant je crois nécessaire de faire photographier tous les objets où nous avons chance de retrouver des empreintes digitales; cela peut avoir, à un moment donné, une grande importance.

Le commissaire de police avait la bouche ouverte pour dire qu'un pareil luxe de preuves lui paraissait bien inutile, mais il se tut par déférence, et donna les ordres nécessaires à l'agent spécialiste, chargé du "bertillonnage".

Pendant que le policier—un artiste dans son genre—procédait à cette délicate opération, M. Lerat rejoignit le greffier dans le petit salon pour commencer l'interrogatoire de la domesticité, ce qui le retint près de deux heures.

D'ailleurs, au cours de cette fatigante séance, il n'apprit pas grand-chose d'intéressant.

Tous répétaient la même leçon qu'on eût dit apprise par coeur. Mrs Kroknuf était le meilleur des maîtres, généreux et bon envers tous ceux qui l'approchaient et c'était grand dommage qu'il eût été frappé par un misérable qui, ils l'espéraient bien, serait guillotiné. Tous avaient des larmes dans la voix à la pensée qu'ils pourraient perdre leur place—une place si bien payée, monsieur le juge—si leur maître venait à mourir.

Au beau milieu de l'interrogatoire le commissaire de police entra en coup de vent.

—Monsieur le juge d'instruction, dit-il à mi-voix, presque toutes les plaques ont été développées et ce qu'il y a de stupéfiant c'est que nous ne trouvons pas la moindre trace d'empreintes digitales. "Les objets photographiés auraient été lavés à l'alcool, aussitôt après le crime", qu'ils ne présenteraient pas une surface plus nette.

—Somme toute, fit M. Lerat, de plus en plus perplexe, il s'est écoulé trois quarts d'heure avant l'apposition des scellés.

—Mais dans quel intérêt?...

—Qui sait?... Dites-moi le plus tôt possible ce que donnent les dernières plaques.

Le commissaire de police sortit en hâte et alla rejoindre le policier photographe.

Cinq minutes plus tard, il revenait, la mine effarée.

—Eh bien? demanda impatiemment le juge d'instruction.

—Il y a des empreintes.

—Sur quel objet?

—Sur le browning... "Et ce sont les empreintes d'une petite main de femme..."

Le juge d'instruction ne put réprimer un tressaillement, cette découverte confirmait la théorie de Georges.

—Il y a aussi, continua le commissaire de police d'autres empreintes, celles d'une grosse main d'homme, d'une main gantée, et par conséquent, difficile à identifier.

M. Lerat se souvint que parmi les objets trouvés sur la personne de Georges, il y avait une paire de gros gants fourrés. Il retombait dans son incertitude: pourtant, l'empreinte de la main féminine constituait un fait capital. C'était là un détail important qu'il fallait éclaircir. Le commissaire de police fut chargé de comparer la

photographie révélatrice avec la main de toutes les femmes de service à la villa.

Pendant ce temps, M. Lerat, enfermé dans un des petits salons, se faisait relire les interrogatoires par son greffier, mais perdu dans ses réflexions, il n'écoutait que d'une oreille distraite. De temps en temps, il consultait sa montre avec impatience.

Enfin, il entendit tinter la sonnerie de l'entrée et, quelques minutes après un inspecteur venait lui annoncer que la jeune fille convoquée comme témoin qu'il était allée chercher, attendait dans une pièce voisine.

Titine fut introduite, toute émue, mais heureuse à la pensée qu'elle aiderait peut-être à faire retrouver son amie.

—Mademoiselle, lui dit gravement M. Lerat, vous êtes sûre que vous reconnaissez celui que vous appelez l'homme au complet gris, si vous vous trouviez en sa présence?

—Oui, monsieur le juge, répliqua la midinette avec vivacité, ce gredin-là, je le reconnaîtrais entre mille!

—Cela suffit. Qu'on fasse venir les deux docteurs.

M. X. . . , le médecin légiste qui attendait depuis le début de la perquisition qu'on eût recours à ses services, entra, suivi de près par le mulâtre, qui paraissait de fort méchante humeur.

—Vous êtes toujours d'avis, docteur, dit M. Lerat à ce dernier, que votre client est hors d'état de répondre aux questions que je lui poserai?

—Absolument, répondit le mulâtre, et d'autant plus qu'il repose en ce moment, grâce à une potion calmante qu'il a prise il y a quelques heures. Essayer de le réveiller en ce moment, ce serait vouloir le tuer.

Et il ajouta ironiquement, en se tournant vers M. X. . . :

—Mon illustre confrère, d'ailleurs, pourra s'assurer de la vérité de ce que j'avance.

—Tout est pour le mieux, reprit M. Lerat sans se déconcerter, puisque Mrs Kroknuf dort, rien ne s'opposera à ce que nous entrions dans sa chambre—en observant le plus grand silence, bien entendu.

—Je proteste contre toutes les conséquences funestes que peut avoir pour mon client une pareille visite.

—Je réponds de tout, fit M. X. . .

A ce moment, le mulâtre aperçut Titine dont il n'avait pas remarqué la présence jusqu'alors, et son visage basané, se couvrit d'une teinte cendreuse. Il jeta sur la jeune fille un regard chargé de fiel.

—Je proteste... balbutia-t-il.

Mais une seconde de réflexion lui démontra que toute résistance serait inutile, et que ses protestations ne feraient que le rendre suspect à la justice, et, faisant contre mauvaise fortune bon coeur, ce fut avec un sourire qu'il s'efforçait de rendre aimable et qui n'était que rechigné, qu'il conduisit les gens de justice dans la chambre du blessé.

La pièce, brutalement et hygiéniquement confortable, n'offrait aucune superfluité agréable au regard. Le lit, sans rideaux, était en nickel massif, il n'y avait ni tableaux, ni statues, mais en revanche un radiateur électrique, deux téléphones et de profonds fauteuils de cuir. L'aspect en était d'une nudité glaciale, d'autant plus apparente qu'elle faisait contraste avec le luxueux ameublement des autres pièces.

Kroknuf dormait, mais c'était de cet étrange sommeil des alcooliques

invétérés ou de certains névropathes qui dorment les yeux ouverts et fixes.

Titine, en voyant, eut besoin de toute sa force d'âme pour ne pas s'évanouir ou pour ne pas crier, tellement l'homme vautré dans une attitude de bête fourbue, la tête rentrée dans les épaules, le torse plié en deux, offrait un aspect hideux, avec ses mains démesurées et velues agrippées aux draps et ses globes protubérants de ses prunelles verdâtres que n'entouraient ni cils, ni sourcils.

Du premier coup d'oeil, Titine avait reconnu l'homme au complet gris avec ses lèvres minces, découvrant des dents trop larges, étayées de plaques d'or, son nez énorme et recourbé, toute cette physionomie reflétant une dureté et un égoïsme épouvantable qu'on ne pouvait oublier quand on l'avait vu une seule fois.

—Le sinistre bonhomme, pensait in petto le juge d'instruction, je le crois très capable de devenir un assassin quand il est excité par quelque passion. Je m'explique maintenant que ce mulâtre ait montré quelque répugnance à nous le faire voir.

Mais déjà Titine, d'un geste irraisonné, avait saisi le bras du magistrat pour lui faire comprendre qu'elle en avait assez vu, qu'elle désirait qu'on l'emmenât.

Tout le monde sortit de la chambre sans qu'une parole eut pu être prononcée.

Dès qu'elle se trouva dans une autre place, la midinette soupira bruyamment comme délivrée d'une vision obsédante.

Elle n'attendit même pas qu'on la questionnât.

—Ah ! Messieurs, c'est bien lui, s'écria-t-elle avec volubilité. Vous avez vu cette face de coquin. Il est

bien reconnaissable celui-là. Maintenant, plus que jamais, j'en suis sûre, c'est lui qui a enlevé la pauvre Florette, qui l'a tuée peut-être !...

—Pas d'énervement, si c'est possible, mademoiselle, dit M. Lerat, enchanté au fond de la tournure que prenaient les choses. Mesurez bien vos paroles : ce témoignage que vous allez signer est une chose grave, très grave !

—Je n'ai pas besoin de réfléchir, je reconnais très bien formellement l'homme qui nous a suivies, mon amie et moi, et qui après nous avoir offert des bijoux que nous avons refusés, nous a adressé des menaces. C'est lui, c'est parfaitement lui. Il n'y en a pas deux pareils, j'en suis sûre.

Et, sans rien changer à ses précédentes déclarations, elle dicta sa déposition au greffier avec une exactitude et une abondance de détails dont le juge d'instruction fut frappé et elle signa bravement : Albertine Gilet, modiste.

Le juge et le commissaire se concertèrent un instant à voix basse.

—Un mandat de perquisition ?

—Evidemment... Il y a suspicion légitime.

—Ce milliardaire, d'ailleurs, si vous voulez connaître mon opinion, me fait l'effet d'une sinistre brute.

—D'ailleurs, la loi est formelle, il y a suspicion légitime, d'ailleurs, ne fût-ce qu'à titre de renseignement...

Le juge d'instruction se tourna vers le mulâtre atterré :

—A mon grand regret, et dans le but d'éclairer la justice, je me vois obligé d'effectuer une perquisition dans toutes les pièces de cette villa.

A la grande surprise des personnes présentes, le docteur brusquement remis de son émotion ou peut-être la do-

minant d'un effort de volonté, répondit d'une voix calme:

—C'est bien, monsieur le juge. Joë va vous donner les clefs, et je vous guiderai moi-même.

Rapidement et habilement menées par les inspecteurs, sous la direction du commissaire, les recherches commencèrent aussitôt.

Elles n'amènèrent qu'un résultat intéressant et, d'ailleurs, prévu par le magistrat instructeur: la découverte des bijoux désignés par Titine, un bracelet d'émeraudes, un gros saphir monté en bague et un collier de perles bleues. Un agent les trouva dans un petit meuble de marqueterie qui contenait un grand nombre d'autres écrins et dont le mulâtre avait donné la clef sans la moindre observation.

—Que dites-vous de cela, docteur? lui demanda le commissaire de police.

—Absolument rien. Qu'est-ce que cela prouve? Tout simplement que M. Kroknuf aime les bijoux, ce qui est son droit et ce que son immense fortune lui permet.

—Très bien, mais ces bijoux sont les mêmes dont a parlé mademoiselle Albertine Gilet.

—Le témoignage de cette fille n'est guère probant.

—Comment alors, poursuivit le commissaire avec insistance, expliquez-vous son rôle dans cette affaire? Il est important pour nous de connaître votre opinion.

—Selon moi cette fille—et il prononçait le mot avec une moue méprisante—en sait plus long que vous ne pensez sur la disparition de son amie, avec qui elle s'est sans doute mise d'accord. Un hasard lui a permis d'assister à l'achat des bijoux et de se renseigner sur la fortune de Mrs Kroknuf. Pour moi, c'est un simple chan-

tage. Les personnes riches sont fréquemment en butte à ces sortes de manoeuvres qui réussissent quelquefois, mais, le plus souvent, se retournent contre leurs auteurs.

—C'est là votre opinion?

—Il me semble que c'est la seule qui soit logique.

—Je vous remercie, docteur, dit le commissaire en prenant rapidement une note sur son carnet, mais permettez-moi de ne pas partager—jusqu'à nouvel ordre—votre manière de voir.

La perquisition continua. Les agents s'étaient fait ouvrir le boudoir aux volets de tôle où Florette avait été d'abord enfermée. L'aspect de ce réduit qui ressemblait à une luxueuse prison et dont les portes étaient d'une épaisseur inusitée, éveilla la défiance du magistrat. Il demanda au docteur mulâtre quelques explications et s'attira de lui cette réponse:

—Dans un pays où l'on est si facilement cambriolé et même assassiné—nous venons d'en avoir la preuve—on ne saurait prendre trop de précautions.

Les agents avaient tout vu, tout visité, y compris les caves, la serre et le parc et ne trouvaient rien, la nuit approchait et le juge d'instruction fit signer les derniers interrogatoires, et donna le signal du départ.

Il était au fond très mécontent et le mulâtre qui avait reconduit cérémonieusement les gens de la justice, mit le comble à sa mauvaise humeur par cette réflexion:

—Je vois qu'en France les choses se passent d'une singulière façon. Quand un homme honorable est assassiné, c'est la victime que l'on poursuit, c'est assez original et je ne suis pas fâché d'avoir joué un rôle dans cette curieu-

se affaire. En Amérique, on rend la justice d'une tout autre façon.

M. Lerat ne prit même pas la peine de relever cette insolence, il réfléchissait et l'affaire lui paraissait plus embrouillée et plus mystérieuse que jamais. Il comprenait qu'il lui manquait des éléments très importants pour arriver à la connaissance de la vérité et que, ces éléments, il ne les posséderait peut-être jamais.

Le lendemain, il rendit très franchement compte de ses impressions à maître Bénardier qui était venu lui rendre visite.

—L'affaire est épineuse, lui dit-il, très épineuse. Bien que mon instinct de vieux juge instructeur, mon expérience des hommes, me poussent à croire votre client innocent, je manque de preuves formelles pour étayer l'hypothèse de sa non-culpabilité.

— Mais le témoignage d'Albertine Gilet?

—Insuffisant parce qu'il est isolé, unique. Si j'avais seulement un autre témoin. Vous connaissez le vieil adage du droit romain: "testis unus, testis nullus (Témoin unique, témoin nul), qui a conservé toute sa force dans notre droit moderne. Ajoutez à cela que ce Kroknuf, un américain d'origine allemande, est une puissance avec laquelle je suis tenu à certains ménagements, l'ambassade, où notre homme est connu et possède de hautes relations, aurai vite fait de m'accuser d'abus de pouvoirs.

—Je comprends.

—Il n'en serait pas de même si j'avais des preuves, ou même une seule preuve formelle. Je me promets, en tout cas, de ne rien négliger pour faire la lumière.

Et comme l'avocat se taisait, quelque peu découragé:

—Notez, reprit M. Lerat, pour le reconforter un peu, que toutes mes sympathies—je vous parle, bien entendu, confidentiellement—vont à votre client, et à cette jeune fille qui m'a l'air incapable de mentir, tandis que Kroknuf et son entourage me sont très suspects. Ce milliardaire a une physionomie comme on en voit au baigne...

—Mais, interrompit l'avocat, nous avons encore un atout dans notre jeu; l'empreinte d'une petite main sur le browning.

—D'accord, cette main n'appartient à aucune des femmes en service à la villa, mais il faudrait que nous puissions démontrer que c'est la main de la disparue, de Florette.

—Et pour cela, dit tristement l'avocat, il faudrait retrouver Florette.

—Ne désespérez pas. Je vais tenter l'impossible pour y parvenir.

Maître Bénardier quitta le cabinet du juge où venait d'avoir lieu cette conversation et se rendit à la Santé pour mettre Georges au courant des événements, tout en évitant de lui montrer le mauvais côté de l'affaire. L'avocat était de plus en plus convaincu de l'innocence de son client.

Ce jour-là, lorsque Titine se présenta à l'heure habituelle à son atelier, la plus âgée des premières lui dit d'un ton glacial de passer à la caisse.

—Nous n'avons plus de travail à vous confier, ajouta-t-elle, et nous n'en aurons plus jamais. Inutile de vous représenter ici. Madame ne veut pas chez elle d'ouvrières qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas et lui font perdre ses meilleurs clients. D'ailleurs, quand on fréquente le cabinet du juge d'instruction, ce n'est jamais bon signe.

La pauvrete se retira les larmes aux yeux. Elle était navrée, mais cependant un secret orgueil se mêlait à son chagrin ; elle était fière d'avoir fait son devoir envers Florette et elle ne regrettait pas sa courageuse démarche.

CHAPITRE VI

Ronflot

Cependant, que devenait Florette pendant que ses amis se donnaient tant de mal pour essayer de la retrouver ?

La pauvre enfant languissait toujours dans son humide prison, et, déjà une semaine entière avait passé sans rien changer à sa douloureuse situation. L'impénétrable mystère dont elle était entourée, s'ajoutait à la souffrance physique et achevait de briser les ressorts de son énergie.

Elle avait pourtant fait preuve de tout le courage, dont sa vaillante petite âme était capable, mais l'ennui, le désespoir, les longues journées sans soleil et sans air, dans la solitude nauséabonde du caveau, usaient petit à petit, les ressorts de sa volonté.

Tout d'abord elle avait essayé de tenir bon contre l'envahissante neurasthénie et elle avait, un moment, cru qu'elle y réussirait.

Le second jour de sa captivité, elle allait un peu mieux, le malaise causé par l'absorption du chloroforme allait en se dissipant, les contusions qu'elle avait reçues la faisaient moins souffrir. Elle s'était levée avec la ferme résolution de ne pas se laisser aller au désespoir et de s'ingénier à trouver un moyen d'évasion.

Elle avait eu la chance de retrouver, noué à son bras, le petit sac à

main dont elle ne se séparait jamais et qui contenait un hétéroclite amas de menus objets à son usage : du fil, des aiguilles, un dé à coudre, une pelote à épingles, une petite boîte à poudre de riz, dont Georges lui avait fait présent au premier de l'an, une glace minuscule, un cure-dent, une tablette de chocolat, pour le goûter de quatre heures et jusqu'à une poignée de noisettes... mais l'énumération n'en finirait plus.

Après s'être débarbouillée tant bien que mal,—plutôt mal que bien, faute de savon—au filet d'eau qui tombait dans l'auge de granit qui avait servi d'abreuvoir au lion, elle se peigna, se coiffa, devant sa petite glace et, par habitude, se mit un peu de poudre de riz ; pas trop, car elle ne savait pas quand elle pourrait renouveler sa provision.

—Titine appelait ça “se poudrer la gaufre”, songea-t-elle avec un sourire mélancolique, qui sait si je la verrai jamais, cette pauvre Titine ?

Elle soupira et s'assit sur sa chaise de paille, déjà découragée, se demandant avec un frisson d'angoisse ce qu'il adviendrait d'elle, mais elle se raidit contre la torpeur qui l'envahissait.

—Allons, dit-elle à haute voix, sans se soucier qu'on pût l'entendre, pas d'idées noires et surtout pas de flemme ! En m'occupant à quelque chose, je songerai moins à mes embêtements.

Elle profita de ce qu'elle avait du fil et des aiguilles pour faire une reprise à son corsage qui s'était déchiré dans sa lutte avec Kroknuf. Cette besogne urgente l'occupa une partie de la matinée, mais quand elle l'eut terminée, elle ne sut plus que faire.

Le sentiment de la solitude lui faisait venir les larmes aux yeux, et elle

avait le cœur si serré qu'elle ne pouvait pas pleurer.

"Pour se changer les idées", elle décida de faire le tour de sa prison, afin de voir si, comme elle l'espérait vaguement, elle ne trouverait pas quelque moyen de s'évader. Elle se convainquit bien vite que c'était une chose impossible.

Les murailles massives étaient faites d'énormes blocs de pierre et la porte de chêne très épais, entièrement recouvert de plaques de tôle maintenues par de gros boulons eût été de taille à braver un siège. Comme fenêtre, ainsi que nous avons eu l'occasion de le dire, il n'y avait qu'un soupirail, placé très haut et fermé à demeure par quatre vitres épaisses derrière lesquelles Florette distingua des barreaux de fer gros comme le poignet. A gauche du soupirail qu'on ne devait jamais ouvrir, il y avait une sorte de prise d'air, un trou rond, à peu près du diamètre d'une assiette ordinaire, à demi bouché avec de la paille.

Quant au sol, il était pavé de larges dalles de granit que même avec de bons outils et plus de vigueur musculaire que n'en possédait Florette, il eût été difficile d'entamer.

Elle constata tout cela avec un profond découragement; sa prison n'était pas de celles dont on peut s'enfuir.

Pourtant, elle fit une découverte qui, dans son malheur, lui apporta une petite consolation. Florette était encore presque une enfant et il ne fallait pas grand'chose pour lui faire plaisir. On était alors au printemps et un pied de pervenche avait enroulé ses tiges autour du barreau du soupirail.

Les corolles épanouies, d'un bleu si tendre, semblaient se pencher vers Florette comme pour lui souhaiter bon courage, et dans sa petite âme,

naïvement superstitieuse, la pauvre midinette vit là un bon présage.

Elle se figura un instant que les petites prunelles d'azur la regardaient avec bienveillance, puis par une association d'idées toute naturelle, elle pensa au petit bouquet de violettes que son cher Georges lui apportait presque chaque jour, et, cette fois, elle fondit en larmes.

—Pauvre Georges, soupira-t-elle, comme il doit être inquiet et malheureux! Il doit me chercher dans tout Paris... Il a dû aller voir maman, Tintine, prévenir la police...

Par la pensée, elle se représentait toutes les démarches que ceux qui l'aimaient devaient faire, en ce moment même, pour découvrir sa retraite.

Elle était loin de supposer que Georges était en prison, sous le coup d'une terrible accusation et qu'il ne parviendrait peut-être pas à se disculper...

Cette journée lui parut d'une longueur mortelle. Elle attendait la nuit avec impatience et en même temps avec une horrible crainte.

Si pourtant Kroknuf était mort et que l'homme au foulard rouge la laissât mourir de faim, comme il l'en avait menacée!

Elle en arrivait à souhaiter la venue de son sinistre géolier.

La nuit tomba, le caveau s'emplit d'épaisses ténèbres et l'homme ne vint pas.

Florette avait froid, entre ces quatre murs que l'humidité avait recouverts de larges flocons de salpêtre, et elle avait peur. Ces ossements moisissés, cette chaîne de fer rouillée qui pendait au mur et auxquels tout d'abord elle n'avait pas prêté grande attention,

lui suggéraient maintenant les plus épouvantables visions.

Elle s'était jetée sur son lit de sangle, grelottant à la fois de terreur et de fièvre.

Les yeux clos pour ne pas voir les formes hideuses et indistinctes qui semblaient se dessiner dans les ténèbres, elle prêtait l'oreille aux bruits du dehors.

Elle n'entendait que la rumeur immense et lointaine de Paris, le grand halètement de millions d'êtres humains qui peinent et qui luttent la nuit comme le jour, et dans les rangs desquels, hier encore, elle avait eu sa place, sa toute petite place au grand air, au soleil, en liberté. De temps en temps, le sifflet d'un train perdu dans l'éloignement déchirait l'air, puis un grand silence passait, où le souffle monstrueux de la ville géante lui-même semblait s'arrêter pour une seconde et où Florette n'entendait plus que le murmure obsédant et plaintif du jet d'eau dans l'auge de granit.

Elle avait fini par tomber dans une sorte de somnolence douloureuse, quand le grincement des verrous de la porte la fit se dresser en sursaut.

L'homme au foulard rouge parut éclairé par la lueur d'une lanterne électrique qui découpait crûment sa silhouette sur le fond des ténèbres, il portait au bras gauche un panier assez lourd qu'il posa à terre après avoir refermé la porte derrière lui.

—Vous avez de la chance, gouaillait-il, il paraît que le patron n'en mourra pas. Vous pouvez vous vanter de l'avoir échappé belle!...

—Ce n'eût pas été juste de me faire du mal. Je ne l'ai frappé que pour me défendre.

—Vous n'aviez pas besoin de vous défendre; mais maintenant, par ex-

emple, il faudra marcher droit et obéir à tout ce qu'on vous dira de faire.

Florette ne répondit pas. Elle mourait d'envie de questionner l'homme, mais à ses façons brutales elle avait compris tout de suite qu'on ne lui donnerait aucun renseignement.

Joë disposa sur la petite table un repas composé de viande froide, de fruits, de pain et de vin et remit dans son panier l'assiette sale, qui avait contenu le jambon de la veille; mais tout en s'occupant de ces divers soins, il se bouchait de temps en temps les narines avec une grimace de dégoût.

—Cela sent mauvais, ici, grommela-t-il.

—Oui, balbutia Florette, c'est une odeur atroce, et puis tous ces ossements moisis.

—Je parie que vous voudriez bien qu'on enlève toutes ces saletés, mais je n'en ferai rien, c'est assez bon pour vous. Cela vous apprendra à vivre, et vous fera réfléchir.

Puis ne pouvant résister à la tentation de terroriser un peu plus sa prisonnière:

—Savez-vous qui est-ce qui habitait ici avant vous?

—Je ne puis pas savoir.

—Un lion, un superbe lion qui vous eût croquée d'une bouchée. Je le ferai revenir pour vous tenir compagnie si vous n'êtes pas obéissante, quand le moment en sera venu.

Joë mentait, le lion avait été vendu depuis longtemps, mais Florette qui s'expliquait maintenant la pestilentielle atmosphère à la fois alcaline et fade—l'atmosphère des ménageries de la foire du Trône,—se mit à trembler de tous ses membres.

Joë se retira, enchanté de son excellente plaisanterie et non sans avoir

ironiquement souhaité une bonne nuit à sa prisonnière.

Plusieurs jours s'écoulèrent ainsi, avec une monotonie désespérante qui rompaient seules les lourds facéties ou les menaces de l'homme au foulard rouge.

Sous l'influence du chagrin, de la peur, et de l'atmosphère viciée de la prison, la santé de Florette s'altéra rapidement. Ses joues fraîches pâlirent, ses yeux tantôt ternes, tantôt luisants de fièvre, s'entourèrent d'un cercle bleuâtre. Elle avait brusquement maigri et ses délicates menottes étaient maintenant devenues presque diaphanes.

L'appétit et le sommeil avaient disparu.

Transie de froid ou frissonnant de peur, elle se réveillait dix fois par nuit, en proie à d'atroces cauchemars.

Joë finit par remarquer qu'elle laissait presque intacte toute la nourriture qu'il lui apportait, et lui dardant en plein visage les rayons de sa lanterne électrique, il l'examina quelques minutes, avec l'attention d'un maquignon pour une bête de prix.

— Cette petite-là ne tardera pas à claquer, grommela-t-il entre ses dents, elle n'en a pas pour longtemps.

Puis il ajouta à haute voix, avec une douceur hypocrite à laquelle Florette ne se méprit pas:

— Vous n'avez donc pas d'appétit, mademoiselle?

— Non...

— Il faut manger.

— Je n'ai pas faim.

— Il le faut.

— Alors, nettoyez tout ce fumier. Cette odeur de fauve me crève le cœur! Puis, j'ai froid et j'ai peur! Après tout, cela m'est égal, je sens que je mourrai ici, le bandit qui m'a

enlevée à ma mère et à mon fiancé ne m'aura pas vivante!...

Florette avait prononcé cette phrase d'une voix aiguë avec une âpreté qui trahissait sa surexcitation nerveuse.

— C'est bon, murmura Joë, au fond très sérieusement alarmé de ces symptômes. Vous êtes heureuse que le patron tienne à votre petite personne...

Et il s'en alla, mais pour revenir bientôt avec un balai, des brosses, un seau, un flacon de liquide désinfectant, et sans remettre la chose à plus tard, il procéda à un nettoyage complet de la salle souterraine. Après cette opération l'air eût été à peu près respirable, sans son humidité glaciale.

Quand Joë le lendemain, fit part à Kroknuf de ce qui se passait, celui-ci eut un accès de colère qui faillit rouvrir sa blessure.

— Tu n'es qu'une brute, un idiot, un stupide goujat! dit-il à son homme de confiance; tu n'es pas capable d'accomplir avec intelligence une besogne si facile soit-elle. Tu me réponds de la vie de cette petite, si elle vient à mourir, c'est à toi que je m'en prendrai.

— Je croyais que cela n'avait pas une telle importance, répliqua le bandit avec une imprudence tranquille.

— Tu avais tort. Je tiens d'autant plus à cette fille qu'elle m'a causé plus d'ennuis et qu'elle a failli me tuer. Je veux l'avoir à moi, belle et dispose, comme elle l'était quand je l'ai amenée ici, ne fût-ce que pour mieux goûter la vengeance que je veux tirer d'elle.

Joë baissa la tête sans mot dire devant cette verte réprimande. Kroknuf était d'un caractère extraordinairement despotique et ne souffrait de la part de ses inférieurs aucune contradiction.

La nuit suivante, il se présenta de meilleure heure à la prison de Florette, il s'était munie d'une chaude couverture de laine pour le lit de la captive, et il avait apporté une trousse de plombier dont il se servit pour ajuster un robinet à la conduite d'eau, seul moyen selon lui de diminuer l'humidité du caveau.

En outre, il avait choisi pour le menu de sa prisonnière, des mets plus délicats, un blanc de volaille, de beaux fruits, des gâteaux et du vin vieux. Enfin, il déployait envers la jeune fille autant de soins et d'attentions, que pouvait en comporter sa brutalité malsadroite. Il eut même la précaution de la rassurer au sujet du lion, dont elle n'avait plus rien à craindre et qui depuis longtemps, ajouta-t-il avec jovialité, avait été transformé en saucisson.

Enfin, il alla jusqu'à lui procurer de la bougie et des livres; c'était malheureusement des livres obscènes, ornés de gravures répugnantes et la midinette les rejeta avec dégoût. Mais ses persécuteurs ne lui en donnèrent pas d'autres dans l'espoir sans doute que l'ennui la forcerait à les lire.

Florette ne comprenait rien à la façon dont on agissait maintenant à son égard, mais le temps était passé où les soins dont on semblait l'entourer eussent pu avoir quelque effet sur son moral ou sur sa santé.

Ni ses fraîches couleurs, ni son appétit n'étaient revenus; elle se consumait lentement dans le désespoir, tombée dans un tel état de langueur qu'elle n'avait pas parfois le courage ou la force de se lever et qu'elle restait toute la journée étendue sur son lit qu'elle avait placé au seul endroit du caveau où un peu de lumière tombait du soupirail et d'où elle pût aper-

cevoir les corolles bleues de ses chères pervenches.

* * *

Un jour que Florette était plus triste encore que de coutume, et qu'elle s'abandonnait à une de ces crises de larmes qui la prenaient plusieurs fois chaque jour, il lui sembla entendre un grattement singulier du côté du soupirail.

Elle leva les yeux et aperçut, à demi engagé dans la paille qui obstruait la prise d'air, un gros chat noir qui avait déjà passé la tête à travers l'ouverture et qui l'observait attentivement de ses larges prunelles couleur d'or.

— Qu'il est joli, murmure-t-elle, déjà souriante à travers ses larmes, s'il pouvait venir jusqu'ici, il me tiendrait compagnie.

Tout heureuse de son idée elle se leva, mais sans brusquerie pour ne pas effaroucher le petit animal, puis elle approcha sa table de la muraille, monta dessus à l'aide de la chaise en élevant aussi haut qu'elle put dans la direction du chat, une assiette chargée d'os de poulet, et d'autres restes de son repas de la veille.

— Minet ! Minet !... répétait-elle de sa voix la plus engageante, viens Minet, viens vite!...

Minet ne se fit pas trop prier, après s'être débarrassé de la paille qui s'était emmêlée dans ses griffes, il demeura quelques instants immobile, calculant sans doute la distance à franchir, puis d'un bond formidable, il alla tomber sur le lit de Florette.

Une minute après, il était déjà juché sur l'épaule de la jeune fille, à laquelle il donnait des petits coups de tête en ronronnant amicalement.

Florette lui servit avec empressement tout ce qu'il y avait de meilleur

dans les reliefs de son dîner, elle le fit boire, le cajola, le fit sauter.

Au bout d'un quart d'heure, ils étaient les meilleurs amis du monde. On eût dit qu'ils se connaissaient depuis dix ans.

Florette se rappela qu'il y avait eu autrefois chez sa mère, un chat qui ressemblait beaucoup à celui-là et qu'on nommait Gorenflot en souvenir du héros d'Alexandre Dumas, et, par abréviation, Ronflot, à cause de sa paresse et de ses perpétuels ronrons.

— Ronflot ! Il s'appellera Ronflot, s'écria-t-elle en battant des mains. Viens ici, mon vieux Ronflot. Tu resteras avec moi, tu me tiendras compagnie, tu me consoleras, et je te donnerai de bonnes choses à manger. Au moins, avec toi, je ne serai pas toute seule.

Et elle l'avait pris sur ses genoux et le contemplait avec admiration tout en flattant de sa main sa fourrure épaisse et d'un beau noir lustré.

Mais brusquement, elle demeura silencieuse. Une idée folle venait de lui venir, un espoir, peut-être chimérique, mais qui peut-être aussi pouvait se réaliser, mettait dans les regards de la jeune fille une petite flamme joyeuse.

C'était ce brave Ronflot, ce providentiel minet, qui servirait de messenger à la captive, qui peut-être ferait connaître à ses amis du dehors la terrible situation où elle se trouvait.

Une occasion pareille ne se représenterait peut-être jamais. Sans perdre un instant, elle se mit à l'oeuvre.

Elle déchira la page de garde, la page blanche d'un des volumes obscènes que Joë s'était obstiné à lui laisser. Elle avait déjà le papier qui lui servirait à écrire la lettre qu'elle voulait confier à Ronflot, — du super-

be papier de Hollande souple et solide — restait maintenant à trouver la plume et l'encre.

Florette fouilla dans son sac à main où elle se rappelait avoir mis peu de temps auparavant un bout de crayon, mais, comme par un fait exprès, elle ne put le retrouver. En revanche, elle découvrit le cure-dents qui, à la rigueur, pouvait constituer une plume excellente.

Après y avoir réfléchi, elle décida qu'elle se piquerait le doigt avec une aiguille et qu'elle écrirait avec son sang. Elle en serait quitte pour ne pas en mettre bien long dans sa lettre, puis, n'est-ce pas, elle n'avait pas le choix des moyens.

Posément, en ayant soin de bien former ses lettres pour que le billet fut bien lisible, Florette écrivit quelques lignes !

“Je suis séquestrée depuis plus de dix jours dans un endroit inconfortable par un certain Kroknuf, Américain ou Allemand. Celui qui trouvera ce billet est prié de le porter au commissariat de police le plus proche et de prévenir ma mère, Mme Courtois, 310, boulevard de la Gare. Au soupers, on m'assassine à petit feu !”

Ce billet fut soigneusement plié en quatre et cousu dans un petit sac que Florette fabriqua avec un morceau de la doublure de sa robe.

Pendant tous ces préparatifs, Ronflot, roulé en boule sur un coin de la table, les yeux à demi fermés, semblait plongé dans de graves réflexions, comme s'il eût parfaitement compris de quoi il s'agissait et ce qu'on attendait de lui.

Tout émue, mais pleine d'espoir, la prisonnière se décida à sacrifier le beau ruban cerise qui nouait ses cheveux et en fit un collier à Ronflot; ne

fallait-il pas une couleur vive pour attirer l'attention. Enfin, le sac fut solidement fixé au ruban, sans que l'animal, sans doute fier d'une telle parure eût fait la moindre résistance.

—Maintenant, mon petit Ronflot, dit Florette en l'embrassant, il s'agit d'aller porter la lettre à domicile, et surtout de ne pas la perdre en route. Pauvre petit, si tu m'aides à me tirer d'ici je ne serai pas ingrate.

Il s'agissait maintenant d'aider le petit messenger à regagner les régions supérieures et comme le poète latin l'a fait remarquer dans un vers célèbre, il est toujours plus facile de descendre que de monter.

—Pourvu qu'il veuille s'en aller, maintenant, se disait la jeune fille avec inquiétude, il faudrait qu'il comprenne.

Heureusement, Ronflot était intelligent, ou peut-être, ayant bien dîné, commença-t-il à s'ennuyer dans l'humide caveau. Quoi qu'il en soit, il comprit parfaitement ce qu'on attendait de lui.

Quand Florette, grimpée sur la table eut placé Ronflot sur son épaule en l'encourageant de la voix et du geste, il atteignit très aisément la prise d'air. Une fois là, il demeura quelques instants immobile, puis après un petit miaulement, en guise de remerciement et d'adieu, il se fraya un passage à travers la paille de l'ouverture et disparut.

Florette ce soir-là, mangea de bon appétit. Elle n'était plus la même, elle renaissait à l'espérance et à la vie. Pour la première fois, depuis bien longtemps, elle goûta un paisible sommeil peuplé de songes heureux.

La journée du lendemain lui parut moins longue, moins morne que les précédentes. Elle remarqua que plu-

sieurs fleurs de pervenche étaient nouvellement écloses près du soupirail et elle en tira un excellent présage pour le succès de ses projets.

Ronflot n'avait pas reparu et c'était là une sérieuse raison d'espérer. Le petit messenger avait sans doute remis en mains sûres le billet qui lui avait été confié.

Florette se disait avec assez de vraisemblance que le petit sac attaché au cou du chat ne pouvait manquer d'attirer l'attention de ceux qui avaient l'habitude de le soigner. Elle se disait aussi qu'un homme aussi riche que Kroknuf devait être connu, facile à trouver.

La seule crainte était que Ronflot ne perdît le précieux dépôt dans quelque bataille avec ses congénères et elle se disait pour se rassurer elle-même:

—Il a l'air si doux, si sérieux, qu'il ne doit pas se battre souvent. C'est un chat de rentier, pas un de ces matous effrontés qui passent leur temps à courir les gouttières ou à fouiller les boîtes à ordures.

Ce soir-là, Florette attendait impatiemment l'homme au foulard rouge. Elle se sentait un appétit qu'elle n'avait pas éprouvé depuis qu'elle était séquestrée; l'espérance l'avait presque guérie.

Les heures passèrent. L'homme au foulard rouge ne vint pas. Les douze coups de minuit tintèrent à quelque clocher lointain que Florette attendait encore son pourvoyeur habituel.

Depuis longtemps le dernier bout de bougie qu'elle possédait s'était consumé, de guerre lasse elle finit par s'endormir, en proie à de terribles appréhensions. Quand elle se réveilla, il faisait grand jour.

Elle sauta précipitamment à bas de son lit. Une affreuse pensée venait de s'emparer d'elle.

—Kroknuf doit être mort! On va me laisser mourir de faim.

“Si vous ne me voyez plus revenir, a dit le masque rouge, vous saurez ce que cela veut dire”...

Le désespoir l'envahit de nouveau et passant brusquement d'une extrême à l'autre, elle se persuada que le message confié à Ronflot n'arriverait jamais à destination. Le chat noir était sans doute un animal sans maître, hôte des jardins et des bois. Tout était perdu, elle n'avait plus qu'à mourir.

Il ne lui restait plus une miette de pain, plus une goutte de vin, elle ne tarda pas à ressentir de cruels tiraillements d'estomac.

Pour comble d'ennui, il plut toute la journée, le soleil ne se montra pas une seule fois, il fit sombre dans la prison comme dans un caveau funéraire.

Florette était si faible, si découragée surtout, qu'elle ne se leva pas de toute la journée.

Elle attendait anxieusement la nuit. Peut-être l'homme au foulard rouge l'avait-il oubliée. Elle désirait l'arrivée de son misérable geôlier avec autant d'ardeur qu'elle l'avait redoutée naguère.

Cette nuit-là, elle ne put dormir. Dressée sur son séant, l'oreille au guet elle se figurait d'instant en instant qu'elle allait entendre le grincement bien connu de la porte de fer.

Personne ne vint. Le doute n'était plus possible pour la pauvre Florette.

—Kroknuf est mort, soupira-t-elle, je suis condamnée!...

Elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

Cette nuit d'attente, dans les tortures atroces de la faim, lui avait paru interminable. Elle avait l'impression que le jour aurait dû être levé depuis longtemps, et, pourtant l'obscurité demeurait toujours aussi profonde dans le caveau. Elle comprit enfin pourquoi: “on avait bouché l'unique soupirail qui éclairait la prison...”

Cette fois, il n'y avait plus moyen de garder quelque espoir. Florette était murée vivante dans son cachot. Elle mourrait dans ce trou infect, après des jours et des jours de lente agonie.

C'était plus que la pauvre enfant ne pouvait en supporter. Avec un suprême cri de désespoir elle retomba sur son lit, évanouie, à demi morte.

.

CHAPITRE VII

Une visite inattendue

C'était le soir même du jour où Florette avait confié son billet à Ronflot. Joë revenait de porter à manger à sa prisonnière et avant d'aller se coucher était allé rendre compte de sa visite à Kroknuf.

Le milliardaire, disons-le, pouvait être considéré comme à peu près hors de danger. Grâce aux soins intelligents du docteur mulâtre, la blessure causée par la balle du browning avait évolué, avec une rapidité singulière dans le sens de la guérison. Kroknuf commençait à reprendre goût à l'existence et après avoir eu très peur, il était le premier à traiter comme une plaisanterie une affaire qui avait failli si mal tourner pour lui.

—Je veux avoir le dessus, à tout prix, disait-il à Joë avec son orgueil habituel, triompher insolemment de

tous ces imbéciles de frenchies (Frenchies, français, terme de mépris pour les Français employé par les germano-américains. (Le fiancé de la fille sera condamné, et elle, je l'emmènerai avec moi en Amérique, pour m'en amuser autant que cela me plaira, jusqu'à ce que j'en aie assez.

—Vous n'étiez pas si rassuré que cela quand je vous ai raconté la perquisition et les interrogatoires, grommela le fidèle secrétaire.

—C'est possible, mais précisément, cela tourne en notre faveur, le juge a été un peu trop loin, et la lettre que j'ai écrite, a dû produire son effet. Ils n'ont rien pu prouver, somme toute, ils n'ont pas su trouver la fille, c'est nous qui aurons raison.

—Je le souhaite pour nous.

—Tu es un poltron, il y a des choses que tu ne comprendras jamais. Mais tu ne m'as même pas encore dit comment elle va.

—Un peu mieux. N'empêche que si elle reste longtemps dans ce trou, elle n'y fera pas de vieux os. Elle est toute pâle et elle tousse.

—Ce n'est rien. Dès que je vais pouvoir me lever, j'irai la voir avec le docteur. En attendant, soigne-la bien.

Kroknuf s'était interrompu.

—Il me semble qu'on a sonné, fit-il.

—Oui.

—Mais je n'attends personne, il est plus de douze heures... je n'y comprends rien. C'est quelqu'un qui se sera trompé.

—Je ne crois pas, répondit Joë avec flegme, car on ouvre la porte cochère, écoutez, c'est une auto qui entre dans la cour.

—Va vite voir ce qu'il y a, je flanquerai le concierge à la porte pour avoir laissé pénétrer quelqu'un chez

moi, à pareille heure, malgré mes ordres.

Joë revint l'instant d'après, la mine déconfite.

—C'est madame votre mère, mistress Kroknuf, en personne, débarquée ce matin au Havre, par "La Touraine".

—Que le diable l'emporte! Elle va déranger tous mes plans. Je ne puis pourtant pas me dispenser de la recevoir.

Quelques minutes plus tard, mistress Kroknuf, la veuve d'un des rois du coton, était introduite dans la chambre du malade.

Très grande, très maigre, le front couronné de cheveux blancs, la milliardaire était douée d'une physionomie assez laide mais empreinte d'une grande énergie et d'une grande douceur. Elle était née en Angleterre, tandis que son mari, l'avidé et inexorable Kroknuf qui pendant longtemps fut la terreur des industriels américains, était d'origine allemande.

Mistress Kroknuf, très pieuse et appartenant à une secte méthodiste des plus rigides, faisait beaucoup de bien. Elle était affiliée, en outre, à toutes les oeuvres de philanthropie plus ou moins fantaisistes qui pullulent aux Etats-Unis, elle avait dépensé de grosses sommes pour la conversion des tribus anthropophages au végétarisme, pour le rachat des petits Esquimaux abandonnés, etc., elle était encore adhérente de plusieurs sociétés protectrices des animaux.

Adorant son fils qui la détestait, elle avait été à maintes reprises obligée d'intervenir pour le tirer des mains de la justice; car Ozor Kroknuf, dès qu'il avait été majeur, s'était hâté de céder les affaires qui avaient enrichi son père et se contentait de manger les re-

venus de son immense fortune de la façon la plus crapuleuse.

Vêtue d'une splendide toilette de soie noire, les doigts chargés de brillants énormes, elle fit son entrée dans la pièce de façon un peu théâtrale.

—Embrassez-moi, mon fils, dit-elle solennellement. Sitôt que j'ai connu l'attentat criminel dont vous avez été victime, je me suis empressée d'accourir.

—Cela était bien inutile. Je vous suis cependant infiniment reconnaissant.

—On ne le dirait guère, on croirait plutôt que ma visite vous dérange.

—Mais non, je vous assure, mais pourquoi ne m'avoir pas prévenu.

—J'aime assez à venir à l'improviste. Je suis d'ailleurs heureuse de constater, ainsi que vient de le dire votre médecin, que vous êtes aussi bien que le comporte votre état.

—Certainement, je vais beaucoup mieux...

La conversation commencée sur ce ton cérémonieux ne se prolongea guère qu'une dizaine de minutes au bout desquelles, Mistress Kroknuf prit congé et se retira chez elle.

Elle avait à peine tourné les talons, que son fils laissait éclater une série d'abominables jurons.

—Elle est assommante, dit-il à Joë. Qu'avait-elle besoin de venir m'espionner. Elle pourrait bien recevoir trente-six mille coups de revolver, que je n'y verrais pas un motif de me déranger de mes occupations.

—C'est très ennuyeux, évidemment, dit Joë, la mine basse, trois autos chargées de domestiques et de bagages sont arrivées en même temps qu'elle, on voit d'ici les fenêtres de la villa toutes illuminées. Résultat: c'est que demain, je ne pourrai plus aller

porter à manger à la fille, ni demain, ni les jours suivants. Voyez-vous qu'elle me surprenne? Avec ses principes rigoristes, elle serait capable d'aller tout raconter à la justice.

—Il faudra pourtant bien trouver un moyen, murmura Kroknuf avec rage.

—Il faudrait le trouver vite, alors, car la fille n'est pas capable de supporter de longues privations.

—Puis je réfléchis encore à autre chose: si demain un des domestiques de cette vieille folle, s'approche du pavillon et a l'idée de regarder par le soupirail, il verra et alors...

—On peut remédier à cela, fit Joë soucieusement. Quand tout le monde sera endormi dans la villa, j'irai boucher le soupirail, et demain, j'aurai peut-être trouvé un moyen de ravitailler la captive ou de la conduire dans une autre prison.

—Si tu étais un homme de décision, reprit Kroknuf, tu n'attendrais pas à demain. Tu irais tout à l'heure, à l'instant même avec un bon tampon de chloroforme et tu rapporterais la fille endormie, ici même, où l'on ne viendra pas perquisitionner deux fois, je suppose.

—Idée superbe, riposta Joë avec une ironie amère, seulement, il aurait fallu l'avoir hier. Aujourd'hui il est trop tard. Vous n'ignorez pas que Mme votre mère, en sa qualité de protectrice patenté des animaux, ne voyage jamais sans une véritable meute de chiens de toutes les couleurs. Ce sera déjà bien beau si je parviens à boucher le soupirail, sans être pincé en flagrant délit...

Cette discussion entre le milliardaire et son digne suppôt se prolongea assez longtemps sans qu'ils parvinssent à trouver aucun moyen pratique

de faire sortir Florette de sa prison ou tout au moins de la ravitailler.

Mistress Kroknuf pendant ce temps, s'installait dans sa villa, avec autant de flegme que si elle l'avait quitté la veille. Levée de bonne heure le lendemain, elle fit aussitôt mander le docteur mulâtre et Joë et se fit expliquer par eux toutes les circonstances dans lesquelles le prétendu crime s'était produit. Comme on peut le penser, les deux coquins racontèrent l'événement de la façon la plus favorable à leur maître. Quand ils eurent terminé leur récit, la bonne dame eut un véritable accès d'indignation contre ces perfides magistrats français qui avaient voulu faire passer son fils pour un criminel, alors que c'était lui la victime.

Elle avait quitté New-York avec une idée bien arrêtée: venger la mort de son fils, s'il succombait, le soigner s'il n'était que blessé. Le trouvant en pleine voie de guérison, elle décida qu'elle n'avait plus qu'une chose à faire: veiller à ce qu'on lui rendit justice, et que son assassin fût sévèrement puni.

Cette résolution prise, elle se mit en campagne le jour même, rendit visite aux diplomates américains, choisit un homme de loi qu'ils lui désignèrent, et comme elle jouissait d'un prestige beaucoup plus considérable que son fils, elle eut la satisfaction d'obtenir presque immédiatement un résultat important.

M. Lerat, considéré comme ayant abusé de ses pouvoirs, fut dessaisi de l'affaire. On ne prit contre lui aucune mesure disciplinaire, mais il fut décidé en haut lieu qu'il avait été un peu trop loin en perquisitionnant chez Kroknuf, et un autre magistrat, M. Noblot fut désigné à sa place.

La nouvelle de ce changement fut un coup de foudre pour l'avocat de Georges: Me Bénardier avait eu en effet l'occasion de connaître l'opinion du nouveau juge d'instruction sur l'affaire Kroknuf. Avec un pareil juge, l'ami de Florette pourrait s'attendre à une sévère condamnation.

Il fut d'ailleurs confirmé dans ses appréhensions à la première visite qu'il fit à M. Noblot.

— Mon cher maître, lui dit celui-ci, vous et M. Lerat avez fait absolument fausse route dans cette affaire. Votre client est parfaitement coupable, la preuve matérielle du fait est là, le flagrant délit a bel et bien été constaté. Quand une preuve pareille existe, inutile de chercher la petite bête. Quant à la demoiselle Albertine, ce doit être une névrosée, une hystérique comme il y en a tant, qui s'est persuadé à elle-même tout ce qu'elle vous a raconté. Je n'y vais pas par quatre chemins, moi, voilà ma façon de penser.

— Je n'insiste plus, répondit l'avocat, désespéré de la mauvaise tournure que prenaient les choses.

Me Bénardier, décidément peiné, n'osa aller mettre au courant de ce changement le malheureux Georges, qui continuait à garder bon espoir en un acquittement, sinon dans un non-lieu.

Après y avoir mûrement réfléchi, il prit une grande résolution. Il savait de quel poids avaient été les démarches de Mistress Kroknuf, il résolut de s'adresser à elle. Elle devait connaître son fils mieux que personne, il lui dirait tout ce qu'il savait et il lui ferait partager sa conviction.

Une demi-heure plus tard, il sonnait à la porte de la villa de l'américaine.

Lorsqu'il entra, Miss Kroknuf se promenait dans les allées de son parc et ce fut elle-même qui alla au-devant de l'avocat lorsqu'elle eut pris connaissance de la carte de visite qu'il lui avait fait passer.

—Monsieur, dit-elle gracieusement, avec un très léger accent, je serais heureuse de savoir ce qui vous amène.

—Madame, je suis l'avocat de Georges Maubert, balbutia-t-il, en s'efforçant de dompter l'émotion qui l'envahissait.

La physionomie de l'américaine s'était renfrognée, avait revêtu un masque de dureté inexorable.

—L'assassin de mon fils! s'écria-t-elle.

—Madame...

—Inutile de me dire un mot en sa faveur... Je ne veux rien entendre..

Me Bénardier était devenu blême; il se sentait complètement dominé par cette femme orgueilleuse. Les mots s'arrêtaient dans sa gorge, il ne trouvait rien à répondre.

A ce moment, il se produisit un étrange incident. Un petit chien basset qui suivait Mistress Kroknuf s'était mis à poursuivre un chat qu'il avait découvert dans un des bosquets et le poursuivait avec des aboiements furieux.

Le chat—nos lecteurs ont sans doute déjà reconnu Ronflot,—alla chercher un refuge près de l'Américaine, qui très sensible comme on le sait, dès qu'il s'agissait d'animaux, le prit sous sa protection.

—Un instant, dit-elle à l'avocat, et je suis à vous.

Elle venait d'apercevoir le sachet pendu au cou de l'animal par un ruban cerise. Et curieuse, elle le détacha, le décousit, déplia le papier qu'il renfermait et se mit en devoir de le lire.

Mais dès qu'elle y eut jeté un coup d'oeil, elle devint d'une pâleur mortelle, bégaya quelques mots inintelligibles et s'évanouit.

Me Bénardier n'eut que le temps de la recevoir dans ses bras et de la déposer sur un des bancs de marbre qui ornaient la pelouse...

Pendant que la domesticité s'empressait, l'avocat très intrigué, avait ramassé le petit billet tombé des mains de l'Américaine et lisait à son tour.

—Georges est sauvé, s'écria-t-il avec une indicible émotion!

CHAPITRE VIII

Un dénouement

... Florette rêvait.

Les agonisants ont parfois des songes merveilleux qui adoucissent pour eux le cruel passage.

Elle se voyait, dans son rêve, couchée dans son petit lit de fer, dans la petite chambre blanche qu'elle avait habitée chez sa mère, boulevard de la Gare, et, il lui semblait qu'autour de son lit, elle entendait confusément des voix, les voix de tous ceux qui autrefois lui étaient chers, sa pauvre bonne femme de mère, son Georges chéri, sa bonne copine Titine et d'autres encore.

Florette n'osait pas ouvrir les yeux, elle craignait que l'heureuse illusion ne s'envolât, que les voix chères ne s'éloignassent.

Pourtant, les voix peu à peu, se précisèrent si distinctes, les phrases se firent si réelles que la curiosité l'emporta. Florette ouvrit les yeux.

Elle crut défaillir de bonheur en voyant que ce n'était pas un rêve qui avait bercé son long sommeil. Ses

amis étaient tous là, et avec eux une vieille dame vêtue de noir et d'aspect rébarbatif. Mais déjà, Florette était dans les bras de sa mère, qui pleurait comme dit Titine "tout ce qu'elle savait". Puis Georges eut son tour, un peu pâli lui aussi, mais si heureux de retrouver sa Florette et de la serrer sur son coeur.

On fit boire à Florette quelques cuillerées de consommé et tout de suite elle alla mieux, une faible rougeur colora ses joues pâlies. Autour d'elle on discutait à voix basse, puis tout à coup, il y eut un grand silence. La vieille dame en noir s'était avancée près du lit de Florette.

—Mademoiselle, dit-elle gravement, je suis Mistress Kroknuf, la mère du misérable qui a voulu vous déshonorer. Je tiens à vous faire ici publiquement mes excuses, et je ferai tout pour réparer le mal qu'il a causé. Mon fils est maintenant hors de danger, mais vous l'auriez tué que je n'aurais pas le droit de vous en vouloir...

Florette voulut savoir de quelle façon elle avait été sauvée.

On lui apprit alors comment son billet avait été trouvé par Mistress Kroknuf elle-même, arrivée deux jours auparavant, à la nouvelle du danger que courait son fils. L'animal, comme guidé par un instinct providentiel s'était réfugié de lui-même près de la vieille dame. Celle-ci, qui connaissait de longue date les criminels instincts de son fils, avait mis tout en oeuvre pour arriver à savoir le lieu où était enfermée Florette et elle avait fini par y réussir.

Joë pris de peur, n'avait plus osé revenir porter des provisions à la captive et c'était lui qui avait bouché le soupirail.

Le premier soin de Mistress Kroknuf avait été de faire remettre Georges en liberté.

Une perquisition dirigée par Me Bénardier avait bientôt amené la découverte du cachot. La pauvre Florette en avait été retirée à demi morte et il y avait déjà un jour qu'on la soignait sans qu'elle en eût conscience.

—Et maintenant, conclus l'Américaine, demandez-moi ce que vous voudrez, je vous le donnerai.

Florette réfléchit, puis avec un faible sourire:

—Faites-moi cadeau de celui qui m'a sauvé, murmura-t-elle.

—Il est là! s'écria Georges. Il ouvrit une porte, et maître Ronflot, fièrement paré de son ruban cerise, entra en ronronnant, et sauta sur le lit de Florette qui le mangea de caresses.

—Cela n'empêchera pas, d'ailleurs, dit tranquillement l'Américaine que je ne mette quelques centaines de mille francs dans votre corbeille de mariage pour permettre à votre époux d'acheter une imprimerie...

* * *

Au bout de quelques jours de repos et de bons soins, Florette avait retrouvé sa gaieté et ses fraîches couleurs. Georges constatait avec une indicible satisfaction que nulles traces ne subsistaient plus de la terrible aventure où la jeune fille avait failli perdre la vie dans des circonstances atroces.

Par un beau matin de soleil Florette, dont c'était la première sortie, alla rendre visite à maître Bénardier en compagnie de Georges. Ils apportaient à l'avocat un magnifique bouquet où les pervenches n'avaient pas été oubliés et ils venaient en même

temps pour acquitter le prix des honoraires que leur courageux défenseur avait si bien mérités.

Florette ne s'était jamais sentie aussi heureuse, une auréole de bonheur semblait rayonner autour de son gracieux visage. Elle admirait, comme si elle avait vu tout cela pour la première fois, le ciel bleu, les arbres verts et la Seine miroitant au soleil sous l'arche des vieux ponts de pierre. Elle s'arrêtait à toutes les devantures extasiée, et Georges l'approuvait d'un sourire heureux, lui aussi, comme il ne l'avait jamais été.

Maître Benardiér fut enchanté de revoir le client qu'il avait arraché aux griffes de la justice et il complimenta galamment Florette sur sa bonne mine, mais quand Georges lui expliqua son intention au sujet des honoraires, il se récria :

—J'accepte le bouquet qui est superbe, dit-il, mais je ne veux point d'argent...

—C'est ce que nous allons voir, s'écria Florette en le menaçant du doigt. Si vous refusez, je me fâche avec vous.

Et elle disait cela en grossissant sa voix d'une façon si drôle que l'avocat et le fiancé éclatèrent de rire.

—Je vous assure, reprit maître Benardiér, que vous ne m'en devez rien. C'est presque moi qui devrais vous payer pour la réclame que m'a faite cette affaire. Tous les journaux ont parlé de moi, et deux richissimes américains m'ont déjà confié le soin de défendre leurs intérêts...

En présence d'une volonté si fermement arrêtée, les fiancés n'insistèrent plus, mais tous deux, surtout Florette, étaient vexés.

—Laissons cela, reprit gaiement l'avocat, j'ai des choses plus intéressantes à vous apprendre. Je me dis-

posais précisément à vous écrire, lorsque vous êtes entrés.

—C'est de la télégraphie sans fil, s'écria Florette.

—Tu veux dire de la télépathie, rectifia Georges.

—C'est cela, dit l'avocat, eh bien, j'ai vu mistress Kroknuf et je suis bien heureux de vous apprendre qu'elle a, dès maintenant, tenu la promesse qu'elle vous avait faite il y a quelques jours.

—Alors, on devient des rentiers ! s'écria Florette en battant des mains.

—Vous ne croyez pas si bien dire, mistress Kroknuf a déposé hier, en votre nom à tous deux, une somme de trois cent mille francs que vous pourrez toucher quand vous voudrez.

—Quelle veine, fit Georges, ahuri de cette tuile d'or qui tombait sur lui à l'improviste.

—C'est trop beau, murmura Florette, je me demande si je ne rêve pas.

—Rien n'est plus réel, repartit maître Benardiér, je vais vous remettre à l'instant un chèque payable à vue que vous n'aurez qu'à présenter au guichet de la banque pour toucher.

—Et voilà un homme qui ne veut pas d'honoraires, s'écria Georges, avec une indignation comique, mais il me payera cela.

—Il va venir déjeuner avec nous, s'écria Florette d'un ton qui n'admettait pas de réplique, et il sera mon témoin.

—Eh bien, j'accepte avec grand plaisir. A quand la noce ?

—Le plus tôt possible, fit la midinette sans la moindre pose, il y a assez longtemps qu'on attend, pas vrai, mon petit Georges et tu pourras acheter une imprimerie !

—Et toi, un magasin de modes !

—Nous allons réfléchir à tout cela, maintenant on peut faire des projets. Ce n'est pas comme autrefois.

—Je suis content que nous ayons de l'argent, dit Georges d'une voix grave, il y a quelqu'un envers qui nous ne devons pas nous montrer ingrats.

—Titine?

—Oui. Où serions-nous sans cette pauvre fille qui a montré tant de dévouement, quand nous étions, moi en prison, toi dans les griffes de Kroknuf et de sa bande.

—Et elle a perdu sa place pour moi, voilà ce qu'on peut appeler une amie fidèle.

—J'allais justement vous parler de mademoiselle Albertine, interrompit maître Benardier. Mistress Kroknuf qui tient à réparer largement les torts de son fils, ne l'a pas oubliée. Elle lui donne cinquante mille francs.

—Alors, tout le monde va être heureux et content, dit Florette, cette mère Kroknuf, malgré sa drôle de binette est une brave femme, et nous irons la remercier, n'est-ce pas, Georges?

—On lui doit bien ça! quel malheur qu'elle ait pour fils une pareille crapule! Rien que de penser à cet oiseau-là, la moutarde me monte au nez, il ne faudrait pas que je le rencontre dans la rue, je lui botterais le derrière, ce serait plus fort que moi.

—Rassurez-vous, il y a de grandes chances pour que vous ne le trouviez jamais plus sur votre route.

—Il est en prison?

—Non, mais il a bien failli y aller.

—Comment cela?

—Voici ce qui s'est produit: Après la perquisition qui fit retrouver Florette, le juge d'instruction était furieux qu'on se fût ainsi moqué de lui.

Il s'était promis de faire expier chèrement ses crimes à Kroknuf, et malgré les supplications de la mère, qui offrait de payer tout ce qu'on demanderait pour étouffer l'affaire, il fut décidé que la justice suivrait son cours.

«Dès le lendemain, des agents de la sûreté cernaient la propriété de Meudon, mais les bandits avaient déjà pris la poudre d'escampette. La veille, la grande auto rouge avait filé dans une direction inconnue, emportant Ozov Kroknuf, le médecin mulâtre et le chauffeur Joë.

—On aurait dû faire marcher le télégraphe, leur donner la chasse, grommela Georges.

—On ne manqua pas de le faire, mais il était trop tard. Arrivés au Havre, au milieu de la nuit, le milliardaire et ses complices s'étaient embarqués à bord du yacht qui les attendait et avaient pris la mer immédiatement.

—Il faudrait demander l'extradition.

—En Amérique, Kroknuf est assez puissant pour en annuler les effets, puis, somme toute, le crime n'ayant pas été consommé et les victimes ayant été dédommagées, l'affaire ne présente plus la même gravité.

—Il est certain, protesta la midinette, qu'après ce que la mère a fait pour nous, j'aurais mauvaise grâce à déposer contre le fils.

—Qu'il aille se faire pendre ailleurs dit Georges gaîment, tout ce que je demande, c'est de ne plus me trouver en face de cette sale bobine.

—Il n'osera de longtemps, croyez-le bien, conclut l'avocat, remettre les pieds en France; il suffirait—et cela il le sait fort bien—qu'un des juges d'instruction qu'il a bernés, apprit

son retour à Paris pour le faire pincer immédiatement.

—Allons, dit Florette, qu'il ne soit plus question de cet oiseau de malheur, et vous, monsieur l'avocat, laissez-là vos paperasses, et dépêchez-vous, je me sens presque autant d'appétit ce matin que lorsque j'étais enfermée dans la tanière du lion.

Maître Benardier se hâta d'obéir à cette impérieuse injonction et les trois amis longeant les quais de la Seine se dirigèrent vers un vieux restaurant de la rive gauche que Georges connaissait pour sa cave dotée de vins d'un âge vénérable et ses menus conformes aux traditions de la cuisine classique.

CHAPITRE IX

Un revenant

Trois années s'étaient écoulées depuis les événements que nous venons de raconter. Georges et Florette avaient réalisé presque à la lettre le programme de bonheur qu'ils s'étaient tracé.

Georges était à la tête d'une grande imprimerie de la rue du Croissant et ses affaires prospéraient. Florette qui avait renoncé à monter un magasin de modes comme elle en avait eu autrefois le projet, s'occupait du soin de son intérieur et de ses deux enfants, Albert et Georgette, dont la magnifique santé et la précoce intelligence faisaient l'admiration des amis de la famille. Maître Benardier, devenu un des princes du barreau parisien et Titine, mariée elle aussi, et maintenant à la tête d'une grande maison de fleurs et plumes.

Quant à Ronflot, qui a joué dans cette véridique histoire un rôle im-

portant, il était devenu, grâce à la bonne chère, obèse et ventripotent comme un moine de Rabelais. Il était tout particulièrement choyé par la mère de Florette, madame Courtois, à laquelle son âge interdisait tout travail pénible. La brave femme veillait à ce que son favori eût toujours une pâtée choisie et n'oubliait jamais de renouveler le ruban cerise qui ornait son cou, pas plus qu'elle n'oubliait d'arroser un magnifique pied de pervenches, que par une sorte de superstition Florette gardait toujours dans une des jardinières de sa salle à manger.

La richesse et le bonheur n'avaient changé ni Georges ni Florette, ils étaient toujours demeurés aussi gais, aussi jeunes de caractère, aussi généreux, et aussi prompts à l'indignation comme à l'attendrissement. Ils étaient encore aussi épris l'un de l'autre, — même peut-être un peu plus — qu'à l'époque encore peu lointaine où Georges offrait à sa fiancée un bouquet de violettes de deux sous et un café dans un modeste bar du faubourg Montmartre.

Les jours de fête, laissant les enfants à la garde de la bonne grand-mère, ils allaient courir les bois comme deux amoureux échappés du quartier latin, ou canoter sur la Marne.

Parfois Titine et son époux se joignaient à eux et c'était alors de folles parties, des goûters sur l'herbe ou dans les guinguettes du bord de l'eau, d'où l'on revenait avec de gros bouquets de fleurs des champs et du contentement pour le reste de la semaine.

Georges et Florette occupaient dans une vieille maison du quai de la Mégisserie, un vaste et confortable appartement, d'où l'on embrassait le magique panorama des rives de la

Seine. En ouvrant sa fenêtre par ce tiède matin d'un dimanche de mai, Florette aspira avec délices le parfum des vieux peupliers alignés sur la berge et son regard parcourut l'horizon ensoleillé où les jeunes verdure mettaient entre les vieux édifices leurs taches vivantes et claires; s'amusant à suivre dans leur vol les hirondelles qui traçaient de grands cercles très haut dans le ciel d'un bleu tendre rehaussé de petits nuages d'argent.

Florette appela:

—Georges!

—Eh bien?

—Viens donc voir quel beau temps. Je suis sûre qu'il y a plein de fleurs dans les bois. Ce serait dommage de rester dans Paris par une si belle journée.

Georges ne tarda pas à venir s'accouder à côté de Florette au vieux balcon de pierre.

—Tu es une enjôleuse, dit-il en souriant; je voulais passer l'après-midi à faire un devis.

—Tu travailles assez comme cela pendant la semaine, le dimanche est fait pour qu'on se repose.

Dans ce genre de discussions, Georges n'avait jamais le dessus; après s'être fait quelque peu tirer l'oreille il finit par céder.

Il fut décidé qu'on irait déjeuner à St-Cloud et qu'on reviendrait — pas trop tard — après avoir fait un grand tour dans les bois.

Une heure après, les deux époux, après avoir embrassé la vieille maman et les gosses, descendaient joyeux comme des écoliers en vacances.

Sur les quais, dans les rues, c'était l'enchantement des premières caresses du printemps parisien. Partout chantaient des notes d'une voix claire: toilettes éclatantes de jeunes fem-

mes et des enfants, vives couleurs des uniformes, charrettes fleuries des petites marchandes de bouquets.

Les peupliers et les platanes de la berge avaient leurs jeunes feuilles d'un vert tendre et délicat, et partout une foule heureuse de vivre grouillait au soleil.

Sur le bateau, où ils eurent peine à s'embarquer, Georges et Florette retrouvèrent la même animation joyeuse; on eût dit que tout Paris filait à la campagne dans un irrésistible besoin de verdure et d'air pur. Des familles entières partaient chargées de lignes à pêcher, de filets à papillons et d'énormes amas de provisions comme s'il se fût agi d'un voyage au Canada ou en Océanie.

Assis l'un près de l'autre sous la grande tente de toile rayée, Florette et Georges s'amusèrent de tout ce bruit qui les entourait, s'égayaient aux conversations banales, aux réflexions parfois saugrenues de leurs compagnons de voyage, et ils regardaient le majestueux défilé des édifices que le bateau dépassait un à un, en suivant les méandres du fleuve.

Ils déjeunèrent à St-Cloud dans un coin du parc plein de cris d'enfants et de chants d'oiseaux. Florette déclara la friture de Seine exquise et le petit vin d'Argenteuil incomparable; puis, sitôt le café pris, on se mit en route.

—Décidément, fit Georges, j'ai bien fait de t'écouter, ç'aurait été dommage de se claquemurer dans un bureau par un si beau temps.

Ils montèrent lentement les escaliers qui conduisaient aux terrasses étagées, d'où l'on domine le magique panorama de la vallée de la Seine, avec pour toile de fond, les toits de l'immense Paris, scintillants d'or, sous le dôme léger des fumées bleues.

Toutes droites, au bord des bassins remplis de carpes et de cyprins, les divinités mythologiques dans leur gaine de pierre moussue semblaient leur sourire au passage.

Des bois de St-Cloud, ils passèrent dans ceux de Ville-d'Avray qu'ils connaissaient mal et sans trop savoir comment se trouvèrent entre Sèvres et Chaville.

Georges consulta sa montre.

—Déjà quatre heures, s'écria-t-il, comme le temps passe.

—Traversons un coin du bois, proposa Florette, nous arriverons à Bellevue d'où nous pourrons reprendre le bateau.

Ils s'engagèrent à nouveau sous l'épais ombrage des avenues, elle, grisée d'air pur, commençait à se sentir un peu fatiguée, il lui offrit son bras et tendrement enlacés, comme au temps de leurs fiançailles, ils continuèrent à marcher.

Au bout d'un quart d'heure, ils s'aperçurent qu'ils s'étaient égarés. Ils ne s'émurent pas outre mesure de cet accident qui leur arrivait souvent dans leurs promenades.

—Continuons à marcher tout droit devant nous, dit Georges, c'est le meilleur moyen, comme cela, nous finirons bien par arriver quelque part.

C'était d'ailleurs le seul parti à prendre, et d'un autre côté, l'après-midi s'avancait.

Au bout d'une demi-heure, ils quittaient la forêt qui aboutissait à une voie assez large, bordée de hautes murailles lierreuses.

— Où sommes-nous ? demanda Georges à la première personne qu'ils rencontrèrent.

—Mais, à Meudon, lui fut-il répondu, en trois quarts d'heure vous pou-

vez atteindre la station du chemin de fer.

L'homme qui venait de les renseigner avait déjà disparu, sa pioche sur l'épaule.

Tout à coup, Florette eut un petit cri étouffé.

—O mon Dieu! Georges regarde, voici justement la villa de ce coquin de Kroknuf.

—Quelle étrange coïncidence, murmura Georges devenu pensif que le hasard d'une promenade nous ait précisément ramenés en face de cette maison maudite.

Ils regardaient, non sans émotion, la grille rouillée, les pelouses envahies par les herbes parasites et tout au fond le bâtiment aux volets clos et moisissus, qui paraissait inhabité depuis de longues années.

—En cherchant bien, fit Georges après un silence, je retrouverai peut-être l'endroit où j'ai escaladé le mur.

—Et c'était pour me sauver, mon Georges chéri...

Le passé ressuscitait à leur mémoire et ils demeuraient la main dans la main, perdus dans les souvenirs.

Georges examina vainement la haute muraille, le lierre et la mousse avaient poussé si dru que la place où il avait grimpé n'était plus reconnaissable.

—Je me demande parfois ce qu'est devenu ce misérable, dit Florette.

—Depuis l'époque où il fut condamné à six mois de prison à New-York, comme nous l'avons lu dans les journaux, l'année dernière, je n'ai eu de lui aucune nouvelle, et d'ailleurs je ne désire pas en avoir...

Ils avaient continué à marcher silencieusement et sans y avoir réfléchi, ils se trouvaient maintenant en

face de la villa qu'avait occupée la mère du milliardaire.

La propriété offrait un état de délabrement complet, une large brèche s'ouvrait dans le mur et laissait voir les allées envahies par les orties, les bordures de buis devenues hautes comme des haies. Les vagabonds du voisinage avaient mis au pillage ce domaine à l'abandon, de grands arbres avaient été abattus et des monceaux de branches pourries gisaient çà et là.

—Voilà ma prison! s'écria Florette en montrant une petite construction perdue dans un fouillis de verdure. Approchons un peu, personne ne nous dira rien, la maison est abandonnée.

—Quel caprice!

—Non, je serais curieuse de savoir si la pervenche qui avait fleuri au bord du soupirail est toujours là.

Sans attendre la réponse de Georges, elle avait franchi la brèche et elle marchait vers le pavillon. Georges en proie à je ne sais quelle curiosité l'avait suivie.

—Mais oui, ma pervenche est toujours là, elle a des touffes énormes, je vais en faire un gros bouquet.

Elle s'était déjà baissée et fourrageait les belles corolles bleues lorsque son mari, demeuré un peu en arrière, la vit se relever brusquement, les traits bouleversés, donnant tous les signes d'une vive frayeur.

—C'est terrible, bégaya-t-elle avec horreur, il y a quelqu'un qui gémit et qui se plaint dans le souterrain.

—Tu divagues, c'est impossible!

—Approches-toi, tu entendras comme moi.

—Alors il faut aller à son secours.

—Non, ne fais pas cela, murmura la jeune femme, les prunelles arrondies par la terreur.

—Et pourquoi?

—Mais, parce que—veux-tu que je te le dise—eh bien, l'homme qui est là et qui appelle au secours, c'est Kroknuf lui-même... C'est sa voix, je la reconnaitrais entre mille.

Georges demeurait indécis, abasourdi par cette dramatique rencontre.

—Ecoute, allons-nous-en, supplia Florette, si nous restons là il va nous arriver quelque malheur. Le voilà revenu, nous qui étions si heureux. Quelle funeste inspiration avons-nous eue, d'aller de ce côté. Viens, partons.

Georges avait réfléchi.

—Ma chère Florette, dit-il, il faut aller au secours de cet homme. Si peu intéressant qu'il soit, nous ne pouvons pas le laisser mourir sans secours. N'oublie pas qu'après tout c'est à sa mère que nous devons notre fortune..

Florette tremblait de tous ses membres.

—Fais ce que tu voudras, murmura-t-elle d'une voix affaiblie, mais j'ai très peur. Je ne veux pas me trouver en face de ce monstre.

Georges s'était approché du soupirail, il entendait distinctement des gémissements, des paroles confuses, des phrases entremêlées de mots allemands et anglais.

—Tu as raison, dit le jeune homme péniblement impressionné, ce doit être Kroknuf, comment se trouve-t-il ici, c'est ce que nous saurons plus tard. Le plus pressé est d'aller prévenir le commissaire de police.

Tous deux repassèrent la brèche et coururent au commissariat.

Le magistrat, le même, qui trois ans auparavant avait assisté à la perquisition, se montra très impressionné par la déposition de Georges; escorté de deux agents et d'un serrurier, il se rendit à la villa sans perdre un instant.

—Accompagnez-moi, dit-il à Georges, votre présence peut m'être très utile, quant à madame, qui paraît singulièrement troublée, il vaut mieux qu'elle vous attende dans un café convenable que je vais vous indiquer.

Florette consentit de grand coeur à cet arrangement, le seul nom de Kroknuf la faisait trembler de tous ses membres.

En arrivant à quelque distance de la brèche, le commissaire recommanda à tous le plus grand silence et ce fut sur la pointe des pieds qu'il approcha du soupirail, suivi seulement de Georges.

En approchant, ils distinguèrent un bruit de voix, il y avait quelqu'un avec Kroknuf. Comme la discussion avait lieu en français ils distinguèrent des phrases entières.

Il y avait deux voix, une brutale et dure, l'autre faible comme un râle d'agonisant.

—Tu vas signer le chèque.

—Non, jamais!

—Alors, je te laisserai crever ici comme un chien. Signe!

—Jamais!

—Je reviendrai ce soir, si tu n'es pas décidé, tant pis pour toi! Tu es en mon pouvoir, maintenant, il faut obéir.

Il y eut un silence. Les témoins de cette scène atroce ne se sentaient plus une goutte de sang dans les veines.

—Mais, Joë, si je signe, reprit la voix moribonde, tu me tueras.

—Non...

Le commissaire en avait assez entendu; il fit signe aux agents qui s'avancèrent vers le pavillon.

À ce moment, un orage terrible monta des profondeurs du souterrain, un long hurlement d'agonie.

—Je crains que nous n'arrivions trop tard, murmura Georges.

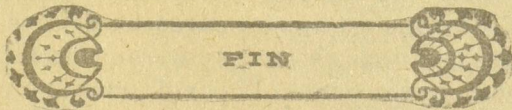
La porte de fer fut ouverte par le serrurier.

Aussitôt, un homme couvert de sang et brandissant un couteau à large lame, s'élança pour essayer de se frayer un passage.

Un des agents, heureusement, le renversa d'un croc en jambes, Georges reconnut l'ancien complice de Kroknuf, le chauffeur Joë, il tenait encore dans sa main crispée le chèque qu'il venait enfin de faire signer au misérable milliardaire.

Kroknuf qui avait eu la gorge à moitié tranchée, mourut un quart d'heure après. Joë fut condamné à la peine de mort par la cour d'assises de Versailles. Les journaux, grâce à l'influence de la mère de la victime, firent le plus grand silence sur cette sinistre tragédie.

Georges et Florette sont toujours heureux, mais désormais dans leur promenade, ils s'écartent avec épouvante du chemin qui conduit à la villa maudite.



L'amour et l'argent dans le mariage

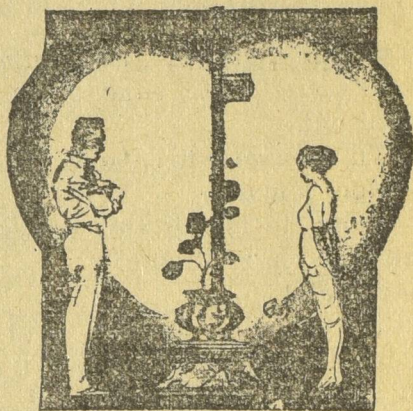
Quand on a l'âge de l'amour, a-t-on l'âge du mariage, comme dans la chanson? Non, prétendent les sages. L'amour s'alimente d'argent. Comment vivre heureux en ménage

Il n'est pas un sujet qui fasse plus réfléchir les jeunes gens. Le mariage est en effet la décision la plus importante que prenne un homme dans sa vie. Comment les époux doivent-ils s'aimer et se servir mutuellement? Comment le mari doit-il aimer et assistance à sa femme? Voilà où est la question? Nous avons surtout, pour nous guider en tout cela, la tradition. C'est d'après une tradition qui date de plusieurs siècles que la femme doit tenir la maison et l'homme subvenir aux besoins de sa famille; que le chef de la maison est le mari; que l'homme doit faire la proposition et ainsi de suite.

Depuis la guerre, bien des choses ont changé dans l'état d'esprit et dans l'état civil même de l'homme et de la femme, de la femme surtout. Celle-ci a depuis obtenu le droit de vote; elle s'est affranchie par le travail. Le seul moyen de connaître les intentions des gens est d'interroger les jeunes hommes et les jeunes filles qui doivent se marier dans un an ou deux. Ils nous diront quelles sont les traditions qu'ils ont l'intention de suivre. Le tableau que nous donnons ci-dessous est ainsi le résumé des opinions que nous avons recueillies parmi deux cents personnes, au cours d'une sérieuse enquête sur ce sujet. Ce tableau a été dressé

de la façon la plus intelligible qui soit, malgré de nombreuses difficultés, les deux sexes ayant sur certaines questions des opinions diamétralement opposées.

Le plus intéressant est de connaître le chiffre qui nous a été donné par la majorité, chiffre représentant le sa-



laire minimum que doit gagner un prétendant pour demander la main d'une jeune fille. Nos lecteurs nous affirment qu'un couple peut difficilement vivre heureux sans un bilan de \$45 par semaine. Sans doute, ne pouvons-nous pas blâmer les personnes sages et avisées qui ne veulent pas compromettre leur bonheur conjugal par un manque d'argent, mais le chiffre de \$45 n'est-il pas un peu fort? Il nous semble.

LES CINQ GRANDS PROBLEMES DU MARIAGE RESOLUS PAR 100 HOMMES ET 100 FEMMES

1.—QUAND UN HOMME DOIT-IL DEMANDER UNE JEUNE FILLE EN MARIAGE?

	Hommes	Femmes
	p. c.	p. c.
a. Quand il s'éprend d'une personne chère, quelque soit sa situation financière	3	5
b. Quand il a une position permanente	38	39
c. Pas avant qu'il ne touche le salaire minimum nécessaire à l'entretien d'un foyer . .	17	22
d. Quand il gagne le salaire minimum et a quelques économies	19	26
e. Pas avant qu'il ne puisse assurer une facile aisance à son épouse	23	8

2. COMMENT DOIT ETRE PARTAGE LE REVENU ?

a. La femme doit demander l'argent au fur et à mesure qu'elle en a besoin . . .	6	0
b. La femme doit recevoir l'enveloppe de paye	5	5
c. La femme doit avoir un montant fixé pour la tenue de la maison et ses propres dépenses	29	28
d. Les deux conjoints doivent partager également, quand les dépenses sont défrayées..	48	44

3. LA FEMME DOIT-ELLE TRAVAILLER APRES LE MARIAGE ?

a. Si elle le désire	10	34
b. Pour la première année seulement	37	20
c. Si la chose est absolument nécessaire	15	28
d. Non, sous aucune considération	38	18

4. LES PARENTS DOIVENT-ILS ASSISTER LEURS ENFANTS MARIÉS ?

a. Non, sous aucune considération	72	76
b. Très peu, dans les débuts..	16	15
c. Oui, s'ils le peuvent facilement	12	9

5. OU DOIVENT VIVRE LES NOUVEAUX MARIÉS ?

a. A la ville	6	6
b. Dans la banlieue	94	94

— 0 —

UN CONCOURS DE FUMEUSES

Les Anglais viennent d'avoir une foire comme nous n'en aurons jamais. Il est vrai que la réciproque peut-être vraie et qu'en France nous avons des foires comme ils n'en ont pas en Angleterre. Mais celle que nos amis d'Outre-Manche ont eue ne serait pas possible chez nous; c'était une Foire du Tabac. Comment ferions-nous, grands dieux, pour organiser une exposition de nos différents tabacs puisque, depuis quelques années les fumeurs nous assurent qu'ils ont la plus grande peine à se procurer de quoi satisfaire leur inguérissable passion.

Or s'il n'y a pas de tabac pour les fumeurs, il ne peut y en avoir pour les vitrines d'une exposition. Le commerce du tabac n'est pas en Angleterre une régie du gouvernement. La concurrence existe, par conséquent, il y a émulation, publicité, progrès, amélioration, etc... Tous ceux qui connaissent Londres ont remarqué vantant telles ou telles marques de cigarettes, des enseignes lumineuses, des annonces bien étudiées dans les journaux, des devantures abondamment garnies de boîtes colorées. Quand la publicité n'est pas consacrée à des cigarettes, elle a trait à

certaines marques de tabac, et elles sont nombreuses en Angleterre. Dans ces conditions, il est logique que les fabricants ou les marchands d'Outre-Manche aient pensé à organiser une exposition du Tabac.

Il y a eu à cette foire des concours multiples dont la majorité a été consacrée non aux producteurs, mais aux fumeurs. En un mot, il y a eu des concours de consommation, il y en a même eu pour les femmes. Les dames qui fument—on sait qu'elles ont cessé d'être rares dans tous les pays du monde—ont été invitées à montrer en public leurs aptitudes; les plus gourmandes et les plus ingénieuses ont pu gagner des prix importants.

Auparavant les dames se sont entraînées et elles s'entraînent encore pour d'autres concours à venir, désireuses de gagner la palme et de se distinguer en des tournois où elles trouveront par surcroît du plaisir. Vous souvenez-vous qu'il y a dix ans, on appelait les cigarettes de tabac blond les cigarettes de dames? Cette appellation n'a plus cours aujourd'hui. Est-ce parce que beaucoup d'hommes ont pris l'habitude du tabac d'Orient ou de Virginie, ou est-ce parce que les dames ne reculent pas devant le caporal ordinaire ou le Maryland? Il est vrai que pour les dames qui sont raffinées, on fait des cigarettes parfumées ou encore des cigarettes de couleur s'harmonisant avec les couleurs de la robe.

En Espagne, en Italie, en Angleterre, en France, le nombre des fumeuses a augmenté dans des proportions importantes. Heureusement que le pape Urbain VIII vivait il y a trois cents ans, sans cela il eut excommunié toutes celles qui aiment l'herbe-à-la-Reine, comme on disait au temps où

Nicot présenta à son retour du Portugal, le tabac à Catherine de Médicis. Le pape Urbain VIII, dans une bulle, excommunia tous ceux qui, à son époque, prenaient du tabac dans une église. Le médecin Héquet un peu plus tard, dans son traité des "Dispenses du Carême" soutient que le tabac rompt le jeûne. Le fameux Fagon, premier médecin de Louis XIV, a écrit une thèse injurieuse contre le tabac, bien qu'il en prit lui-même sans cesse, ce qui faisait dire à ses contradicteurs qu'il eut dû mettre d'accord son nez avec ses arguments.

Depuis les détracteurs du tabac ont été nombreux. Ils ont été particulièrement actifs en Angleterre après un fameux concours de fumerie. "Le 4 septembre 1723, écrit Thomas Hearne dans "Reliquiae Hearnianae", il y eut un concours de fumeurs près du théâtre dans le quartier d'Oxford. Les conditions étaient les suivantes : tout homme ou toute femme qui pourrait fumer trois onces de tabac sans boire et sans quitter la scène recevrait douze shillings. Beaucoup tentèrent le concours; on pensait qu'un ouvrier tailleur serait vainqueur du match, car il fumait très vite et il était de plusieurs pipes en avance sur les compétiteurs, mais il ressentit bientôt un malaise et fut si malade qu'on crut qu'il allait mourir. Un ancien soldat, très âgé, qui fumait posément fut le lauréat, car il fuma ses trois onces complètement".

La foire du tabac a eu beaucoup de succès à Londres où toutes les fumeuses qui ont pris part au concours étaient si expertes que celles qui ne furent point lauréates ont du moins été exemptes du mal de coeur.

Paul Louis ERVIER.

LE CHIFFRE 13 EST CHANCEUX

Un préjugé vieux comme le monde veut que le chiffre 13 soit fatidique et malchanceux. La plupart des bonnes gens le redoutent sans savoir pourquoi et bien peu de chroniqueurs et anecdotiers des temps anciens pourraient

di, les glaces brisées, du sel renversé, deux fourchettes pour un seul couvert, trois cigarettes sur une même allumette sont autant de choses qui portent malheur.

Des hommes courageux, pour dé-



donner là-dessus des explications satisfaisantes.

Enfin, c'est une chose entendue, une superstition populaire dans l'univers entier: ce chiffre, ainsi que le vendre-

truire ce préjugé ou tout simplement pour se moquer des personnes superstitieuses, ont fondé un club dit "Le Club Treize" qui a des filiales dans tous les pays du monde. Il y a un Club

Treize dans certaines villes du Canada, dans toutes les cités des Etats-Unis ainsi que dans tous les grands centres de l'Europe.

Or, il advint dernièrement que les membres de ce club de Marseille, France, pour célébrer un anniversaire, décidèrent, un vendredi, 13, d'aller risquer leur chance à la roulette de Monte Carlo.

Treize membres, dont le jour de naissance de chacun tombe un 13, montèrent dans une automobile marquée au numéro 13 et prirent la direction du Casino, ayant sur eux la somme de 1300 francs. Ils déposèrent leurs montants respectifs sur le numéro 13 de la roulette. Le jeton tourna treize fois et ils gagnèrent. Chacun empocha donc la somme de 46,800 francs, treizième partie de la somme globale de 608,400 francs.

Apprenant la nouvelle, les membres des clubs-frères du monde entier poussèrent treize bravos très... enthousiastes.

Le Club Treize de New-York, l'un des plus anciens de tous, fut fondé vers l'année 1890. Les fondateurs se réunirent treize à une table et rédigèrent les règlements qui devaient être suivis par tous les autres groupements qui vinrent se greffer à celui-ci.

On leur prédit toutes sortes de malheurs, mais pourtant huit années s'écoulèrent avant que mourut le premier de ces fondateurs.

Un article de la constitution enjoint aux membres de pratiquer couramment toutes les sortes de superstitions redoutées. Dans leurs salles à manger par exemple, pour suivre la règle, ils mettent une échelle sous laquelle il faut passer pour pénétrer à l'intérieur et ne se tiennent que treize à table. Sur chacune des tables se dresse un crâne.

Au dire des plus ardents adversaires de la superstition, les femmes sont en cela les sujets les plus incorrigibles. Pour les convertir, ils donnèrent des dîners où les femmes des membres furent invitées.

Plusieurs d'entre elles se rendirent à cette étrange invitation mais presque toutes refusèrent de passer sous l'échelle, craignant la mort à brève échéance.

Elles ne voulurent pas non plus prendre à quelqu'une des tables la treizième place. A un moment donné, l'un des convives mima avec son vis-à-vis une querelle et lui lança à la figure un verre qui (comme il était naturellement convenu) alla briser une grande glace au mur. Les dames poussèrent un cri d'horreur. Une glace brisée est du plus mauvais augure.

Par contre, on peut dire que ces fameux adeptes tombèrent d'une superstition dans une autre. Car plusieurs, après avoir pensé que le chiffre treize n'est pas malchanceux en vinrent à se convaincre qu'au contraire c'est un chiffre bienfaisant. Superstition pour superstition, ce qu'il vaut mieux que tout cela est une parfaite indifférence.

—O— SANG-FROID

Le célèbre poète comique Sheridan était propriétaire du théâtre de Drury-Lane. Le théâtre fut détruit par un incendie. Sheridan se rend sur le lieu du sinistre et constate que toute sa fortune est perdue sans ressource.

Il entre dans un café à côté des ruines fumantes et prend quelques rafraîchissements.

—Sheridan, lui dit-on, quelle indifférence!

—Eh quoi! répond-il, un honnête homme ne peut-il prendre un verre de vin au coin de son feu.

Le vol de quelques tableaux célèbres

On sait quelle haute valeur ont les quelques douzaines d'oeuvres des plus grands maîtres de la peinture. Et malgré le fait qu'il est fort difficile, sinon impossible, de se défaire de ces tableaux connus partout, des musées et des marchands plus encore que des collectionneurs, il est singulier de les voir quand même l'objet de la convoitise des voleurs. Quelques-unes de ces toilettes, volées comme "la Joconde", sont restées un temps plus ou moins long entre les mains soit des voleurs eux-mêmes, soit d'acheteurs qui en ignoraient l'identité et la valeur. Mais, après quelques aventureuses pérégrinations, toutes retrouvèrent le chemin de leur autel.

Il y a six ans, le fameux tableau de Van Dyck, "l'Elévation de la Croix", fut volé pendant la nuit du 6 décembre 1907. Il se trouvait depuis deux cent soixante-six ans dans la vieille église de Notre-Dame, à Bruges, en Belgique, presque depuis le temps où Van Dyck le peignit. Le voleur avait délicatement détaché la toile de son cadre, ne laissant derrière lui aucun indice capable de le faire retrouver.

A quelques milles à peine de Bruges évoluait une bande de bohémiens qu'un agent de la police locale surveillait. Suivie de la roulotte et du policeman, la bande arriva au village d'Ardoye, où, à l'entrée de la rue Principale, le cheval s'abattit et le véhicule se renversa. L'agent arriva sur les lieux exactement au moment où le conducteur, deux femmes et un tas de hardes et d'ustensiles de cuisine s'é-

pandaient sur la route. Et presque à ses pieds vint s'arrêter un rouleau de vieille toile à apparence sale, qui ne révélait rien de bien précieux. Un des nomades, à cet instant même, s'étant précipité pour le ramasser, l'agent, pris de soupçon, le repoussa et s'en empara. C'était la toile volée.

L'histoire de l'"Elaine", de Rosenthal, tableau volé un peu avant le précédent, est peu connue. La toile avait été achetée à Berlin par une dame qui, l'ayant apportée à San-Francisco, l'avait exposée chez un des principaux marchands. C'est là que la vit le chef d'une bande de voleurs internationaux, John Curran, qui, la nuit, l'enleva. Mais ce bandit était artiste. Fier de son coup, il arrangea, à son tour, une exposition de l'oeuvre, à laquelle il invita tous ses amis. Et c'est pendant que les malandrins admiraient "Elaine" que la police, faisant une descente dans la salle, retrouva le tableau et captura la bande.

La "Madeleine" de Murillo, oeuvre dont l'histoire est obscure, avait aussi été volée par Adam Worth, qui en fit présent à un de ses amis avant sa mort, ce qui permit de la retrouver.

"La Vierge mère" du Corrège fut découverte, sur une indication donnée par le voleur, chez El Raisuli, le bandit marocain.

Un Vélasquez, "la Vénus au miroir" resta longtemps caché. Après avoir disparu en 1780, on ne sait trop comment, il fut retrouvé, il y a sept ans, par un expert d'art de Londres. Pen-

dant cent vingt-six ans, il était resté ignoré de ses possesseurs.

Sans être grand prophète, on pouvait donc prédire le retour de "la Joconde" — pour une époque indéterminée. Elle n'aura heureusement pas été autant que la Vénus précédente hors de son temple et loin de ses admirateurs.

— o —

Fritz S'EGAYE

Dans un journal publié par les soins de l'armée d'occupation pour les troupes américaines stationnées dans les provinces rhénanes, nous trouvons cette petite anecdote qui illustre à merveille la proverbiale lenteur d'esprit des races teutoniques.

Un Yank avait fait quelque part la connaissance d'un ancien soldat boche qui parlait fort bien l'anglais, car il avait séjourné plusieurs années aux Etats-Unis.

Et, avec la gaité caractéristique du soldat américain, notre allié essayait ses meilleures plaisanteries devant l'Allemand, afin de parvenir à le faire rire.

C'était un feu roulant de mots d'esprit, de saillies pittoresques, de boutades cocasses; et rien n'était plus comique que de voir le calme imperturbable de l'Allemand qui, bien que comprenant tout ce qu'on lui disait, n'avait jamais un sourire sur les lèvres, parce qu'il ne "voyait" jamais la saillie humoristique.

Alors, tous les assistants éclataient de rire et s'écriaient en chœur:

— Cette fois non plus, Fritz n'a pas encore compris.

Pourtant, il arriva qu'enfin un pâle sourire se dessina sur les lèvres du Boche.

— Ah! murmura le Yank à un de ses camarades, il a enfin compris une de mes plaisanteries!...

Et là-dessus, s'adressant à haute voix au noble fils de Germania:

— Voyons, Fritz, dites-moi ce qui vous amuse?

Fritz eut un rire guttural, plus accentué et qui lui secoua peu à peu la gorge, le ventre et les épaules; et ce rire, montant comme un orage, devint quelque chose d'homérique, de gigantesque.

— Sacré Fritz!... Voyons, qu'est-ce qu'il y a?..

— Je "rigole", dit le Boche, en pensant à quelque chose que j'ai entendu il y a deux ou trois jours... Mais, fût-il en se grattant l'oreille, je ne peux pas me rappeler ce que c'était.

— o —

LA BAISSÉ DU COUT DE LA VIE DANS LE MONDE

Depuis que le mouvement de baisse a commencé, il s'est produit d'une façon très inégale dans les principaux pays du monde, ainsi qu'il en ressort du tableau ci-dessous établi en prenant 100 comme nombre index de 1918.

	plus haut 1920	Avril 1921	Dimin. %
Canada . . .	263	187	20
Etats-Unis . .	264	143	46
Angleterre . .	313	199	36
France	588	347	41
Italie	670	584	13
Allemagne . .	1714	1429	17
Suède	366	229	37
Japon	321	190	41
Indes	298	183	16
Australie . . .	236	171	28

LE ROI DES BREUVAGES

**Il se boit plus de champagne actuellement dans le monde entier qu'en 1913
à la veille de la guerre**

En dépit de la prohibition votée aux Etats-Unis, en Ecosse, en Suède, ainsi que dans quelques autres petits pays; malgré la perte de la clientèle russe, la France exporte aujourd'hui plus de champagne à l'étranger qu'en 1913. Le "roi des breuvages" est embouteillé dans les caves restées intactes de la ville martyre, Rheims, et distribué dans le monde entier, particulièrement en Angleterre, en Belgique et en Argentine. Disons tout de suite que la république américaine en est pourvue de 285,000 bouteilles par année pour ses besoins médicaux.

Durant les derniers douze mois, la France a exporté 31,710,250 bouteilles de champagne d'un litre alors qu'elle n'en avait distribué au dehors en 1913 que 25,000,000.

La consommation en est particulièrement grande sur les transatlantiques qui font la navette entre un pays prohibitionniste et un autre qui ne l'est pas, entre la France et les Etats-Unis, par exemple. On calcule que l'an dernier 112,300 bouteilles ont été sablées à bord des paquebots contre 43,000 seulement en 1913.

Le Canada boit sa bonne part. Si notre pays a été quelque peu affecté par la fièvre de la prohibition, attendu que l'élément canadien-français a refusé catégoriquement de briser le dernier lien de sympathie qui le reliait à

l'ancienne mère-patrie, l'importation est encore grande.

Les chiffres accusent l'entrée au Canada de 119,300 bouteilles, l'an dernier, et de 131,000 en 1913. La différence n'est pas grande, bien que deux provinces seulement dans tout le Dominion peuvent s'abreuver à leur soif.

Les Etats-Unis en sont-ils définitivement privés? Pas du tout. Naturellement, la consommation est moins grande, ce pays étant avant la guerre l'un des meilleurs clients de la France conjointement avec la Russie. Mais tout de même, les malades (sic ou sec) américains ont réussi l'an passé à boire près de 300,000 litres du divin nectar, dans cette terre de liberté!

Si les Anglais accordent au peuple français la même confiance qu'ils mettent dans ses vins, la France et l'Angleterre sont les deux pays les plus unis du monde.

Avant 1914, l'Angleterre commandait annuellement 5,925,000 bouteilles; aujourd'hui, bien que le prix du champagne soit très élevé à Londres, que les bars n'ouvrent qu'à midi pour fermer à dix heures, les insulaires du Royaume-Uni importèrent néanmoins 8,000,000 de litres de champagne.

Et l'Allemagne? malgré la baisse du mark, la France reçut de sa pire ennemie une commande de 250,000 bouteilles, durant les derniers douze

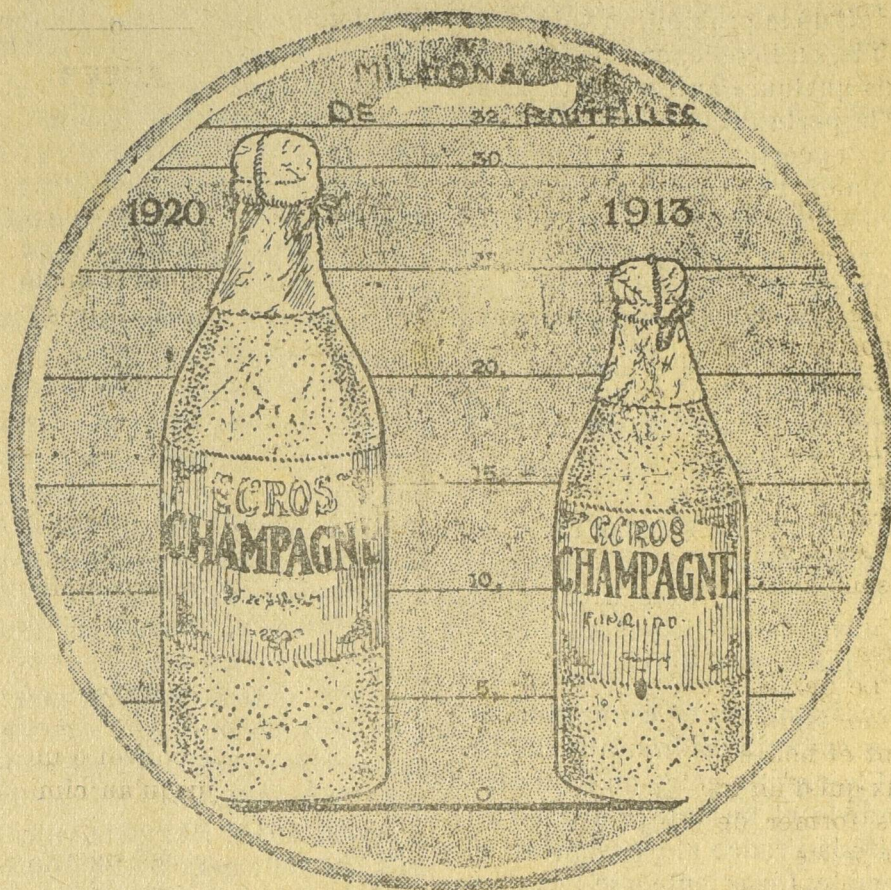
mois. Il faut dire que ce nombre est doublé là-bas pour la satisfaction de tout le monde, parce que, grâce à leur adresse, les Boches arrivent à convertir les chopines en litres et les litres en gallons, par la seule addition d'un peu d'eau.

La Turquie exige les meilleures étiquettes françaises depuis l'armistice

Paris seul, le grand Paris, consomme cinq millions de bouteilles de champagne par année.

Il est vrai que les étrangers, c'est-à-dire la population flottante qui s'amuse dans la plus belle et la plus réjouissante ville du monde, boivent leur grosse part.

Il est bon de se rappeler que la France compte beaucoup sur le commerce



pour remplacer les succédanés allemands qu'ils buvaient au temps de la triple Alliance. Il en est de même de la Grèce à qui Vénizelos a donné le goût du champagne; de la Roumanie et de tous les petits états indépendants qui se sont constitués sur l'ancien territoire austro-hongrais.

du champagne pour l'accroissement de son revenu national. C'est pourquoi le gouvernement protège sa distillation et son exportation.

Voici au hasard la liste des pays qui achètent du champagne en France et le nombre de bouteilles importées par chacun en 1913 et en 1920.

	1920	1913
Paquebots . .	112,300	43,700
Etats-Unis . .	285,250	1,728,875
Canada . . .	119,300	131,400
Philippines . .	5,400	2,000
Cuba	152,300	10,000
Angleterre . .	8,088,400	5,925,000
Belgique . . .	7,954,000	6,072,000
Argentine . . .	5,462,000	870,000
Chine	176,200	62,100
Japon	72,000	18,000
Allemagne . .	255,700	864,000
Suisse	503,800	424,700
Espagne . . .	498,400	260,000
Grèce	80,300	23,200

LA TIRADE DES NEZ

“Le nez pointu se laisse aisément emporter par la colère.

“Le bout du nez gros est d'un naturel meschant.

“Le bout du nez médiocrement gros et rond, c'est un homme de grand courage.

“Les nez longs et crochus par le dessous sont gens d'esprit; mais ils sont sujets à estre larrons et rapi-neurs.

“Le nez eslevé au milieu en forme de montagnettes, signe de bon jugement et bon courage; de mesme sont ceux qui d'un trait au nez tiré du front sans former de cavité, ou au moins fort petite.

“Le nez tortu, ses pensées sont de travers.

“Le nez long et narines larges sont des innocents, et, toutefois, aiment les femmes.

“Le bout du nez rouge de son naturel signifie un gros esprit; et quand il s'y voit des veines plombées parmy, sont gens de cabarets et yvrognes.

“Celuy à qui on voit du poil sur le nez, c'est une bonté pure et simple dont on tire le proverbe: “Il est bon homme, il a le nez pelu.”

Souhaitons donc d'avoir le nez pelu, puisque c'est signe de bonté. Mais si le miroir nous révèle une forme désavantageuse, ne prenons pas trop ces maximes au pied de la lettre et portons honnêtement le nez dont la nature nous dota...

—o—
AUBER
—

Il y a eu cinquante ans en mai dernier, que mourait Auber, le célèbre musicien français. Et n'est-ce point le moment de rappeler quelques traits de son esprit, qui était très fin et vif à la riposte?

On lui demandait un jour son avis sur les bas-bleus.

—Cela dépend, fit-il lestement. Il faut voir ce qu'il y a dedans.

Et comme, un autre jour, on vantait devant lui un jeune prodige:

—Il y a, interrompit-il, chez les pharmaciens des foetus dans des bo-
caux. Eux aussi furent précoces. En sont-ils plus avancés?

En 1868, il suivit, le matin de la Toussaint, le convoi d'un de ses plus vieux amis jusqu'au cimetière. Puis, en partant:

—N'est-ce pas scandaleux, dit-il, à mon âge, d'oser encore venir ici en amateur?

Quelques mois avant sa mort, comme un intime enlevait un cheveu blanc qui s'était détaché de sa chevelure pour aller s'abattre sur le collet de son habit, il nota avec un sourire.

—Tiens!... quelque vieillard sera passé près de moi.

LA NOBLESSE DU CHEVAL

Le cheval fut de tout temps l'ami de l'homme, comme le chat celui de la femme. Certains idolâtres l'adorèrent comme un dieu et lui offrirent des sacrifices sanglants. A travers les âges, si haut qu'on veut remonter dans l'histoire, on trouve les peuples, barbares ou civilisés, attachés au cheval et qui dépend surtout l'issue des guerres. A part les Troyens qui, pour avoir été victimes du cheval mécanique des Grecs, lui retirèrent leur foi et leur admiration, il n'est personne dans l'antiquité qui craignit d'en faire même l'égal de l'homme. Il servait à la fois à la guerre comme à la paix. Les courses de chevaux, courses plates ou steeple-chases, ne datent pas d'hier et tous savent avec quel enthousiasme les Romains assistaient aux tournois des quadriges, chars massifs tirés par quatre bêtes robustes que conduisait un cocher aussi populaire à l'hippodrome que le sont aujourd'hui les toréadors dans les arènes d'Espagne.

Les Grecs de l'Antiquité et du Moyen-Age recherchaient dans tout l'Orient les belles races de chevaux ; leurs officiers de remonte parcouraient les marchés de l'Arménie ; les sultans d'Egypte, les califes de Bagdad envoyaient à l'Empereur de Byzance leurs plus fiers étalons.

A Rome, on avait vu Incitatus, le cheval de Caligula, empereur sanguinaire et capricieux, devenir consul. Un cheval élevé à l'une des plus hautes dignités de l'Empire ! Héliogabale, un autre empereur romain connu par ses cruautés et ses débauches, faisait servir à ses coursiers des raisins secs ;

l'empereur Commode donnait aux siens des dattes et des pistaches. Ce dernier portait la figure de Volucris, son cheval favori, comme les "turfistes" de nos jours — qui n'ont rien inventé, à ce qu'on voit — portent à leur cravate des têtes de cheval montées en épingle.

Ces nobles animaux habitaient des écuries de marbre blanc. On les parait de colliers de perles, on leur dorait la corne des pieds, (aujourd'hui, on leur dore les dents !) on leur apportait en récompense de leurs victoires à l'Hippodrome des bassins remplis d'or. Bien considérés pendant leur vie, ils n'étaient pas oubliés après leur mort.

L'empereur Hadrien fit élever un tombeau à son cheval avec une inscription élogieuse comme pour un combattant de Marathon. La Grèce antique avait coutume d'ériger des mausolées aux grands vainqueurs des courses olympiques. L'Empire byzantin, où Constantin transporta toutes les richesses de Rome, et qui fut pendant près de dix siècles le refuge de la civilisation et le "Paris du Moyen-Age", eut le même engouement pour les chevaux. Un patriarche de l'église orthodoxe, sorte de souverain pontife de l'Orient, Théophylacte, nourrissait au Xe siècle plus de mille chevaux. Là encore, les cavales favorites mangeaient du blé, des pistaches, des dattes, des figures et des raisins secs dans des auges dorées. Des palefreniers leur apportaient des vins précieux dans des coupes ciselées et les couvraient des parfums les plus rares.

Les Américains n'ont donc rien trouvé de bien nouveau quand ils imaginèrent d'offrir un banquet dans le plus chic hôtel de New-York au cheval Man O'War, la merveille des temps modernes, le plus noble coursier des deux Amériques. La presse en fut scandalisée. Il n'y a pas de quoi, puisque Man O'War n'est ni président de la république, ni même maire du petit village de l'ouest où il est né. Les chevaux romains, vainqueurs aux courses, devenaient consuls et buvaient des vins précieux. Aux Etats-Unis, on a eu tout au plus du vin falsifié à offrir à ce pauvre Man O'War qui trouverait les hommes bien ingrats s'il savait le sort de ses ancêtres. Après tout, ces coursiers à l'oeil de feu, aux jarrets d'acier, sont bien exploités par l'homme dont il est l'ami et qu'il ne fait qu'enrichir d'une manière insensée! Aussi a-t-on bien tort de reprocher à un propriétaire reconnaissant de vouloir admettre dans un banquet de nouveaux riches le cheval qui a fait sa fortune.

— o —

LA MONTAGNE DOREE

LEGENDE DE NOS JOURS

La population de paysans qui habite la région de Tannenberg, Prusse occidentale, où se livrent depuis l'armistice des combats continuels entre troupes allemandes et polonaises, a été frappée soudainement d'une folie bizarre — sorte d'hallucination — dont on ne trouve d'exemples qu'au Moyen-Age.

Non loin du petit village de Muschaken et à 30 milles de la frontière polonaise s'étend une chaîne de montagnes hérissée de trois pics très éle-

vés. Les habitants de cette contrée l'appellent la "Montagne dorée". Les sages et les vieillards à qui la légende a été transmise par tradition orale prétendent qu'à cet endroit s'élevait il y a 2,000 ans une splendide cité.

Par la faute d'un de ses citoyens, avare et criminel, la ville, par un sortilège des mauvais esprits, et tous ses habitants furent métamorphosés en or solide et la montagne jetée sur eux.

Il y a une centaine d'années, un berger menant paître ses chèvres sur la montagne tomba dans une fissure et fut changé en or. Un peu après, un jeune garçon, dit-on, fut entraîné par un esprit de grande beauté qui lui montra la cité endormie, ses maisons, ses églises, ses palais, son peuple, le roi sur le trône, tout cela en or pur. Il lui dit que pour délivrer la ville du charme qui l'ensorcelait, il lui faudrait embrasser 12 reptiles repoussants. Il faiblit au douzième, un bufo ou crapaud à deux têtes, et la cité fut condamnée à un autre siècle d'emprisonnement dans l'or.

Il y a quelque semaines, un vieillard aveugle d'un village voisin eut des cauchemars effrayants hantés par trois esprits qui le chargèrent de délivrer la ville de son charme. Il souleva le peuple des environs et l'entraîna à sa suite sur la montagne où depuis ce temps il ne cesse de chanter des hymnes et de réciter des prières.

Le vieillard gravit les pics élevés en récitant la formule que lui apprirent les esprits. Des voix se firent entendre tout autour de lui.

Survint alors un autre homme, inspiré, lui aussi, qui prétendit avoir visité la cité mystérieuse accompagné d'une très belle femme en or qui monta sur ses épaules et le dirigea. Ses yeux, dit-il, ont vu ce qu'avait vu le

berger et la dame lui assura que si le sortilège dont était frappé le roi d'or l'abandonnait il deviendrait le souverain de toute la terre et avec son or enrichirait tout le monde.

Entendant cela, une châtelaine qui possède d'immenses domaines non loin de cet endroit, devenu un lieu de pèlerinage, s'y rendit un soir pour chercher de l'or. Elle crut percevoir des bruits étranges, perdit connaissance et fut relevée complètement folle.

La légende cependant se répandit bientôt dans tout le pays et c'est de partout que s'empressent les paysans et les bourgeois pour unir leurs chants et leurs prières dans ce concert d'hal-lucinés.

Des véhicules de toutes sortes charrient les pèlerins et les chemins de fer sont débordés. Les gens sensés qui essaient de faire entendre la voix de la raison et de persuader tous ces faibles d'esprit qu'ils sont les jouets d'une illusion sont maudits par ceux-là qui croient, dur comme fer, à l'avènement d'une ère nouvelle.

Les autorités se demandent ce qu'ils pourraient leur faire pour ramener les gens au bon sens.

Ils en ont tellement vu de toutes les couleurs, ces pauvres diables, depuis quelques années, qu'il n'y a rien de surprenant à ce qu'ils soient mûrs pour la folie!

— o —

DEVICES DE CADRANS SOLAIRES

Le cadran solaire, qui "seul savait noblement suivre la marche grave et lumineuse des heures immaculées", suivant la poétique expression de Maeterlinck, peut être évoqué par ce temps de soleil implacable.

Soit par vétusté, soit sous la pioche des démolisseurs, ils tendent, hélas! à disparaître au grand dam des amateurs de vieilles choses.

La plupart portaient des inscriptions gaies, profondes ou naïves. Certaines rappelaient l'homme insouciant à la réalité du présent, et, plus encore, à l'échéance fatale de l'avenir.

Tu vois l'heure;

Tu ne sçais l'heure,

lit-on sur un cadran que possède la jolie petite ville de Thônes, à deux pas des vallées du Fler et du Nom, si connues des touristes.

Aux environs de Paris, une vieille ferme, détruite aujourd'hui, portait cette devise: "Il est plus tard que tu ne crois".

"A lumine motus", "Je suis mue par la lumière", proclamait une horloge rayonnante.

Gravée sur une antique table mous-sue, au fond d'un vieux jardin, on peut lire encore cette inscription: "Amyddst ye flowres, I tell ye hou-res!" "Je compte les heures parmi les eurs!"

Hazlitt, l'essayagiste anglais, cite une inscription découverte aux environs de Venise: "Horas non numero, nisi serenas." "Je ne compte que les heures claires."

"L'heure de la justice ne sonne pas aux cadrans de ce monde", clame le cadran de Tourette-sur-Loup.

Pourquoi cette tradition a-t-elle disparu? Nos cadrans de montre, si souvent consultés dans notre existence affairée et fiévreuse, pourraient nous rappeler, par leurs devises, à la réalité et nous rendre peut-être meilleurs... ou tout au moins nous engager à savourer les joies éphémères de la vie.



LA FEMME

ET LES SPORTS

Dans un précédent numéro, livraison du mois d'août, nous avons parlé des progrès réalisés par la jeune fille dans l'instruction. Nous disions qu'elle est devenue, après avoir rompu les liens qui la retenaient loin des institutions d'enseignement, la concurrente de l'homme dans les domaines supérieurs. Elle veut être l'égale de l'homme dans les arts, les sciences et la littérature. Cette aspiration est pour le moins osée.

D'après les plus grands écrivains qui ont fait du féminisme une étude approfondie, Emile Faguet, l'historien Michelet et Jules Lemaître (tous trois fort sympathiques à la femme), elle peut être l'égale de l'homme mais non sa pareille, cela à cause même de l'ordre fatal et éternel des choses, de sa propre nature.

Cependant, toute absorbée dans ses études et toute frémissante de l'espoir le vaincre son adversaire spirituel, l'homme, elle se cultive à fond. Et

pour arriver à le dépasser, elle ne le suit pas sur un terrain où ce dernier perd beaucoup de temps, le terrain des jeux.

"This is the question". Dans la province de Québec, les couventines jouent très peu et ce que nous venons d'avancer est vrai pour elles; mais aux Etats-Unis et dans les autres provinces du Dominion, les jeunes filles s'adonnent aussi bien aux sports que les hommes et ce qui précède ne s'applique pas dans leur cas.

Mais ce qui importe ici consiste à savoir si les sports pratiqués à outrance comme dans les lycées, "high schools" ou universités américaines ou anglaises sont plus susceptibles de développer la femme physiquement et moralement que la callisthénie enseignée dans tous les couvents de la province de Québec.

La callisthénie est un ensemble d'exercices appropriés à l'éducation

physique des enfants et des jeunes filles.

"Les exercices callisthéniques consistent surtout en mouvements rythmés (comprenant des danses et des marches), qui s'exécutent au son du piano, souvent par des élèves réunis des deux sexes. Ces exercices ne nécessitent presque pas d'appareils et ne comportent pas de grands efforts musculaires; mais ils développent néanmoins, chez l'enfant et chez la jeune fille, la force d'abord, ensuite et surtout la souplesse et la grâce."

Dans un congrès récent d'éducateurs et de professeurs de culture physique français et anglais, réunis à Londres, il fut décrété à la presque unanimité que la gymnastique suédoise, en honneur aux Etats-Unis, notamment, comportait de graves inconvénients et mettait la santé et l'intelligence des jeunes filles en danger; que la callisthénie était préférable aux sports violents.

Notre méthode serait conséquemment la meilleure. La meilleure façon de comprendre l'entraînement physique propre aux jeunes filles est de prêcher "une participation modérée dans une variété de sports plutôt que la spécialisation dans quelques-uns."

L'athlétisme féminin bien compris est contenu dans ces quelques mots: leçon de maintien, mouvements respiratoires, exercice des muscles. Aussi la marche cadencée et la danse (la danse antique de préférence aux danses modernes, démoniaques, laides et absolument impropres à l'acquisition de la grâce et de la beauté) au lieu du trapèze, de la barre fixe et de tous les appareils de gymnastique suédoise.

On peut ajouter le golf, le tennis, la natation, l'équitation, le canotage, mais modérément.

Les phénomènes que tous les journaux illustrés reproduisent en train de bondir par-dessus une barre de quinze pieds de hauteur, de plonger du trentième étage d'un gratte-ciel feront fureur pendant quatre ou cinq ans au plus dans un cirque, mais dans les couvents n'obtiennent jamais les premières places.

L'abus des exercices violents n'électrise le corps humain qu'un temps relativement court et ne participe aucunement à l'éclosion de l'intelligence et à la bonne santé du cerveau.

En un mot, les sports tels que la crosse, le hockey, la balle au champ, le ballon, la course et bien d'autres arrêtent le développement mental de la femme pour en faire une personne agréable à l'oeil comme une belle statue de marbre mais incomplète.

Pas plus dans le domaine sportif que dans le domaine intellectuel, la femme ne doit pêcher par présomption.

—o—

M. VAN ALÉN ET LE RÉGIME SEC

Est-ce que la sécheresse serait pour les Etats-Unis une cause de dépeuplement?

Il paraît en effet que de nombreux Américains renoncent à leur titre de citoyens des Etats-Unis pour protester contre le régime sec—et pour aller boire librement ailleurs.

Ainsi cette demande publiée par un certain nombre de journaux américains:

"M. Van Alén, ancien ambassadeur des Etats-Unis à Rome, demande à devenir Français. Motif: la prohibition en Amérique des boissons alcooliques, contre laquelle l'ex-ambassadeur a souvent protesté."

POURQUOI SOMMES-NOUS DROITIERS ?

Vous l'êtes-vous demandé? Ne prenez pas cette peine, on y a pensé pour vous. Le Dr J. Herber (de Cette) vient d'adresser à l'Académie de médecine un mémoire manuscrit, dont nous devons au professeur Chauffard une très lumineuse analyse; nous la résumons brièvement, avant d'y ajouter de notre fonds propre.

La "droiterie" est un caractère physiologique, presque spécial à l'homme; en dehors de l'espèce humaine, en effet, on ne la rencontre que chez quelques singes anthropoïdes, comme l'orang-outang, par exemple. Le gorille et le chimpanzé sont gauchers. Pourquoi nous servons-nous de préférence de la main droite?

D'après le savant praticien, la clinique indique clairement pourquoi l'homme de tous les temps et de tous les pays a toujours été droitier. Elle nous apprend que "les efforts, les souffrances, les mouvements du côté gauche du corps retentissent profondément sur le coeur, et la loi du moindre effort explique pourquoi l'homme se sert principalement du bras droit".

Nous n'entrerons pas dans le détail de l'argumentation, qui est, reconstituons-le, conduite avec une rigoureuse logique; nous n'en retiendrons qu'une phrase, au surplus suffisamment explicite: "La station droite a créé la spécialisation fonctionnelle des bras, qui s'est accrue avec le cerveau de l'homme; l'aptitude au travail, c'est-à-dire l'effort musculaire dirigé par l'intelligence, a fait son apparition

dans le monde; elle a développé la droiterie, en déterminant la prééminence du côté dont l'usage devait le moins surmener le coeur."

Le cerveau gauche aurait donc bénéficié de la prééminence du côté droit. Car, nous n'avons pas à vous l'apprendre, nous avons deux cerveaux, évidemment solidaires l'un de l'autre, mais qui, dans certaines circonstances, n'en ont pas moins un fonctionnement autonome, parfois même contradictoire: ainsi pourrait-on expliquer le dédoublement de la personnalité, la distinction entre le cerveau supérieur et le cerveau inférieur, etc., toutes questions qui demanderaient de trop longs développements pour être traitées à la légère. Quoi qu'il en soit, le cerveau gauche serait plus noble et aussi mieux meublé que le cerveau droit: ne loge-t-il pas la faculté du langage? Et c'est pourquoi les gauchers seraient de purs dégénérés, parce que, chez eux, le cerveau droit aurait prédominance sur le gauche; or le cerveau droit est celui proposé aux basses fonctions!...

Le côté gauche du corps, étant commandé par le cerveau droit, travaille très peu; par répercussion, le cerveau droit, n'étant que très rarement mis à contribution, finit par s'atrophier; d'où les gauchers seraient des anormaux, tout au moins en état d'infériorité vis-à-vis des droitiers. Or savez-vous le pays qui compte le plus de gauchers? Eh bien, c'est... l'Allemagne!

Un docteur berlinois, qui a entrepris une vaste enquête sur la proportion des gauchers dans l'armée allemande, a révélé que, sur 266,000 conscrits, il n'y en a pas moins de 10,000 qui se servent de la main gauche. Et le ministère de la guerre allemand a inscrit l'ambidextrie dans les règlements militaires comme exercice obligatoire.

Habituons l'enfant à se servir de ses deux mains, disent à leur tour les cliniciens, après les anthropologistes, nous ferons de la sorte travailler leurs deux lobes cérébraux. L'effort se distribuant sur une surface plus grande, déterminera une fatigue moindre, et il ne serait pas impossible, sous l'influence de la pratique systématique et prolongée de l'ambidextrie, de stimuler assez fortement le cerveau droit pour que la faculté engourdie se réveille, se recrée un organe.

En tout cas, l'utilité de l'ambidextrie nous paraît hors de conteste : abondance de biens ne saurait nuire.

LA CARTE POSTALE

Nous n'apprendrons pas à nos lecteurs que la carte postale illustrée, dont on souligne le cinquantenaire, est toujours en pleine vogue. Les gens de goût n'apprécient pas certaines collections niaisées ou licencieuses. Mais celles qui représentent des paysages, des monuments, des châteaux, des panoramas, continuent à être très recherchées.

Nous avons voulu savoir le nom de l'innovateur des cartes postales. Pour les uns, l'honneur en revient à

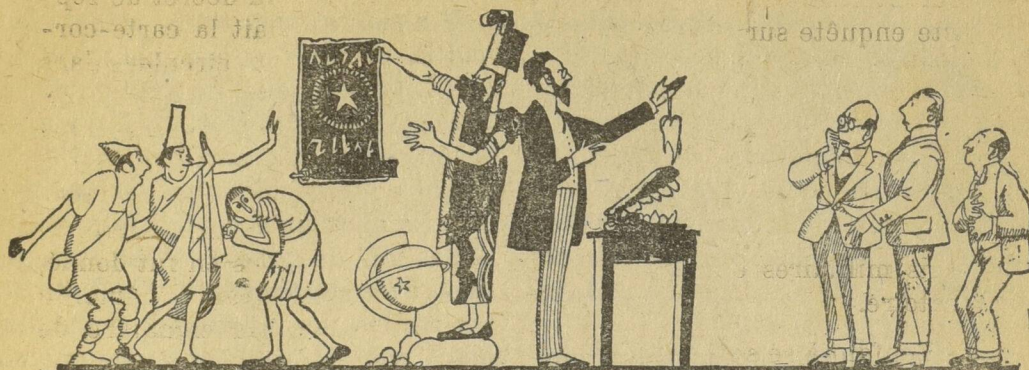
l'Autriche, qui, par un décret de septembre 1869, instituait la carte-correspondance pouvant circuler dans toutes les localités de l'empire. En 1870, l'administration allemande mit en circulation dans les territoires français, occupés par les armées de Bismarck, le premier modèle imprimé, au prix d'un centime. Avis en fut donné, par voie d'affiche, à Nancy même, le 29 septembre, sous la signature de Roshart, commissaire spécial.

En France, c'est M. Besnardeau, de Sillé-le-Guillaume, qui l'introduisit et ses premiers acheteurs furent les mobiles du camp de Conlie.

D'aucuns prétendent que la carte postale est due à un Hongrois, François Borich; au voyageur de commerce, l'Allemand Wolff; à l'imprimeur Schwartz. L'accord ne s'est point établi, mais il convient de mentionner spécialement l'effort de Besnardeau. Sa carte représentait deux faisceaux d'armes soutenant une banderole portant ces mots: "Souvenir de la Défense Nationale". Au-dessus, l'hermine du blason de Bretagne.

Aujourd'hui, il n'est pas une vitrine de papeterie, de buraliste où ne se prélassent la carte postale dans toutes ses variétés; pas une gare où elle n'incite le voyageur à expédier un souvenir aux amis; pas une cérémonie dont elle ne s'improvise le Dangeau impitoyable et précis. C'est la providence des gens pressés, des paresseux et des touristes. C'est le cauchemar des facteurs, mais c'est aussi une source de fortune publique, puisqu'elle fait rentrer des millions dans les caisses de l'Etat.

Et le plus joli voyage autour du monde peut s'effectuer sans fatigue, en feuilletant simplement un album de cartes postales...



L'influence de la carie sur l'organisme humain

Les anciens attribuaient toutes leurs infortunes aux étoiles; nous, modernes, plus profanes, plus positivistes, en tenons responsable notre dentition. Les hommes de science ont fait, au cours de ces dernières années, des découvertes stupéfiantes sur ce sujet. Mille maladies au bas mot proviennent des dents mal entretenues. Si votre gros doigt du pied (lisez: votre gros orteil) est affecté par la goutte, c'est qu'il doit se trouver des dépôts malsains dans une de vos molaires. Le rhumatisme, l'hyperthyroïdisme, l'épilepsie tout cela prend naissance dans une dentition gangrenée. Tout dernièrement, un médecin aliéniste ramena plusieurs fous à la raison en leur extrayant quelques dents, qui, probablement, leur entraient trop avant dans le cerveau. Toutes ces découvertes sont vulgarisées avec un grand concours de presse et les dentistes écrivent autant de choses sur ce sujet que le plus zélé des agents de publicité sur l'étoile qu'il "pousse".

Nous soumettons à nos lecteurs quelques-unes de ces pièces de littérature qui ont été distribuées dans le public:

La dent la plus importante de la bouche

Qui est-elle? la molaire de six ans. C'est la clé de voûte de toute dentition et l'une de ses fonctions est même de déterminer la place des autres dents. Elle est aussi des quatre molaires, les piliers de la dentition, la plus chargée de responsabilité. La sixième molaire (et voilà l'ennui) est la première à pousser, traversant la gencive de l'enfant de six ans, alors que les dents de lait n'ont pas encore fait irruption au dehors. Les parents ont l'habitude de s'imaginer que comme toutes les autres elle sera temporaire et attachent peu d'importance à sa carie. L'âge dit, "des bons", passe et la dent est affectée pour la vie, c'est-à-dire jusqu'à l'extraction qui devient absolument nécessaire.

Quand cette dent principale est disparue, la nature s'empresse d'en obturer la place qu'elle tenait, avec ce résultat de rapetisser la mâchoire et de nuire à l'articulation normale des mâchoires, les autres dents prenant une direction oblique ou un mauvais

penchant. L'amoindrissement de la mâchoire déforme la figure.

Cette molaire de six ans peut facilement être reconnue chez les enfants. La dentition temporaire des premières années comporte vingt dents, dix de chaque côté de la bouche. S'il s'en trouve une de plus, que les parents apprennent qu'elle est permanente et ne doit pas être extraite.

Les dents de lait ont aussi leur importance, nul doute là-dessus. Qu'on le sache.

Autre question très intéressante. Les bonbons sont-ils une cause première de la carie des dents? Oui, disent tous les dentistes qui considèrent le sucre sous toutes ses formes comme un des ennemis les plus dangereux des dents. Cependant, plusieurs prétendent qu'il n'exerce aucune influence, ne produit aucun effet sur l'émail.

Nous l'avons souvent dit à nos lecteurs. Toutes les maladies ne proviennent pas du mauvais état d'une dentition, c'est entendu, mais la carie en cause plusieurs. Nettoyons nos dents deux fois par jour au moins et visitons les dentistes au moins deux fois par année.

CLEMENCEAU ET LA DANSE

Les Parisiens fervents de la danse ont appris aujourd'hui avec surprise que le championnat de danse amateurs avait été enlevé par Georges Clemenceau et sa partenaire.

Leur étonnement cessa lorsqu'ils apprirent que ce n'était pas le Tigre dont il s'agissait, mais de son petit fils, fils de Michel Clemenceau.

Il n'y aurait cependant rien d'étonnant à ce que Georges junior eût appris à danser sous l'instruction de son grand-papa. Celui-ci était, il n'y a pas si longtemps, un excellent maître de danse, sachant indiquer des pas spéciaux à ceux qu'il voulait faire sauter — pas mal de ministres, par exemple; puis, avec son copain F. Foch, un autre maître, les Allemands à qui tous deux enseignèrent un autre pas que celui de l'oie; après, quelques personnalités du Conseil International. Il n'est pas impossible qu'on le revoie sous peu reprendre ses leçons...

—o—

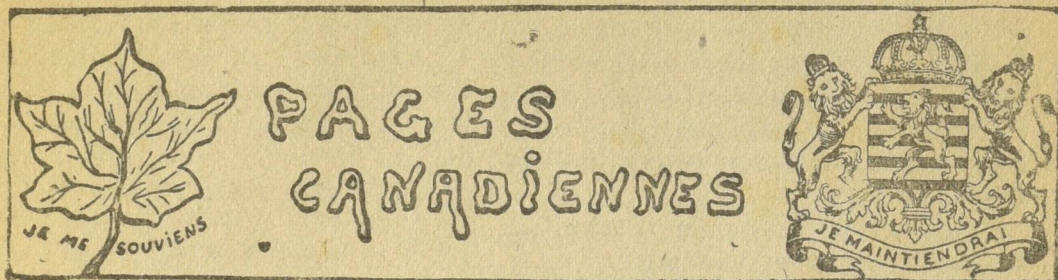
LA PROPRETE DES MAINS

Des médecins en grand nombre prétendent qu'en dépit de tous les soins les plus méticuleux, nous ne pouvons jamais avoir les mains absolument propres.

L'un d'eux, pour le prouver, se trempa le doigt dans un liquide contenant des millions de bacilles typhoïdiques. Il le plongea ensuite dans une solution antiseptique, puis dans de l'eau glacée et dans de l'eau bouillie. Après cela, il se lava les mains dans une eau stérilisée. Et malgré toutes ces précautions, la dernière eau dont il se servit contenait 313 colonies de bacilles de la typhoïde.

Un autre fit la même opération et se rinça le doigt dans de l'alcool pur, à 90°, et dans de l'eau stérilisée. Quatre familles de bacilles résistèrent encore.

C'est dire que le moindre attouchement est accompagné d'une transmutation immédiate de bacilles entre deux personnes.



LE CLIMAT DU CANADA

Une fière réponse à ceux de l'étranger qui croient encore à la légende des arpents de neige

"Vous savez que ces deux nations sont en guerre pour quelques arpents de neige vers le Canada et qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut."

VOLTAIRE

Candide, chap. XXIII

La boutade que Voltaire a mise dans la bouche de son héros Martin, parlant à Candide, sert depuis cent-cinquante ans à résumer l'opinion de beaucoup de gens sur le Canada. Aujourd'hui encore, malheureusement, il n'est pas rare de rencontrer, en Europe, des gens instruits ou qui passent pour tels, dans la bouche desquels cette boutade sert invariablement à répondre à ceux qui se hasarrent à leur parler de l'admirable fécondité des terres canadiennes ou de l'immensité de leurs ressources inexploitées.

C'est moins M. de Voltaire qu'il faut blâmer, en la circonstance, que ceux qui s'obstinent, en plein vingtième siècle, à édifier un jugement prétendu définitif, sur la boutade d'un ironiste du XVIIIe.

Il est certain que Voltaire a mal jugé le Canada, mais il faut convenir que les éléments d'informations dont

il pouvait disposer ne lui permettaient guère de se faire une idée juste du climat de ces terres un peu trop éloignées de Versailles, de Potsdam et même de Ferney. Il faut aussi, avant de condamner Voltaire, se demander sur quoi il fondait son jugement et pourquoi il s'est livré à cette boutade demeurée trop célèbre.

Voltaire professait une admiration enthousiaste pour les possessions françaises du nord du golfe du Mexique. Il aurait voulu que le Roi de France concentrât ses efforts sur cette région de la Louisiane, où le souvenir français, nul ne l'ignore, est resté, jusqu'à aujourd'hui, aussi vivant qu'au Canada.

Voltaire considérait, pour employer une expression toute moderne, qu'il convenait de "sérieux les questions". En France on connaissait alors la Louisiane mieux que le Canada et le Mississippi mieux que le Saint-Lau-

rent. Voltaire pensait donc que c'est là qu'il fallait que le Roi de France portât tout d'abord ses efforts et voilà l'une des raisons qui l'ont poussé à déprécier le Canada en faveur de la Louisiane.

"Je n'ai jamais conçu, écrivait-il au comte d'Argental, comment on a pu choisir les plus détestables pays du Nord qu'on ne peut conserver que par des guerres ruineuses et qu'on ait abandonné le plus beau climat de la terre, dont on peut tirer du tabac, de la soie, de l'indigo, mille denrées utiles, et faire encore un commerce plus utile avec le Mexique."

Mais il avait encore une autre raison pour déprécier le Canada. Il trouvait que le Roi de France avait dépensé beaucoup trop d'argent dans de lointaines expéditions, alors qu'il restait encore, en France même, tant de terres incultes qui demandaient à être défrichées.

Reprochera-t-on à Voltaire d'avoir ignoré que les terres de l'ouest du Canada, sur des étendues immenses, se prêtaient admirablement à la culture des céréales et notamment du blé? Ce serait oublier qu'il y a cinquante ans à peine la fertilité de l'ouest canadien était encore inconnue des Canadiens eux-mêmes.

Voltaire ne pouvait pas prévoir les découvertes qui ont été faites près de cent ans après sa mort et voilà pourquoi il écrivait dans son "Précis du siècle de Louis XV":

"On a perdu ainsi, en un seul jour, quinze cent lieues de pays. Ces quinze cent lieues, dont les trois quarts sont des déserts glacés, n'étaient pas peut-être une perte réelle. Le Canada coûtait beaucoup et rapportait très peu. Si la dixième partie de l'argent englouti dans cette colonie avait été

employée à défricher nos terres incultes en France, on aurait fait un gain considérable; mais on avait voulu soutenir le Canada et on a perdu cent années de peine avec tout l'argent prodigué sans retour."

* * *

Cessons une bonne fois de condamner M. de Voltaire, mais ne nous lassons pas de tourner en ridicule ceux qui persistent à juger le Canada d'après un écrivain mort en 1778.

Les hivers sont rudes au Canada, il serait puéril de chercher à le nier et les hivers y durent quatre à cinq mois. Mais il est peut-être bon de faire remarquer qu'au Canada, comme dans beaucoup d'autres pays, l'année compte exactement douze mois. Déduction faite, par conséquent, des quatre à cinq mois d'hiver, il reste, si nous savons bien compter, sept à huit mois qui ne sont pas des mois d'hiver. Ce sont des mois chauds, car le printemps et l'automne sont de très courte durée au Canada.

En outre il ne faudrait pas s'imaginer que l'hiver soit rigoureux cinq mois durant. Ce n'est guère qu'au coeur de l'hiver que se font sentir les grands froids, et tous ceux qui ont vécu au Canada savent à quel point ces froids secs sont plus facilement supportables et à quel point ils sont plus sains que les hivers humides de la plupart de nos pays de l'Europe centrale.

* * *

La neige, il faut le dire bien haut, est un des facteurs essentiels de la richesse du Canada. Les esprits superficiels vont sans doute crier au paradoxe et cependant rien n'est plus vrai.

C'est parce que la neige, en couches épaisses et dures, couvre le sol pendant quatre à cinq mois, que les plantes et la terre elle-même dorment d'un sommeil tranquille et absolu, à l'abri de l'atmosphère glacée.

A l'heure du dégel, la fonte très rapide des neiges imbibé abondamment la terre. Le réveil de la végétation se fait en quelques jours et l'on dirait que les plantes se grisent d'eau, d'air et de soleil, tant leur épanouissement est soudain.

Nous ne nous attarderons pas ici à relever des tableaux météorologiques ou à comparer les températures maxima et minima des diverses régions du Canada. Nous pensons qu'il est beaucoup plus intéressant de montrer que tous les genres de culture qui prospèrent dans l'Europe centrale prospèrent également au Canada. Les céréales, les plantes fourragères, les légumes et les fruits sont cultivés en abondance et sans aucune difficulté. La vigne même est cultivée avec succès au Canada.

Nulle part le froid n'empêche l'élevage du bétail; c'est au contraire un fait reconnu que les hivers canadiens sont un merveilleux préservatif contre les épidémies et donnent au bétail une vigueur remarquable.

* * *

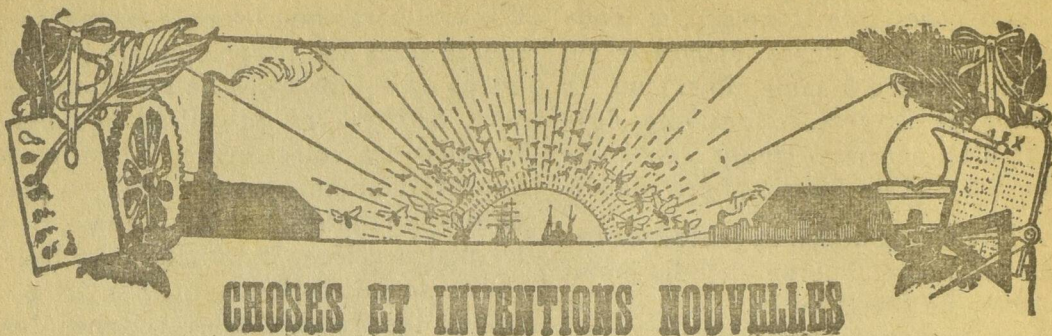
Enfin, il ne faut pas oublier, en parlant des hivers du Canada, que c'est grâce à la neige que les transports peuvent se faire dans des régions presque inaccessibles durant la belle saison. C'est en hiver que s'approvisionnent facilement les postes des maisons de fourrure dans le nord.

C'est en hiver que les entreprises minières dont les propriétés sont éloignées de toutes voies de communication, peuvent, en attendant la construction des voies ferrées, faire leurs approvisionnements en vivres, en machines, en matériel de toute sorte. Sur les pistes gelées, le transport en traîneaux se fait rapidement. Les broussailles, les troncs d'arbre couchés, les aspérités d'un sol tourmenté, disparaissent sous l'épaisse couche de neige. Les marécages, les rivières, les lacs même, au lieu d'être des obstacles qu'il faut contourner, deviennent, lorsqu'ils sont gelés, des routes facilement praticables.

Sans la neige et le gel, il est des régions entières qui n'auraient pu être développées qu'au prix de difficultés sans nombre et de dépenses considérables.

Au Canada, les pistes sur la neige jouent le rôle que jouaient les routes d'Europe avant l'ère des chemins de fer; autrement dit, le plus gros de l'oeuvre de pénétration des régions solitaires et incultes du Canada n'aurait pas pu être entrepris sans le secours de la neige.

Voilà des faits qu'il faut mettre le plus souvent possible sous le nez frieux de ceux qui parlent encore avec effroi des "arpents de neige" et des "déserts glacés". Quant à ceux qui ont pris la peine de vérifier ces faits et qui ont compris tout ce que la boutade de M. de Voltaire a de suranné, ils ne peuvent que répéter après Sir Wilfrid Laurier: "L'hiver est la gloire du Canada". Et Louis XIV n'avait tout de même pas tort de s'écrier: "Cette partie de la monarchie française deviendra quelque chose de grand."



UN SECHOIR DE FORTUNE

Un certain nombre de fils solides, terminés en crochets, et réunis au sommet de façon à former un râtelier à huit ou dix branches susceptibles chacune de supporter un vêtement, donne comme résultat ce qui est montré dans notre dessin. Une fois cette

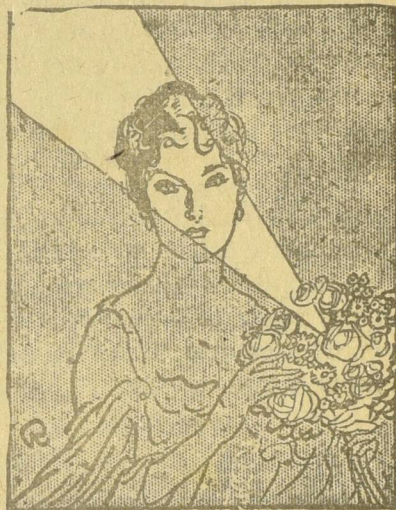
dans un de ces volumineux bouquets de fleurs que portent les chanteuses et actrices sur la scène, vient d'être inventé par un ingénieur de l'Ouest. Cette idée n'a rien de génial; elle est tout simplement amusante, venant sans doute d'un myope qui souffre de ne pas assez bien voir les jolies filles au théâtre. L'artiste tient ce bouquet



armature fabriquée, elle est fixée à un petit poêle à l'huile ou à une "tortue" ordinaire et en cinq secs les vêtements humides sont réchauffés. Quand il ne sert plus, le râtelier peut être replié et déposé dans un tiroir.

LE BOUQUET ILLUMINE

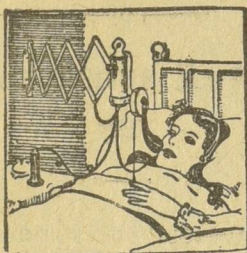
Un projecteur de très petit format, susceptible d'être caché ou enfoui



à la main dont le projecteur lui illumine la figure en chantant ou en déclamant. Il faut naturellement que ce minuscule projecteur jette sur la figure de la belle un filet de lumière qui ne semble pas trop artificielle, autrement l'effet est gâté.

POUR LES PARALYTIQUES

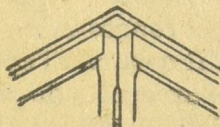
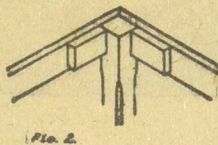
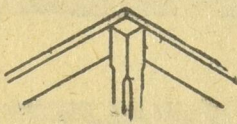
Un téléphone peu ordinaire vient d'être inventé pour servir aux paralytiques qui ne peuvent que faiblement se servir de leurs mains. L'objet de cette trouvaille est de permettre au malade de placer un appel si, laissé seul à la maison, quelque chose sur-



vient. La fabrication n'en est aucunement compliquée. L'acoustique est remplacé par des écoutes fixées aux oreilles en permanence et le cornet est renversé à la hauteur de la bouche. L'appareil est mobile, grâce à un bras flexible comme un ressort.

POUR SOLIDIFIER LES TABLES

Ceux qui ont souvent l'occasion de fabriquer des tables ou des bancs

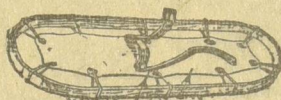


trouvent particulièrement difficile de leur donner de la solidité. Deux ex-

cellentes méthodes sont enseignées par cet article et cette vignette. Le cadre est cloué aux pattes, comme dans la figure 1. Les pattes sont retenues par de petits morceaux de bois aboutissant et aux pattes et au cadre, comme dans le dessin 2. Ou encore, ce qui vaut mieux, d'une patte à l'autre est fixée, en dedans du cadre, une planchette étroite.

RAQUETTES FABRIQUEES A LA MAISON

Il est facile de vous fabriquer un jeu de raquettes, en utilisant un tas de choses qui ne nous servent absolument à rien dans la maison. Ainsi, deux ronds de chaise cannée, découpés dans la forme voulue, peuvent, en



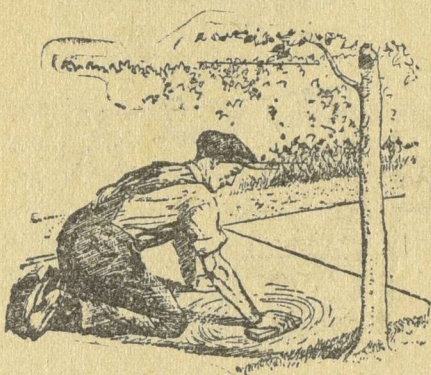
leur ajoutant des attaches, être convertis en excellentes raquettes, ainsi que l'indique l'une de nos quatre vignettes. Une autre manière de les obtenir est de joindre deux planches de tonneau ensemble en y ajoutant des

taquets ou ferrures et des lanières pour les pieds. Des cerceaux de tonneau font aussi l'affaire en les serrant dans la forme oblongue et en plaçant au milieu un morceau de toile. Aussi, comme bien l'on pense, des raquettes de tennis qui ont vu de meilleurs jours peuvent être utilisées à cette fin. L'opération est simple et consiste seulement à fixer des fers à l'extérieur de la raquette pour l'attachement des courroies ou lanières et une pièce de bois de 4 à 5 pouces de large sous la poignée.

— o —

POUR POLIR UNE PIERRE A HUILE

Quand une pierre à huile se creuse à sa surface, il est pratiquement impossible d'aiguiser des taillants, des ciseaux ou autres instruments tranchants à cette fin. Si celui qui se servira de ces outils n'est pas un expert, la surface de toute pierre à huile deviendra inégale et raboteuse.



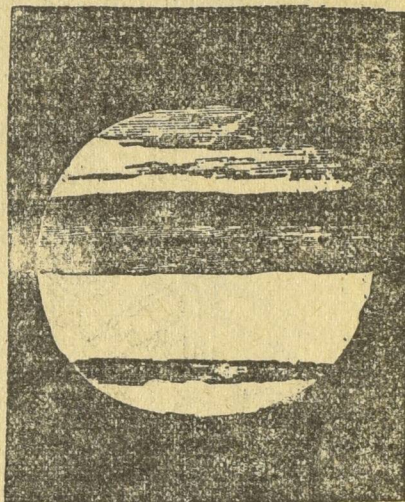
Il y a plusieurs moyens de lui rendre sa surface lisse, mais voici le meilleur sans contredit, qui se réclame de sa simplicité même, aucun outil n'étant nécessaire.

Placez la pierre à huile à l'envers sur un trottoir de ciment rugueux et frottez en mouvements circulaires jusqu'à ce que la pierre à huile adhère parfaitement au trottoir sur tous les points. S'il y a encore des raies ou incisions sur sa surface, servez-vous de papiers de verre ou papiers émeri.

— o —

NUAGES A LA SURFACE DE JUPITER

Un professeur d'astronomie anglais vient de découvrir au cours de certaines recherches que la face de la planète de Jupiter, au lieu d'être composée de bandes uniformes jaunes, blanches ou brunes, consiste réelle-

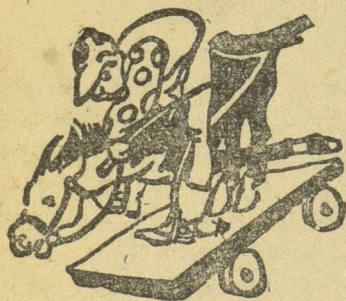


ment en un nombre considérable de petits nuages rouges et bruns, sur un fond blanc. Il compara l'apparence de ces taches aux grains de riz qui couvrent le soleil. Il dit que ces mêmes accidents ont été remarqués par d'autres savants.

LES JOUJOUX DE NOEL

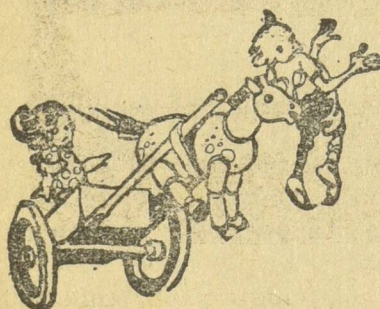
Il faut laisser aux enfants leurs charmantes et naïves illusions. Le leur détruire serait les priver de ce fond de poésie dont nous avons besoin à tout âge et qui, à tout âge, est la

Que ce soit le Bonhomme de Neige, Saint-Nicholas ou le petit Jésus, combien les mioches aiment le bienheureux qui gonfle leurs bas ou leurs sabots, durant la nuit du 25 décembre.



source des joies les plus pures et les plus vraies. Il y a de ces illusions qui sont communes à l'humanité toute entière. Le jeune homme qui se marie épouse indubitablement la meilleure et la plus belle femme du monde; si un seul ménage sur 100 est heureux,

Les parents doivent, tant qu'ils peuvent, laisser croire aux enfants que ces milliers de petits riens "tout neufs" qui composent les bas de Noël ou les sapins de Noël viennent d'en-



ce sera le sien. Voilà une belle illusion de vingt ans. Les petits ont aussi les leurs, et c'est justice. Ainsi, qu'y a-t-il de plus agréable à la jeunesse que la venue du Bonhomme Noël ou de Saint-Nicholas?

haut. Ils auraient bien tort, par une fausse prétention à la générosité, de leur dire que ces joujoux ont été achetés à tel magasin avec de vulgaires sous.

Les enfants, les premiers, n'en croiraient pas un mot d'abord mais fini-

raient, avec les années et le raisonnement, par s'apercevoir en effet que le cheval de bois, l'éléphant et la poupée de son ne leur viennent pas du petit Jésus, mais bien du papa ou de la maman et, réellement, le plaisir serait moins grand pour eux.

Autre conseil aux parents. De grâce qu'aucun Canadien-français qui se respecte le moins ne parle à ses enfants du bonhomme Santa Claus. Nous en avons assez de ce gros Boche (qui n'est même pas Anglais), aux joues soufflées, au gros ventre, au nez d'ivrogne. Santa Claus est de pure invention allemande. Si nos compatriotes anglais en veulent, c'est leur affaire. Gardons notre Bonhomme Noël, notre Saint-Nicholas ou notre petit Jésus. Ces trois personnages-là sont certainement aussi intéressants que le gros Santa Claus.

LE POISON CONTENU DANS LA FUMÉE DE CHARBON!

Ce fut pendant le dix-huitième siècle que l'usage du charbon se généralisa non seulement pour chauffer les cheminées, mais encore pour les fourneaux de tout genre employés dans l'industrie et, plus tard, pour la mise en marche des premières machines à vapeur.

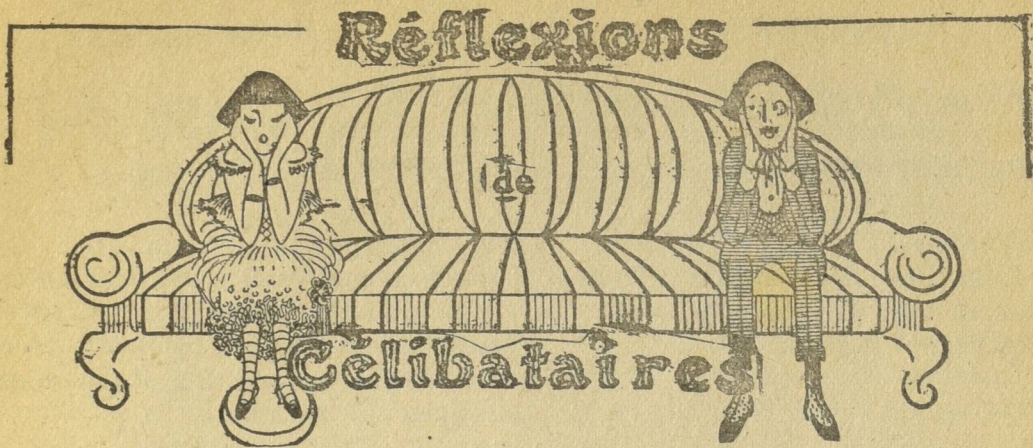
"La fumée de ce nouveau combustible fut regardée partout comme un grave inconvénient et une source de maux aussi bien pour la vie végétale qu'animale, déclare Sir Ray Lankester dans "Secrets of Earth and Sea."

L'action toxique de la fumée de charbon n'est pas due aux particules de carbone dont elle est en grande partie constituée, mais à l'acide sulfurique qui provient de la petite quan-

tité de soufre recelée par le charbon. On a calculé que plus de 16 millions de tonnes de charbon sont employées annuellement à Londres pour le chauffage et que leur combustion a pour résultat le dépôt sur la ville d'environ 480,000 tonnes de poussière de carbone chaque année. Or le poids du soufre est à peu près égal à celui du carbone.

SPORTIQUE OU SPORTIF?

Qui a créé ce mot "sportif ?" La question est discutée. Un journal hebdomadaire déclare que c'est lui qui employa le premier cet adjectif il y a une dizaine d'années. Mais le grave "Journal des Débats" lui a prouvé, textes à l'appui, qu'il se vantait. En 1889, feu notre confrère M. de Saint-Albin avait, en effet, publié un ouvrage ayant pour titre: "Tout Paris mondain et sportif" et, dans un livre de Ludovic Halévy paru en 1892, on relève cette phrase: "Elle patinait, elle nageait, elle était sportive." Donc, pas de doute, le mot "sportif" a déjà de la bouteille. Mais, à notre tour, nous avons tenu à savoir ce qu'il en était en nous référant aux dictionnaires et nous avons constaté que le Grand Larousse, dont le volume contenant la lettre S a paru en 1875, fait mention du mot "sportif". En revanche, son supplément, publié en 1878, indique "sportique" comme étant l'adjectif dérivé du mot "sport". Dès lors nous sommes assez embarrassés, d'autant que le dictionnaire Littré, lui, ne donne ni l'un ni l'autre de ces deux mots. Quant au dictionnaire de l'Académie, il n'en est pas encore à la lettre S. Et, comme on ignore s'il y arrivera jamais, la question reste posée.



FEMMES

Jeunes filles, ne quittez jamais un amoureux avant d'être bien certaine d'avoir un remplaçant.

* * *

Pour être parfaitement heureuse en amour, une jeune fille doit avoir deux amoureux afin de pouvoir dire à l'autre ce qu'elle pense du premier.

* * *

Souvent une femme peut flatter un homme en lui disant qu'elle ne le peut pas.

* * *

Un baiser est l'allumette qui allume le feu de l'amour.

* * *

Une femme d'esprit épousera un homme ayant un passé pourvu qu'elle sera certaine que son avenir lui appartiendra.

* * *

Lorsqu'une femme est assez vieille pour apprécier l'amour, elle est souvent trop vieille pour l'inspirer.

* * *

Quelques femmes perdront plus vite la raison que la parole.

HOMMES

L'unique amour d'une jeune fille n'est pas toujours nous.

* * *

Lorsqu'une femme vous demande d'être sincère avec elle, elle ne vous demande pas de cesser de lui compter les mille petites blagues qui font la vie à deux si heureuse.

* * *

De nos jours les femmes sont une énigme; où diable ont-elles leur argent et leur vaccin?

* * *

Les femmes ne sont vraiment pas raisonnables. Si nous restons seuls avec elles plus de dix minutes elles veulent absolument que nous les épousions sous peine de prison. Ah, non, elles ne sont pas raisonnables.

* * *

Tous les hommes sont égaux... en costume de bain.

* * *

Tout homme peut tomber en amour, il n'y a que l'homme sage qui s'en tient éloigné.

FEMMES

S'il ne faut pas accorder trop de liberté à un amoureux, il n'est pas bon non plus de l'enchaîner.

* * *

Il est plus facile de faire l'amour dans un clair de lune que de vivre à deux durant le jour.

* * *

Il existe deux catégories d'hommes: Celle pour qui les femmes se fardent et se poudrent et celle pour lesquels elles restent telles qu'elles sont.

* * *

Chaque femme possède un coeur et chaque coeur de femme est un puits d'amour où la gent masculine vient chercher le bonheur.

* * *

Les brunettes ont, paraît-il, plus d'esprit que les blondinettes. C'est une vérité que la plupart d'entre nous pouvons contrôler, ayant été les deux.

* * *

La femme change plus souvent d'idées que de chapeaux, ce qui n'est pas peu dire.

* * *

Autrefois les jeunes filles aimaient recevoir des violettes des célibataires; de nos jours, la jeune fille qui reçoit des violettes se demande pourquoi le jeune homme ne lui a pas envoyé des orchidées.

* * *

Toute femme qui se marie devrait être capable de "supporter" son futur mari.

HOMMES

Il vaut mieux savoir que les femmes rient de nous que de savoir qu'elle ne nous remarquent pas.

* * *

Lorsqu'une femme peut écouter un jeune homme durant dix minutes sans l'interrompre, il est temps pour cet homme de faire une demande ou d'appeler le médecin.

* * *

Le célibataire commence à s'occuper d'une jeune fille le jour où cette jeune fille a remarqué un autre jeune homme.

* * *

Le philosophe qui prétend que les femmes sont plus heureuses à 35 ans, ignore sans doute qu'il n'y a aucune femme possédant cet âge.

* * *

Si vous ne prenez pas l'amour au sérieux, méfiez-vous, c'est elle qui vous prendra au sérieux.

* * *

Un chauffeur qui se marie réparera désormais les pannes de coeur de sa chère et tendre.

* * *

Le monde serait heureux si les hommes étaient aussi sages et les femmes aussi innocentes qu'ils prétendent l'être.

* * *

L'amour est une victoire temporaire sur la vérité.

La nouvelle loi de tempérance devant l'opinion

Nous tirons de la magnifique revue mensuelle France-Canada cet article, signé Eug. Boislandry Bubern, sur notre loi provinciale de tempérance qui remplace, depuis le mois de mai dernier, la loi de prohibition du 17 mars 1919. Il fera, sans doute, plaisir aux lecteurs de la "Revue" de savoir exactement ce que l'on pense en France de cette mesure:

"En ce moment où la mévente des vins cause de si graves préoccupations aux viticulteurs français, dont le coût de production a subi un énorme accroissement, ils suivent avec un intérêt spécial les variations de la législation étrangère concernant l'importation des vins. Ayant perdu leurs débouchés de l'Europe centrale et de la Russie, que compensent faiblement les achats de l'Extrême-Orient, ils ont été particulièrement affectés par le développement qu'a pris, dans l'Amérique du Nord, un mouvement de tempérance que, tout en respectant le caractère moral du but poursuivi, nous osons qualifier d'excessif. Si la campagne contre l'abus de l'alcool nous paraît recommandable, nous avons peine à nous expliquer que des liquides inoffensifs tels que le vin, la bière et le cidre, dénommés très justement par la loi française "boissons hygiéniques", soient frappées par les mesures de rigueur qui visent les liqueurs fortes.

"En effet on ne rencontre nulle part de gens, dont le vin, pris à dose ordinaire, ait compromis la raison ou la santé. Quant à l'abus il est mauvais,

quoi que l'on boive, fût-ce du thé ou de l'eau claire. L'usage du vin peut même être considéré comme un remède contre l'alcoolisme. Nos régions viticoles sont réputées pour être celles où l'on voit le moins d'alcooliques. Il est vrai que l'on y boit du vin naturel et non des mixtures frelatées, telles qu'il s'en fabrique sous le nom fallacieux de "vin" à Hambourg ou en d'autres lieux dépourvus de vignes.

"La distinction qui s'impose, entre les boissons fermentées hygiéniques d'une part, et celles qui présentent une forte teneur alcoolique d'autre part, a fait des progrès dans une grande partie de l'opinion publique canadienne, ainsi qu'en témoignent les informations suivantes que l'Agent français chargé des fonctions d'attaché commercial à Montréal a fait parvenir à l'Office National du Commerce Extérieur. Elles ont trait à une loi sur le régime des vins et spiritueux que le Parlement de la province de Québec vient de voter. Cette "loi des liqueurs alcooliques" (par liqueurs alcooliques, il faut entendre les alcools, les spiritueux, les vins et les bières), intéresse évidemment le commerce français des vins et spiritueux à cause des répercussions qu'elle peut avoir sur les importations françaises au Canada. Elle remplace la loi de prohibition du 17 mars 1919.

La nouvelle loi prévoit la constitution d'une Commission, la "Commission des liqueurs de Québec", composée de cinq membres, nommés par le Lieutenant-Gouverneur en Conseil,

Cette Commission achète aux fabricants les "liqueurs alcooliques" et les revend au public et aux commerçants munis de licences de vente délivrées par elle. Elle possède, pour les besoins de ce commerce, des magasins et entrepôts; son principal établissement est à Montréal.

Elle veille à ce que la loi soit strictement observée et elle poursuit toute infraction devant les tribunaux. Les pénalités prévues sont, d'ailleurs, extrêmement sévères. Par exemple, le vendeur de liqueurs alcooliques sans permis est passible d'un emprisonnement de trois mois. La vente de liqueurs alcooliques autres que celles auxquelles sa licence donne droit expose le vendeur à une amende de \$1,000 pour la première infraction ou à trois mois d'emprisonnement; pour la seconde, à trois mois d'emprisonnement, sans option.

En principe, la Commission sera seule qualifiée pour vendre au commerce toutes les "liqueurs alcooliques", à l'exception des bières, qui pourront aussi, dans certaines conditions déterminées, être vendues par les brasseurs.

Les fabricants d'alcools, de spiritueux et de vin ne pourront vendre directement dans les provinces; ils vendront à la Commission qui revendra au commerce.

La vente au public des alcools et spiritueux sera faite exclusivement par cette Commission, qui ne vendra ces boissons que par quantité d'une seule bouteille à la fois sous enveloppe scellée. Le contenu de ces bouteilles ne dépassera pas 43 onces. Elles porteront une étiquette spéciale où le prix de vente sera indiqué.

La Commission vendra au public, sans limitation de quantité. Par exception aux restrictions ci-dessus, la vente au public pourra avoir lieu dans certains cas exceptionnels: hôpitaux, par exemple.

Les liqueurs alcooliques ne pourront être emmagasinées ailleurs que dans les magasins et entrepôts de la Commission, dans les usines fabriquant l'alcool, les spiritueux et les vins et dans les établissements spécialement autorisés à vendre au public.

Exception est faite à cette règle pour les liqueurs destinées à l'usage personnel; elles pourront être librement conservées au domicile de leur propriétaire; exception est faite également pour le vin destiné au clergé. Les dispositions de la loi ne s'appliquent pas au commerce des parfums, lotions, teintures, sirages, vernis, etc; mais ces produits ne devront pas contenir plus d'alcool qu'il n'est nécessaire à titre de dissolvant ou de préservatif.

Ce texte, quoique sévère encore par rapport à nos usages, constitue un progrès sur la législation antérieure, et nous souhaitons qu'il soit imité dans d'autres régions. A nos exportateurs de saisir l'occasion et de justifier par la qualité de leurs envois la vieille réputation du vin français, tant à l'égard du goût qu'à l'égard de l'innocuité physiologique."

—o—

Coller du papier sur des murs humides.—Faire une colle de farine de riz et après cuisson ajouter parties égales de vernis gras et d'essence de térébenthine, de façon que le mélange ait la consistance voulue pour se laisser étendre au pinceau.

LE CENTENAIRE DE GUSTAVE FLAUBERT

1821-1880

Le mois de décembre sera marqué en France, dans le monde des lettres, par la célébration du centenaire du plus remarquable romancier du siècle dernier, Gustave Flaubert, qui naquit à Rouen en 1821 et mourut dans sa villa de Croisset (Seine-Inférieure), en 1880. Il commença des études médicales qu'il abandonna pour la littérature. Maxime DuCamp, qui fut avec Louis Bouilhet et de Poitevin, son ami le plus intime, parle du jeune Flaubert, dans ses *Souvenirs Littéraires*, comme d'un étudiant en droit (et non en médecine) qui vivait dans l'horreur du Code civil, dont il ne put jamais retenir un article de mémoire. Ecoeuré de ce "charabia" légal, après un échec aux examens de la Faculté, il retourna à ses livres. Disons, avant d'aller plus avant, que Flaubert, qui par sa stature et sa barbe rousse tombante avait toute l'allure d'un chef gaulois, prétendait avoir du sang sauvage dans les veines, un de ses ancêtres ayant épousé une squaw au Canada. De par son père et sa mère, il était vrai Normand.

Flaubert a peu écrit, mais la plupart de ses livres comptent parmi les chefs-d'oeuvre, non pas seulement de son siècle, mais de toute la littérature française.

L'oeuvre à laquelle il s'attacha le plus, l'ayant revue trois fois à différentes époques de sa vie, est "la Tentation de Saint Antoine." Ce fut son grand oeuvre. Quand il en eut terminé le premier essai, il réunit à Rouen, chez son père, chirurgien de l'Hôtel-

Dieu, ses amis DuCamp et Bouillet pour leur en donner lecture. Le manuscrit en mains, avant d'en commencer la lecture, il leur dit: "Si après avoir pieusement écouté la lecture de mon travail, vous ne jetez pas des cris d'enthousiasme, vous ne savez pas ce que c'est que le beau."

Ce fut une cruelle déception pour le grand Flaubert, car, loin de pousser des cris d'enthousiasme, ses amis lui conseillèrent simplement de jeter son manuscrit au feu et d'entreprendre plutôt un roman dont ils lui donnèrent le thème et qui devint *Madame Bovary*.

C'est en 1857 que parut *Madame Bovary* qui fut un événement littéraire et dont un procès retentissant accrut la célébrité; en 1862, il donna *Salambô*, merveilleuse évocation de la civilisation carthaginoise; en 1869, *l'Education Sentimentale*, dont Jules Lemaitre parle comme d'un livre parfait, qui est une autobiographie; en 1877, *Trois contes* (*La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, *Hérodias*, *un Coeur simple*.)

Peu d'événements signalent la vie de Flaubert qui fut laborieuse et pénible, le grand homme ayant souffert horriblement d'une maladie nerveuse que certains ont révélée sous le nom d'épilepsie, entre autres Maxime DuCamp. Il est vrai que Guy de Maupassant (qui endurait le même mal) voulut faire taire cette nouvelle qui était répandue du vivant même de l'écrivain, mais vainement.

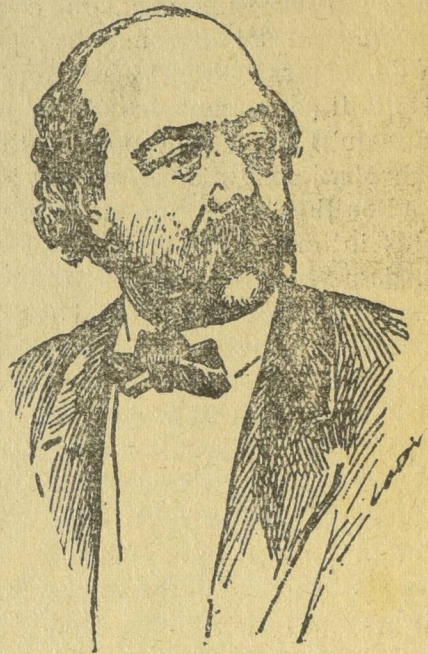
Il fit à plusieurs reprises de longs voyages en Orient et sur la côte méditerranéenne d'Afrique. Malgré ses robustes apparences, il était tellement faible qu'il dut écourter toutes ses incursions au dehors.

Après sa mort, on publia de lui plusieurs volumes: un roman, *Bouvard et Pécuchet* (1881), qui est un recueil de toutes les bêtises humaines, ou plutôt, le livre de la Bêtise humaine; *Par les champs et par les grèves*, un livre de mélanges; quatre volumes de *Correspondance* (1887-1893). Flaubert avait donné au Vaudeville, en 1874, une comédie en quatre actes: le *Candidat*, qui n'eut aucun succès.

"Dans Flaubert, il y a un romantique et un naturaliste. Le second seul s'avoue et s'affirme, mais il procède directement du premier. Il a le culte de l'harmonie, de la couleur, de la forme: il possède la préoccupation de l'art et la science de l'exécution. En bon romantique, il professe une haine exaspérée contre le "bourgeois", auquel il impute toutes les médiocrités et toutes les laideurs d'ici-bas. Mais, tout poète qu'il était, Flaubert s'est volontairement refoulé et comme retranché derrière la nature et les sujets d'étude qu'elle lui offrait. Il en a fouillé quelques-uns d'un regard aigu et pénétrant, appelant la physiologie au secours de la psychologie, accumulant les investigations, les notes, les documents; il est arrivé ainsi à réaliser des peintures d'une exactitude et d'une vérité frappantes, où il ne reste d'émotion et de moralité que celles qui se dégagent des choses observées: c'est le triomphe de l'art impersonnel et vraiment classique. L'impression qu'on emporte à la lecture est forte et triste à la fois; à disséquer ainsi la

nature humaine, l'opérateur met à nu bien des misères intellectuelles et des veuleries morales; et, parfois, en dépit de son impassibilité voulue, on sent bien qu'il y prend un cruel plaisir; sous les romans de Flaubert, le pessimiste et l'ironiste transparaissent.

Son style est beau de couleur, d'harmonie, de relief, et surtout de



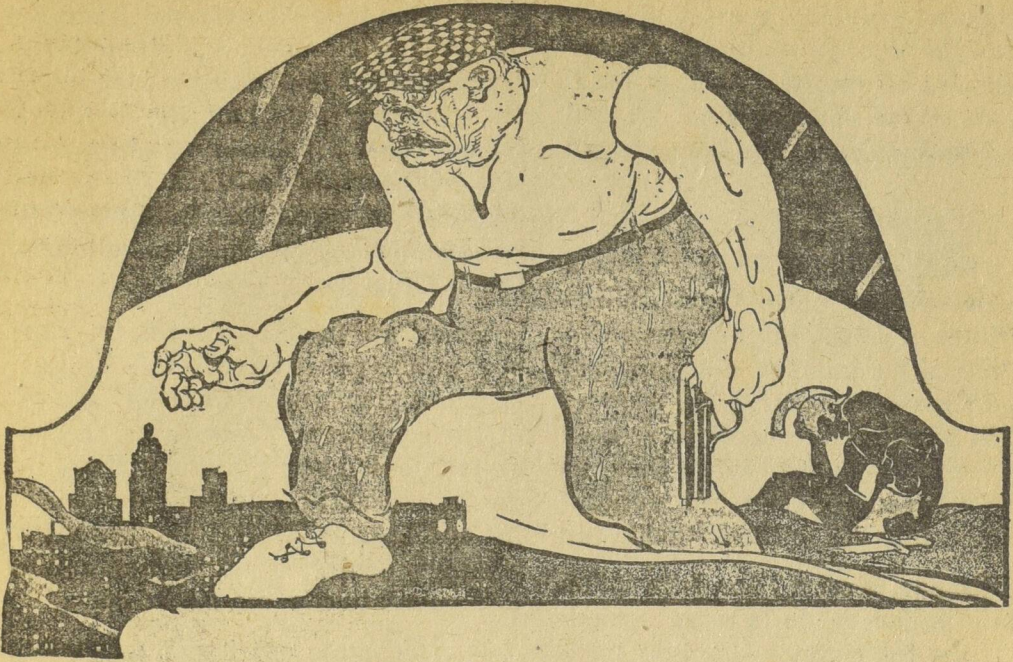
Gustave Flaubert

concision forte et brillante. Mais peut-être y entrevoit-on que l'artiste et aussi le névropathe sont beaucoup peiné."

Flaubert garda, jusqu'à la fin de sa vie, la foi de ses pères, ce qui n'empêche que quelques-uns de ses livres, et surtout *Madame Bovary*, ne sont pas à mettre entre toutes les mains.

—o—

L'abus des sports est presque aussi préjudiciable que son abstention.



LA VAGUE DU CRIME

Nous n'avons jamais entendu plus parler de la "vague du crime" que depuis trois ans. Tout le monde a exprimé une opinion sur ce sujet. La plupart des chefs de police ont nié un pareil état de choses, déclarant que les journaux seuls étaient responsables de la fausseté des opinions et croyances répandues dans le public. Quand on parle du grand nombre de criminels signalés depuis la fin de la guerre dans le monde entier, les agents répondent qu'il en a toujours été ainsi. C'est faux. Jamais le crime n'a été plus à la mode.

Les preuves affluent sur la hausse de la criminalité. En 1913, les trente principales compagnies qui assurent les citoyens contre le vol, au Canada et aux Etats-Unis, ont payé des pertes s'élevant environ à trois millions de dollars. En 1920, les mêmes compa-

gnies ont déboursé \$16,000,000, soit une augmentation de 400 pour cent.

Les crimes perpétrés avec violence, tels que assauts et meurtres, ont augmenté partout. L'an dernier, on compta en Amérique jusqu'à sept brigandages contre un incendie, alors qu'avant la guerre, on estimait que les vols à mains armées n'étaient pas plus fréquents que les incendies.

Le public, l'an dernier, a été volé de la somme de \$1,500,000,000, tant aux Etats-Unis qu'au Canada.

Les attentats les plus audacieux et les plus coûteux ont été commis au cours des trois dernières années. Enumérons: l'assaut d'un fret à Hudson Counter, N. J., où la somme de \$35,000,000 fut volée; les rapines de \$25,000,000 dans le port de New-York; le vol d'obligations pour \$5,000,000; le détournement d'une malle contenant

des valeurs estimées à un million à Toledo. En plus, \$500,000 furent volés dans des bijouteries. Au Canada, il y eut au moins une centaine de vol avec effraction dans les banques du pays.

La plupart des personnes prétendues avisées rejettent sur la guerre la responsabilité de cette augmentation des crimes et délits. Elles disent qu'en tout temps, les guerres ont provoqué une explosion de crimes, les guerres étant la plus terrible école. Il y a en cette assertion du vrai et du faux. La guerre a régénéré certaines populations et a gâté des milliers d'individus.

En France, c'est à l'amnistie qu'on attribue la fureur de la vague criminelle, tous les sinistres bandits arrêtés depuis trois ans étant d'anciens soldats condamnés pendant les hostilités et graciés en 1918.

Dans ce dernier pays, les apaches et malandrins attaquent les bourgeois avec une telle audace qu'un représentant du peuple a soumis à la chambre des Députés un projet tendant à permettre aux citoyens de s'armer.

On sait qu'en France, l'achat des armes est aussi facile que celui des cigarettes ou denrées alimentaires mais que le port d'armes illégal y est très sévèrement puni. Cette loi est stupide. Puisque le port d'armes illégal est puni avec rigueur, la vente de ces mêmes armes devrait être contrôlée, comme au Canada et aux Etats-Unis. Chez nous, à Montréal surtout, les criminels ne manquent pas, non plus. En ce moment, notre police est à la recherche (ou ne l'est plus) d'au moins huit meurtriers inconnus. La population s'émeut du fait que les assassins depuis deux ans restent introuvables.

Nous entendons dire chaque jour que les limiers ont une piste et mettront le grappin sur leur homme dans quelques heures, puis l'affaire tombe à l'eau. C'est à peine, nous dit-on, si Montréal compte de 700 à 750 agents de police, alors qu'il en faudrait 1000 ou davantage pour que les citoyens fussent bien gardés.

Quant au suicide, d'après un rapport publié par la Save-A-Life League, la dépression des affaires en général et les conditions anormales, conséquence de la guerre, sont responsables de l'augmentation des suicides parmi les adultes aux Etats-Unis. Durant le premier semestre de cette année, l'augmentation a été de 3,738.

L'on constate aussi que le nombre des suicides, parmi les enfants, a également doublé pendant la même période. Pour les cas concernant les enfants, les principales causes mentionnées sont l'indifférence des parents et la peur des examens à l'école. On compte 214 suicides parmi les garçons âgés en moyenne de 16 ans, et 293 parmi les jeunes filles d'environ 15 ans. Dans la plupart des cas, les garçons ont employé le revolver et les filles le poison.

Chez les adultes, les hommes détiennent le record, avec le chiffre de 4,527 suicides, la moyenne de l'âge étant 43 ans.

Dans le premier semestre de 1921, l'on a compté 6,509 suicides d'adultes, contre 2,771 l'année précédente, et 507 cas parmi les enfants comparativement au nombre de 225 pour 1920.

L'augmentation du chiffre des suicides est générale dans le monde entier.

DANS L'ENFER DES FOUS

L'épouse d'un noble chevalier espagnol est internée dans un asile d'aliénés, en pleine possession de toutes ses facultés mentales—Les souffrances qu'elle y endura—Les tortures infligées aux patients

L'asile pour une personne saine d'esprit est aussi horrible que la prison pour un innocent. Les malheureux qui sont incarcérés dans ces deux plus lamentables institutions de la société sans l'avoir mérité par une faute ou un accès de démence méritent toute notre compassion. Combien sont écroués à l'asile d'aliénés dans la pleine possession de leur intelligence! Rares sont ceux qui au contact des fous ne perdent pas à leur tour la raison. Mme Myrtle de Moutis, épouse d'un noble espagnol, artiste peintre de grand talent, fut ainsi internée pendant six mois, à la suite d'une impardonnable méprise.

Un jour, seule à la maison, son mari étant parti depuis une semaine pour l'Espagne où l'appelait en hâte sa mère mourante, Mme de Moutis, voulant prendre une légère collation avant de se mettre au lit mangea le contenu d'une petite boîte de pâté. Comme il arrive malheureusement trop souvent, cette boîte de conserves était gâtée par un poison. Quelques minutes après, l'estomac brûlé par un mal dont elle ignorait la cause, la malheureuse, dans sa douleur, lança des appels désespérés. Les voisins, la sachant seule, répondirent en nombre et le médecin s'amena avec la foule. Voyant la pauvre femme se tordre sur sa couche, remarquant ses yeux cha-

virés, sa figure voilée par l'atrocité de ses souffrances, il la crut tout de suite atteinte d'une crise violente de folie. Aidé par les voisins, il la fit monter dans une automobile et la conduisit à l'asile où elle fut internée sans aucun examen sérieux, d'après le rapport seul de ce médecin.

Le lendemain, quand les effets du poison se furent dissipés et qu'elle eut repris toute sa connaissance, ce fut pour se retrouver dans un asile d'aliénés. Elle apprit alors ou plutôt elle imagina que ses voisins ayant pris son délire pour un accès de folie, ordre avait été donné par le médecin et le maire de la transporter sans retard à l'asile. En une vision rapide, elle mesura l'étendue de son malheur. Saine d'esprit, elle était emmurée parmi des centaines et des centaines de folles! Sa vie toute entière peut-être se passerait ainsi au contact quotidien de femmes hystériques, lunatiques ou autres et de gardes-malades, à demi démentes elles-mêmes, qui n'éprouvaient aucune sorte de pitié pour les malheureuses confiées à leurs soins.

Ce n'est qu'au bout de six mois de ces souffrances morales et physiques indescriptibles que sa soeur fut autorisée à lui rendre visite et apprit de sa bouche son horrible sort. Celle-ci fit aussitôt les démarches nécessaires et réussit à la tirer de cet enfer.

Peut-être est-on ainsi étonné qu'une personne saine d'esprit ne puisse convaincre ses gardiens du bon état de son cerveau. Mais ces médecins assistants, ses gardes sont prévenus contre ceux ou celles qui se proclament sensés. Ils savent, l'expérience leur aidant, que moult fous ont pour

Pour démontrer et en même temps excuser un peu le scepticisme de ces farouches gardiens, écoutez l'histoire classique racontée à ce sujet par tous les médecins et gardes-malades d'asile.

Un visiteur demande un guide. La conversation s'engage et l'étranger



unique manie de crier bien haut qu'ils sont sains de corps et d'esprit et qu'on les détient là injustement. La conduite la plus normale ne peut leur enlever de l'idée que tel ou tel client est parfaitement remis de sa démence temporaire.

est charmé par l'intelligence et les bonnes manières de son cicerone. A ce moment, indiquant du doigt un individu qui porte sur sa tête une couronne de papier, dit au visiteur, en guise de présentation:

— "Voilà un bonhomme qui croit être l'empereur Néron".

—“C'est qu'il est complètement fou”, remarque le visiteur.

—“Certainement qu'il est fou, dit l'autre, puisque c'est **moi**, l'empereur Néron.”

Parmi tous ces fous, furieux, passifs ou amusants, cette femme se promenait, douée de toutes ses facultés mentales. Elle y fut torturée par une garde allemande, Kate Knowles, qui, elle-même, était atteinte de la manie de la persécution et se vengeait sur ses patientes de tous les maux qu'elle accusait l'humanité de lui infliger. Souventes fois, quand elle s'était révoltée contre sa détention injuste, cette virago la garrottait sur son lit de sangle et la battait jusqu'au sang.

Une fois, et c'est Mme de Moutis elle-même qui a raconté toutes ces choses dans la plupart des journaux du continent, cette même garde boche lui administra la “cure d'eau” pour la faire taire. Rien de plus brutal que ce procédé propre, paraît-il, à ramener certains déments à la raison ou à calmer simplement les nerfs des plus forcénés.

Un jour encore, elle entassa dix grosses couvertures sur la malheureuse couchée sur son lit, pieds et poings liés et la laissa ainsi pendant plusieurs heures. Quand elle l'eut délivrée ce fut, aidée par plusieurs de ses compagnes, pour la rouler par terre et lui savonner les yeux et la bouche. Les yeux et la bouche pleins d'un grossier savon, toutes lui marchèrent sur le ventre. Et quels autres tourments n'endura-t-elle pas ! Et combien de victimes vit-elle soumises à des tortures encore plus barbares que toutes celles qu'elle endura. Enfin, sonna pour elle l'heure de la liberté!

Le retour de son mari et les instances de sa soeur auprès des autorités judiciaires avaient hâté sa sortie.

Elle ne voulut accepter aucune indemnité et se contenta de demander au gouvernement américain d'améliorer le sort des malheureux fous qui sont internés dans ses diverses institutions.

—o—

FRITURES DE BALEINES

Les ménagères sont anxieuses. La vie va-t-elle encore “augmenter”? Il est bien évident que nous traversons une période critique; elle n'est pas la première de ce genre que subit notre pays. Il y eut, au seizième siècle, une crise encore plus terrible. Les loyers, les denrées surtout, atteignirent des prix jusqu'alors inconnus. Par édit du 20 janvier 1563, le roi faisait défense de donner, même dans les fêtes familiales, aucun repas comprenant plus de trois services. Tout était prévu, jusqu'au nombre des alouettes que chacun avait le droit de manger. Enfreindre les prescriptions de cet édit coûtait 200 livres d'amende la première fois et le double en cas de récidive. Les invités étaient condamnés à 40 écus d'amende, dont 20 pour le dénonciateur. Quant au cuisinier coupable, il s'exposait à 15 jours de prison au pain et à l'eau la première fois, 30 jours le seconde et s'il s'avisait de recommencer, “il était fustigé et banni du lieu comme pernicieux à la chose publique”. (Art.33.)

Il était trop facile de violer cette ordonnance pour qu'on y manquât. C'est que de tous temps nos pères ont été grands mangeurs et gourmets.

Or, et c'est là le plus curieux, nombre d'aliments auxquels on ne songe même pas aujourd'hui étaient des plus courants, par exemple la baleine. Pendant plusieurs siècles, les Parisiens ont absorbé de la baleine, et en quantité considérable. Fréquentes dans la Manche et nombreuses dans le golfe de Gascogne, les baleines fournissaient aux quartiers pauvres de Paris un aliment substantiel. La graisse de baleine, dite cras-poix ou lard de carême, était, pendant les jours maigres la principale nourriture des pauvres gens; et Ambroise Paré nous apprend "que la chair n'est rien estimée; mais la langue, pour ce qu'elle est molle et délicieuse; on la sale, semblablement le lard qu'on mange en carême, aux pois".

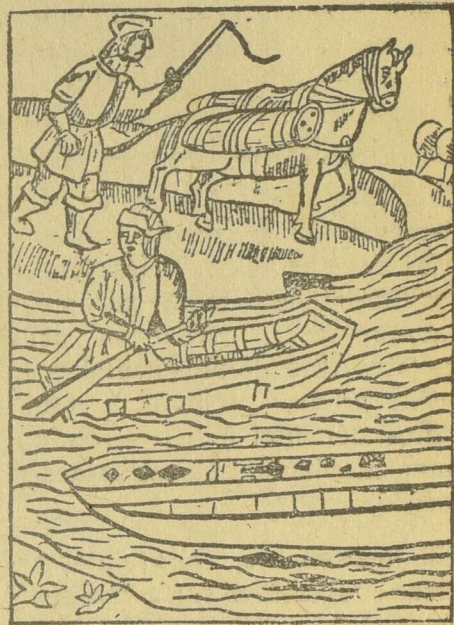
Un poète du seizième siècle, un sieur Anthoine Truquet, peintre, dans une poésie populaire intitulée "les Cent et sept cris que l'on crie journellement à Paris", consacre ce quatrain à la marchande de baleine:

Lard à poix, lard à poix, baleine!
De crier je suis hors d'aleine,
C'est viande de karesme,
Elle est bonne à ceux qui l'aiment.

Les dauphins étaient aussi appréciés dans le peuple, malgré l'avis de Rondelet (Histoire des Poissons. Edition de 1585), qui, d'ailleurs, indique une recette pour en accommoder la chair: "qui est dure, de mauvais suc, excrémenteuse, qui esmeut à vomir. On la sale, on la cuit avec ognons, persils et autres semblables. Aucuns la rostissent et la mangent avec l'orange ou avec sauce faite avec sucres

et especes; les autres la rostissent sur le gril. Les plus friandes parties sont le foie et la langue.

Tous ces poissons, de chair plus ou moins délicate, arrivaient journellement à Paris, grâce aux chasse-marée. C'était une corporation de marcheurs infatigables qui chassaient devant eux, de relais en relais, leurs forts bidets chargés de marée fraîche. Le poisson, enfermé dans de doubles tonneaux en forme allongée, aérés, pla-



cés parallèlement au flanc des chevaux, était apporté en très peu de temps des ports de la Manche (Dieppe, Etretat, etc.) jusqu'à Paris.

Par des routes très fréquentées, passablement entretenues, et où les chasse-marée faisaient eux-mêmes leur police tout en accomplissant leurs raids de vitesse, arrivait la belle "marée" dont Paris fut toujours si friand.



UNE CLINIQUE DE L'ÂME

Le docteur John G. Benson est le médecin d'une clinique originale et qui apporte beaucoup de consolation aux malades de New-York qui fréquentent l'institution.

Le docteur Benson ne soigne pas ses malades comme les autres médecins, il ne s'occupe que de leur état d'âme. Ses malades sont surtout affectés du cœur. C'est le cœur qu'il faut guérir.

La plupart des malades viennent du grand quartier des théâtres et des concerts de New-York, le quartier où "on s'amuse", là où les lumières, la joie, le rire, le vin se coudoient durant toutes les heures de la nuit. La plupart des gens qui fréquentent ces établissements en sortent presque toujours avec une blessure au cœur que le docteur Benson se charge de guérir, ou du moins d'atténuer.

Les comédiens, tragédiens, musiciens, médecins, avocats, financiers exténués par des problèmes trop compliqués, chorus girls, millionnaires, pauvres, étrangers sans amis, se donnent rendez-vous à la clinique où ils trouvent des salons de récréations, des billards, bibliothèques, restaurant, en-

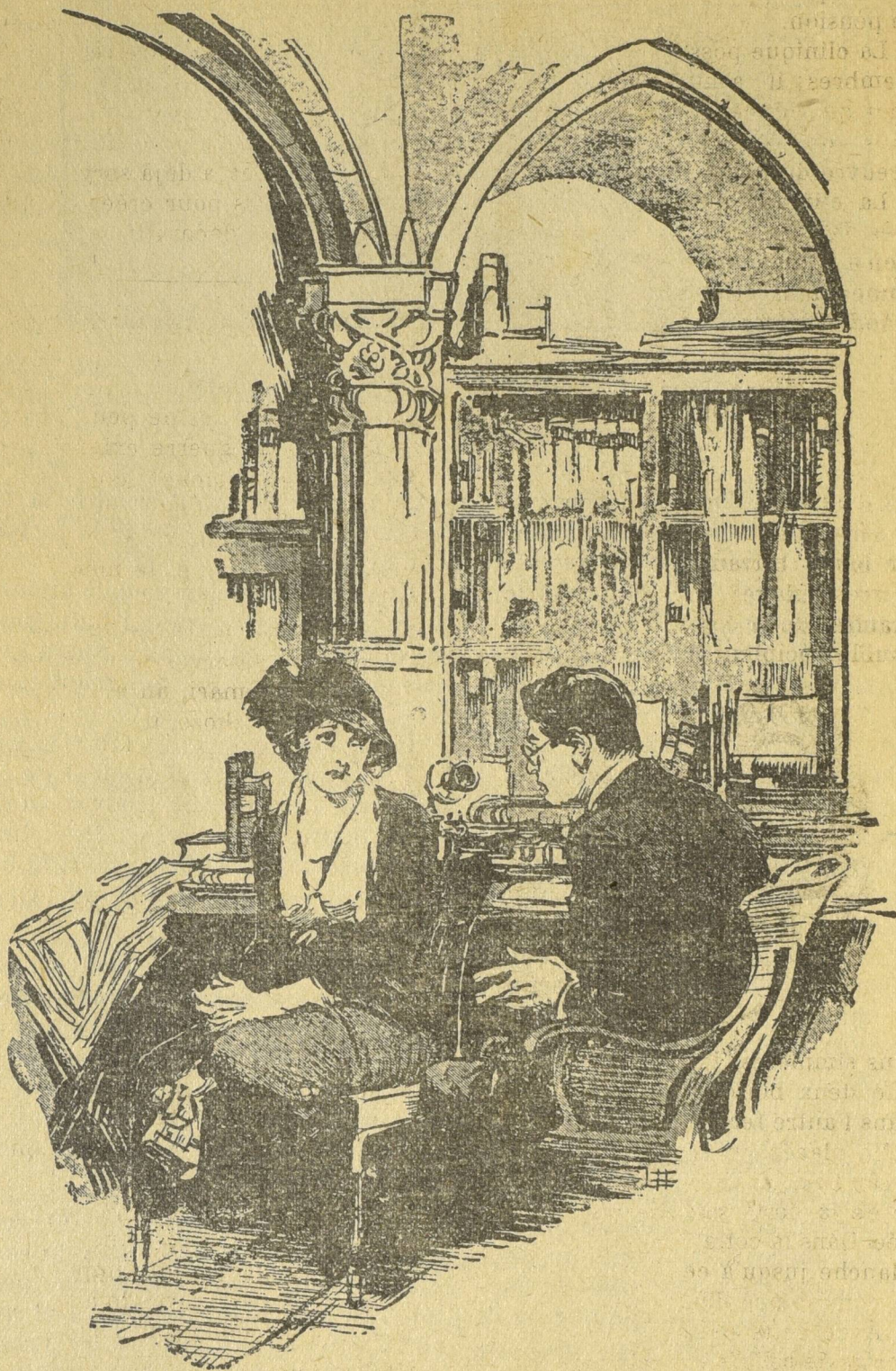
fin, tout ce qui peut rendre la vie agréable aux déshérités de la fortune et du cœur.

Un jeune musicien voulait attenter à ses jours dernièrement; huit jours de séjour à la clinique l'a rendu à la raison, et il travaille maintenant et est très heureux.

Une comédienne qui a fait rire toute l'Amérique prétendait qu'entre les actes elle ne pouvait trouver aucun sujet pour la faire rire elle-même. Quelque temps à la clinique et la comédienne était rendue à la vie, joyeuse et heureuse.

Un homme dont le nom est très connu dans la finance américaine, ne trouvait aucune joie chez lui, le théâtre ne réussissait pas à lui rendre le sourire. L'argent ne lui avait pas apporté le bonheur. Il alla à la clinique et en sortit complètement transformé quelque temps après.

La clinique donne plus de 300 repas tous les jours aux déshérités du sort. Elle possède deux maisons: une pour les jeunes filles et les dames et une autre pour les hommes et les jeunes gens. Les jeunes filles sans parents ne



paient que quatre dollars par semaine de pension.

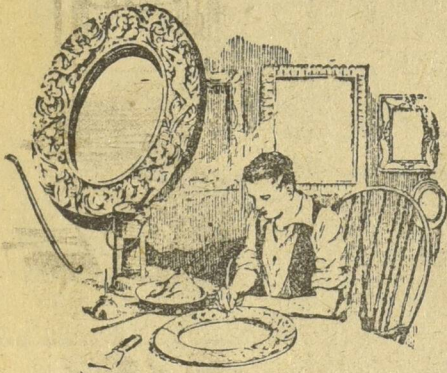
La clinique possède au-delà de 400 membres; il a huit cercles dramatiques qui donnent des représentations dans toute la ville au bénéfice de l'oeuvre du docteur Benson.

La clinique qui est établie depuis près de dix ans a fait énormément de bien à l'âme et au corps de milliers de jeunes gens et de jeunes filles de la grande métropole américaine.

— o —

ART DECORATIF

Le gesso est cette composition dont se servent les encadreur pour modeler leurs travaux d'enroulement et leurs moulages. Pour le fabriquer, chauffez de la colle ordinaire dans un double récipient. Le pot à colle le



plus simple est le meilleur cependant que deux boîtes de fer-blanc l'une dans l'autre feront aussi bien l'affaire, celle placée au-dehors étant remplie d'eau bouillante jusqu'à ce que la colle de la boîte intérieure soit mélangée. Dans la colle, déposez une poudre blanche jusqu'à ce que la mixture ait la consistance d'un mastic.

Avec cette composition, toutes les sortes de reliefs ornementaux peuvent

servir de saillies à la surface de cadres, miroirs, lambris, panneaux, etc.

Tout dessin peut être ressorti de la sorte, fleurs, figures, paysages.

Les meubles peuvent être enjolivés de cette façon. Le procédé est tout-à-fait moderne et a déjà servi à des artistes amateurs pour créer des chefs-d'oeuvre d'art décoratif.

— o —

UN SAVON MERVEILLEUX

Qu'on aille donc dire que l'Allemagne est pauvre et ne peut payer les indemnités de guerre exigées par les Alliés! Dernièrement, une ménagère allemande aperçut dans la vitrine d'un boucher du savon à 3.50 marks le morceau, alors que le même savon était vendu ailleurs cinq marks. Elle en acheta onze tablettes, épuisant ainsi toutes ses réserves économiques.

Quand son mari, au retour du travail, apprit la chose, il ne sut que dire sur un ton méfiant: "Bah! c'est encore du savon fabriqué avec de la sciure de bois!" Là-dessus, il en prit un morceau qu'il trancha par le milieu. Quelle ne fut pas sa surprise d'y trouver une pièce d'or de vingt marks (\$5). Et ainsi dans les dix autres. Au total, cinquante-cinq dollars.

Le mari et la femme retournèrent en hâte à la boutique où avait été exposé un stock assez considérable de ce merveilleux savon; mais, trop tard, tout avait été liquidé.

Ce savon avait probablement été enlevé à quelqu'un dont l'intention était de faire traverser ces pièces d'or de l'autre côté de la frontière.

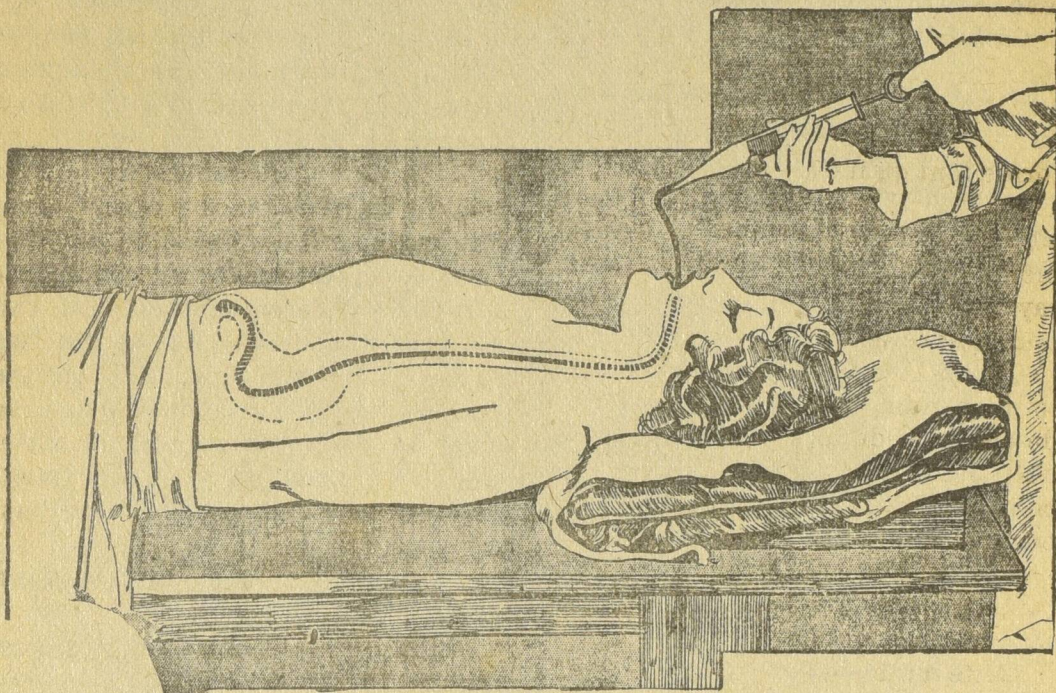
Le voleur, ignorant l'importance de son butin, l'avait revendu à bon compte à ce marchand qui déclara l'avoir acheté d'un colporteur.

UN NETTOYEUR A SUCCION

La petite vésicule biliaire, poche très mince servant de réceptacle à ce fluide ou au fiel sécrété, qui borde le foie, est une partie importante du mécanisme humain dont nous ne savons pas les fonctions tant qu'elle les remplit d'une façon normale. Mais sitôt que ce réservoir est affecté, que quelque chose l'empêche d'emmagasiner

res parasites, qui quelquefois forment la bile ou le fiel, sans l'aide d'un bistouri de chirurgien.

Cette méthode nouvelle consiste ni plus ni moins en une sorte de "vacuum cleaner" ou tourbillon, employée pour les attirer de la même façon qu'une ménagère enlève la poussière et les saletés d'un tapis. L'instrument en



la bile, alors des troubles sérieux — maladies et souvent la mort — se produisent, à moins que l'organe indisposé ne soit immédiatement soigné.

Jusqu'à ces dernières années, quand cette vésicule ou petite vessie était ainsi congestionnée par des calculs biliaires ou pierres, il fallait l'opération. La science vient de découvrir un moyen d'extraire ces calculs ou pier-

question, a une semblable vertu de succion. C'est un tube en caoutchouc qui pénètre bien avant dans le corps et attire dans une poche fixée à son extrémité tous les calculs qui se trouvent dans la vésicule et mettent en danger la santé du patient.

Ce procédé réduira de 50 pour cent le nombre des opérations de la vessie biliaire.

Voici maintenant comment procède le médecin à qui revient le mérite de cette découverte :

Il fait avaler à son patient, avec du bouillon de boeuf, un long tube de petit calibre, trois-seizièmes d'un pouce de diamètre. Le bout de ce tube, en bronze argenté ou en acier, est muni d'un poids suffisant (120 grains) pour faire son chemin jusqu'au duodenum, qui est la première portion de l'intestin grêle, après avoir traversé l'estomac.

Ce bout a la forme d'une bulbe — comme un oeuf — de sorte qu'il peut être facilement avalé et il est entaillé au lieu d'être perforé. Son poids et sa forme font qu'il est vite rendu au duodenum où il peut aspirer les calculs biliaires. Cette opération dure tout de même près de deux heures et les rayons X sont quelquefois employés pour suivre le travail du tube.

Quand la bulbe s'est reposée dans le duodenum, une solution de 33 $\frac{1}{3}$ % de sulphate de magnésie y est introduite lentement à travers le tube qui contracte la vésicule. Pendant les trois ou quatre minutes d'ébullition causée par cette solution, la bile est sucée à l'aide d'un siphon ou d'une seringue en verre.

Cette méthode est très simple et offre autant de sécurité qu'un drainage chirurgical de la vessie. Après l'opération, le patient est soumis pendant une semaine à une diète sévère. Il se relève ensuite guéri. C'est là tout le traitement.

— o — UN PRODIGE

L'Amérique n'a pas le monopole des prodiges qui dilapident leurs biens dans des fantaisies princières.

La France de l'ancien régime eut

aussi les siens, et, de ce nombre, fut le jeune marquis de Brunoy, fermier général qui possédait, outre les énormes revenus de sa charge, une fortune de cinq millions de dollars.

Les folles dépenses du marquis de Brunoy défrayèrent la chronique scandaleuse au dix-huitième siècle. Elles excitèrent au plus haut point la colère du peuple parce que celui-ci manquait de pain et de vivres : c'était au temps du célèbre "Pacte de famine".

Un jour, M. de Brunoy déclara qu'il voulait se marier. Il assura à sa fiancée \$2,800,000 d'habits et de diamants, plus \$2,000,000 de bijoux inscrits au contrat.

Des préparatifs d'un luxe extraordinaire sont faits pour les fêtes qui célébreront ce mariage mais, quand arrive le jour de la cérémonie, le marquis se sauve en abandonnant sa fiancée et il avoue, dans un éclat de rire, que toute cette affaire qui lui a coûté \$400,000 n'a été qu'une plaisanterie.

Une autre excentricité du marquis consista à affubler d'habits galonnés tous les gens de ses terres... Ceci fait, il organise des processions somptueuses dans ses domaines.

Les plus pauvres d'entre ses paysans figurent les plus célèbres monarques de l'antiquité ; ils défilent à travers la campagne sur des chars ruisselants d'or. D'humbles artisans, arrachés à leurs travaux, dans les villages, représentent les membres du clergé ; ils sont couverts de chapes et d'ornements sacrés de la plus grande richesse. Le marquis, à vingt lieues à la ronde, a lancé des invitations à des gens de toutes les conditions sociales pour faire admirer cette manifestation incomparable. Les curieux sont venus par centaines. Les plus notables d'en-

tre eux sont groupés dans la cour du château.

Alors, éclate la surprise de ce divertissement de prodigue. Car, au moment où les applaudissements du public éclatent de toutes parts, une équipe de valets du marquis, postés sur les toits du château, munis de pompes et d'arrosoirs, aspergent les invités et les dispersent sous des trombes d'eau.

Cette fête d'un goût douteux coûta beaucoup d'argent.

Les souffrances et les privations endurées par le peuple s'exaspéraient à la vue de tant d'or gaspillé en pure perte. La mauvaise humeur que nous éprouvons aujourd'hui à l'égard des nouveaux riches et des "profiteurs de guerre" n'est rien à côté des rancunes des Français du dix-huitième siècle contre les "accapareurs".

Le marquis de Brunoy était de ceux-ci. On savait, qu'outre les profits de sa charge, ses ressources provenaient aussi de spéculations sur le blé.

On savait que le "Pacte de famine" avait pour but de livrer la France, par bail de douze années, à quatre millionnaires, qui n'étaient d'ailleurs que des prête-noms. Ils dirigeaient une armée de gens subalternes, chargés d'établir méthodiquement les disettes, à l'effet d'entretenir la cherté en tout, particulièrement dans les années de mauvaise récolte.

A la tête se trouvaient, dit-on, de très hauts personnages, qu'on accusait d'avoir mis des millions dans l'affaire. Les affiliés amoncelaient tous les ans les grains dans leurs magasins. Quand les blés devenus rares augmentaient de prix, ils les revendaient par petites quantités au plus haut cours.

C'était par de tels procédés que des gens comme le marquis de Brunoy pouvaient satisfaire leurs fantaisies de Crésus.

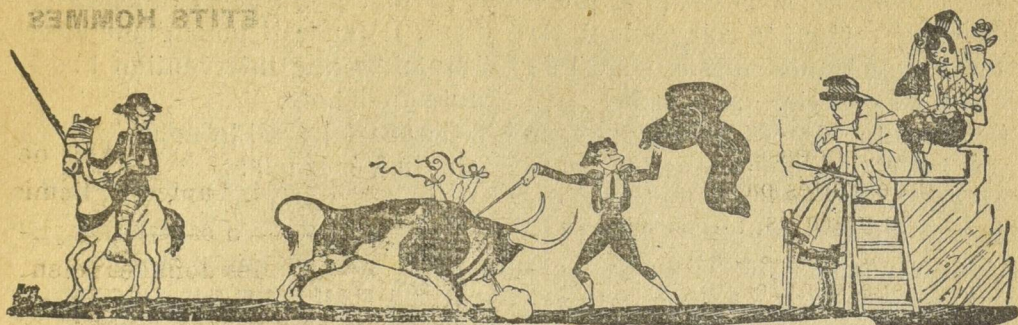
L'APPETIT DES PETITS HOMMES

Dans un de ses cours si écoutés de la Sorbonne, M. Louis Lapicque, l'éminent savant français, a essayé d'expliquer, se basant sur des données scientifiques, pourquoi les hommes de petite taille mangeaient souvent beaucoup plus que les gros. C'est un fait connu que les Esquimaux, par exemple, qui sont petits, ont un appétit insatiable et engouffrent beaucoup plus de nourritures que les grands diables d'Hindous. Les petits animaux mangent proportionnellement plus que les gros et nous voyons tous les jours dans un restaurant un pygmée empiffrer un bifteck d'une livre et tous ses acces-



soires, aux côtés d'un géant de six pieds, pesant 240 livres, qui se contente de biscuits secs et de lait.

Le professeur Lapicque prétend que la quantité d'aliments absorbée n'est pas déterminée par la puissance relative des organes digestifs. Au contraire, ces organes ont un meilleur rendement chez les petits animaux parce qu'ils sont plus souvent mis en action. Proportionnellement à sa taille, un pigeon requiert cinq fois plus de vivres qu'un homme; un pinson six fois plus qu'un pigeon. Ce qui revient à dire qu'un pigeon doit manger trente fois plus qu'un homme ou mourir de faim.



UNE VILLE INCONNUE

Il y a bien peu d'enfants, de grandes personnes mêmes, qui pourraient, sans avoir recours à un dictionnaire ou à leur manuel de géographie, nous dire le nom de la capitale du Vénézuéla. Une quantité de petits pays, républiques ou royaumes, nous sont complètement inconnus ; les états de l'Amérique du Sud sont de ce nombre. Aucun doute que si l'on demandait à un indigène espagnol ou portugais de la Bolivie ou de l'Uruguay de nommer la capitale du Canada, il serait aussi embarrassé qu'un écolier devant son premier problème d'algèbre, mais l'ignorance des uns n'excuse pas celle des autres.

Caracas ! tel est le nom de la capitale du Vénézuéla. Le chiffre de sa population est à peu près celui de Québec. Les deux villes se ressemblent par l'étroitesse de leurs rues.

Mais Caracas est une des villes les plus ennuyeuses de l'univers. Les seules distractions de ses habitants sont les tremblements de terre et les révolutions. La capitale est sise dans le cratère d'un vieux volcan et les parties politiques sont aussi éruptifs, aussi bouillants que la marmite dans laquelle se tient cette ville.

Chaque secousse sismique un peu violente est suivie de l'assassinat d'un président, comme s'il en était responsable. Aussi les chefs du gouvernement de cet heureux pays ont-ils à leur disposition, pour se soustraire à la colère populaire, des automobiles et des yachts de grande vitesse.

La seule bâtisse qui tire l'oeil dans Caracas est le palais présidentiel, remarquable surtout par le mauvais goût de son architecture.

Détailler l'extérieur et l'intérieur de ce palais est inutile ; mieux vaut décrire les sujets d'un musée d'horreurs.

S'il n'y a qu'un palais, par contre il y a presque autant de statues élevées à la gloire de Bolivar que de maisons.

Simon Bolivar est le grand libérateur du Vénézuéla qu'il débarrassa du joug espagnol. On l'appelle aussi le Washington de l'Amérique du Sud. Il écrasa en trois mois les armées espagnoles en 1812 et fit son entrée à Caracas, sa ville natale, sur un char de triomphe traîné par douze jeunes filles.

Si ses compatriotes le forcèrent à s'expatrier vers la fin de sa vie, ils en

ont des remords si cuisants aujourd'hui qu'ils veulent le voir partout. Sa statue le représente sur son cheval de bataille, vif coursier qui se cabre.

Cette statue équestre s'élève sur toutes les places, dans tous les parcs et à l'entrée des grandes maisons. On en trouve des reproductions dans toutes les chambres d'hôtels ou de maisons particulières. Le bolivar est aussi l'unité monétaire du pays, de sorte que son effigie est partout.

Quant au président de la république, son règne dure si peu que son nom n'est connu que de son entourage. À l'étranger, on ne le connaît pas plus que le chef du gouvernement suisse.

La plupart, d'ailleurs, pour sauver leur peau, vont passer leur vie à Paris, d'où ils dirigent les destinées de leur peuple.

Un écrivain anglais, Richard Harding Davis, de passage à Caracas, compara maladroitement la ville à un petit Paris. Il est plus que probable que celui-là n'avait jamais vu Paris ou Caracas!

En effet, cette ville, quoique assez foliment située, est une des plus arriérées et des plus malcommodes du continent.

Le cinéma et les combats de taureaux offrent aussi quelques distractions aux citoyens, en plus des tremblements de terre et des révolutions. On représente là dans deux ou trois théâtres des films que nous avons vus à Montréal dans les premiers temps du Quimotoscope et le dimanche se livrent des combats de taureaux et toréadors devant des centaines d'indigènes enthousiastes qui se terminent infailliblement par l'éventrement de quelques chevaux mal nourris.

Le mot progrès est inconnu en ce pays. Il faudrait pour l'améliorer et l'exploiter une intervention bienveillante du dehors.

Caracas! tel est le nom de la capitale du Vénézuéla.

— o —

LA FAILLITE DE L'OPERA

L'un des hommes les plus malheureux qui soient à Paris en ce moment est bien M. Jacques Rouche, directeur de l'Opéra, qui ne peut arriver, malgré les subsides de 700,000 francs du gouvernement de la république, à boucler son budget.

La situation est grave et si quelques millionnaires, amis des arts et de la musique, ou le gouvernement ne rétablissent pas ces finances qui sont dans le pire état, l'Académie Nationale de Musique sera bientôt convertie en un vaste "music hall" ou tout simplement en un immense cinéma.

D'ailleurs, depuis deux mois, nous n'entendons dire que cela, que l'Opéra doit servir au cinéma et que des producteurs américains ont même amené les directeurs français à projeter en cette enceinte un film ou deux de Charlie Chaplin. Des négociations entamées dans le but d'y faire représenter "Atlantide", de Pierre Benoit, ont échoué. M. Jacques Rouche, qui a le respect du grand art, ne voulant pas qu'un film alternât à l'Opéra avec "Faust" ou "Parsifal".

Si les Mécènes ne souscrivent pas de billets au bénéfice du plus remarquable établissement d'opéra du monde, il subira bientôt le sort de celui que nous avons eu à Montréal, il y a quelques années.

LA BOUCHE EN ARC DE CUPIDON

Une nouvelle mode vient d'être lancée à Paris, celle de se faire charcuter la bouche par un chirurgien pour la rapetisser et lui donner la forme mignonne de l'arc de Cupidon. — Ses nombreux inconvénients

Que feraient les femmes pour accentuer leur beauté? Les artifices, souvent douloureux, qu'emploient les coquettes pour se mettre à la mode du jour sont nombreux, selon que la mode veut que les cheveux soient blonds ou roux, les tailles fines ou fortes, les épaules charnues ou osseuses, les dos pleins ou rentrés, les yeux encadrés de sourcils épais ou de cernes marqués au crayon noir.

A Paris, on vient de lancer la bouche "en arc de Cupidon", petite et boudeuse, comme les bouches que Watteau, Fragonard et Boucher peignirent sur les fines figures de leurs marquises poudrerezées.

La femme d'un riche métallurgiste français a même, pour avoir cette bouche, subi une délicate opération qui, heureusement, a parfaitement réussi.

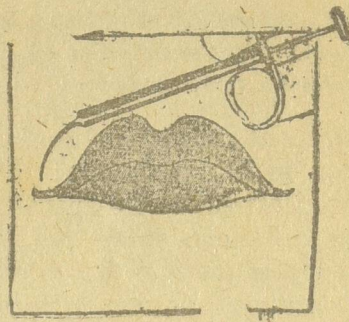
Mme Corey, dont la bouche était plutôt mince et longue, se retrouve au sortir de la salle d'opération, avec une mignonne petite bouche dans la forme **révée**.

Mais elle ne tardera pas à s'apercevoir que ses lèvres remodelées ne pourront ou feront difficilement nombre de choses.

Par exemple, avec le temps, il peut arriver qu'elle ait quelque difficulté à sourire ou que son sourire se changeât en une grimace grotesque. Il n'est pas

impossible aussi qu'une grimace se fixe sur sa figure, comme sur celle de cet homme immortalisé par Victor Hugo dans "L'Homme qui Rit".

La personne qui subit pareille opération peut en plus être gênée pour manger et boire, sa capacité se trouvant en tout limitée. Les mêmes causes affectent son langage en assourdissant des sons qui dépendent entièrement du mouvement des lèvres.



1.—*La première opération faite dans le but de modifier une bouche. Les lèvres sont retenues au repos par l'injection de cocaïne au moyen d'une aiguille hypodermique.*

La chirurgie plastique (ainsi est dénommé l'art de remodeler les muscles et les os au bistouri) entreprend sans risque la tâche de retaper des nez, des oreilles, des mâchoires, mais hésite devant ces transformations presque radicales de l'orifice bucal.

Il y a une raison à cela. La bouche est un organe très complexe. Il a à sa charge l'accomplissement des plus importantes fonctions de l'humanité — celles surtout de manger et de parler.

La bouche a une troisième fonction, plus agréable, plus douce encore que toutes les autres — celle d'embrasser! Est-elle nécessaire? Non, assurément, mais combien appréciée! Et que de baisers ainsi compromis, quand la bouche est réellement trop petite!

Pour remplir ses fonctions, la bouche commande à une infinité de petits muscles que l'opération en question risque d'affecter gravement.



2.—*La membrane et une portion de l'épiderme sont ensuite coupées au bistouri du point original au point où doivent s'arrêter les nouvelles lèvres.*

Et comment maintenant se pratique l'opération de "l'Arc de Cupidon"? Le seul moyen est de faire disparaître les coins de la bouche et de les grossir ensemble. C'est ce que fait la chirurgie parisienne en écorchant la membrane muqueuse et partie de la peau au-dessus de l'espace à rejoindre. Après cela, les pointes des lèvres sont repliées, tout comme une couturière rapproche les deux bouts d'une étoffe, et avec le matériel de surplus, ces pointes sont rentrées dans la bouche et cousues.

Après trois ou quatre jours, les points de suture sont enlevés. Si l'opération a été réussie, il ne doit pas apparaître de cicatrices. La bouche est maintenant arquée.

L'effet est obtenu mais trop souvent, hélas, au détriment de la mobilité de la bouche.

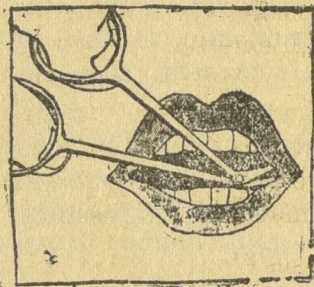


3.—*Les surfaces de la peau sont alors rentrées ou bordées et cousues par le chirurgien.*

En effet, en joignant les coins et en coupant le matériel de surplus plié endedans, le chirurgien a nui au jeu de la multitude de muscles et de nerfs qui font travailler les lèvres et souvent même les a blessés.

Souvent, les muscles de la bouche se paralysent et le seul mouvement devenu possible est celui du poisson soulevant et rabaissant sa mâchoire inférieure. Si la paralysie est partielle, elle fait qu'un sourire devient une grimace ridicule ou un rictus affreux.

Dans son livre "L'Homme qui Rit" dont nous avons parlé plus haut, Vic-



4.—*Après cela, le chirurgien découpe de l'intérieur de la bouche les plis de chair.*

tor Hugo fait mention des "Comprachicos", tribu de bohémiens qui connaissaient à fond cette chirurgie particulière. Les comprachicos furent,

pour des raisons d'Etat, au service des Stuarts.

Jacques II en usait pour défigurer les criminels, les réfractaires ou tout simplement les personnes qui ne se pliaient pas à son bon plaisir. Le défigurement est chose pire que la mort.

Les comprachicos travaillaient sur les hommes comme les Chinois sur les arbres.

Ils avaient leurs secrets et leurs trucs qui sont aujourd'hui perdus.

Le héros de Victor Hugo est le fils d'un lord qui, pour des raisons d'Etat, fut confié à ces contempteurs de l'humanité. Ils imprimèrent sur sa figure un rire perpétuel et grotesque.

Ils lui élargirent la bouche avec un couteau, lui coupèrent les lèvres de façon à mettre les gencives à nu, écartèrent les oreilles, déplacèrent les arcades sourcillières et les joues et de toute cette opération sortit ce puissant morceau de sculpture, l'homme qui rit.

Le rire de Gwynplaine était contagieux et bien que ne riant jamais lui-même provoquait l'hilarité générale.

Son visage riait, mais point ses pensées. L'extérieur n'était en aucune manière le reflet de l'intérieur. Ce rire qu'il n'avait pas placé lui-même sur son front, ses yeux, son nez, sa bouche, il ne pouvait l'enlever. Il était là, fixé à jamais sur son masque.

Tout, ses étonnements, ses souffrances, ses anxiétés, ses pitiés se traduisaient en un rire effrayant. S'il voulait pleurer, il riait.

Et tous ces ennuis volontairement causés à cet homme par un roi rancunier, une femme peut se les attirer de par sa propre faute.

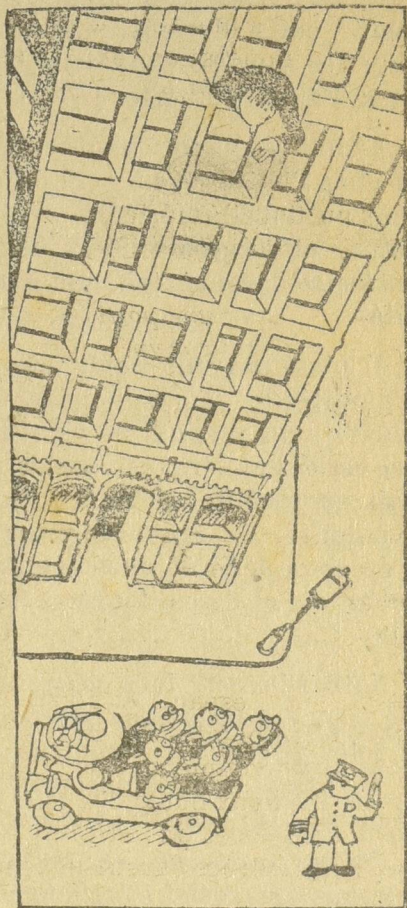
Qui sait si en voulant embellir sa figure par l'éclosion de cette petite

bouche, ronde et rouge comme un bouton de rose, elle ne s'enlaidira pas plutôt.

— 0 —

MONTREAL, VILLE DE TOURISME

Notre bonne ville est devenue un endroit cher aux touristes. Nos tavernes, nos restaurants où s'offre un repas arrosé de bières ou de vin, nos ca-



fés de nuit, nos jardins de danse, tous les endroits reconnus ou clandestins où l'on boit, ont donné à la cité un cachet que n'ont pas les plus anciennes villes américaines, malgré leurs

monuments, leurs musées, leurs bibliothèques, leurs églises.

Quand les Américains jouissaient du même régime bienveillant que le nôtre, ils ignoraient complètement Montréal et le Canada. La métropole se représentait à leurs yeux comme une petite réserve de sauvages sans beauté et sans attrait. Ne la visitaient que certains hommes d'affaires.

Aujourd'hui, tout change. Sur le continent asséché, sur le désert qu'est devenue l'Amérique, Montréal, charmante oasis, devient aussi attrayant pour les touristes que dans les vieux pays, Paris ou Rome.

La moitié du continent se transporte chez l'autre en un seul été. C'est tout un flot d'Américains en lunettes d'écaïl et en gros souliers jaunes que les trains déversent chaque jour sur la cité.

Il n'est pas une seule association, n'aurait-elle qu'un président et un membre unique, qui ne vient tenir ici ses assises et congrès. Jamais, on n'avait vu pareille affluence d'ouvriers syndiqués, de manufacturiers unis, d'épiciers fédérés, de métallurgistes organisés et de cordonniers inséparables.

Naturellement, tous ces gens-là, qui ne viennent chez nous que pour s'humecter le canal, prétendent avoir fait le voyage pour quelques questions sérieuses. Ils découvrent le Canada.

Ne les ennuyons pas; au contraire, versons-leur à boire largement et saignons profiter au double point de vue commercial et industriel de l'attachement que semblent nous porter soudainement nos voisins de la "libre" république.

J. L.

LA LEGENDE DU CORSET

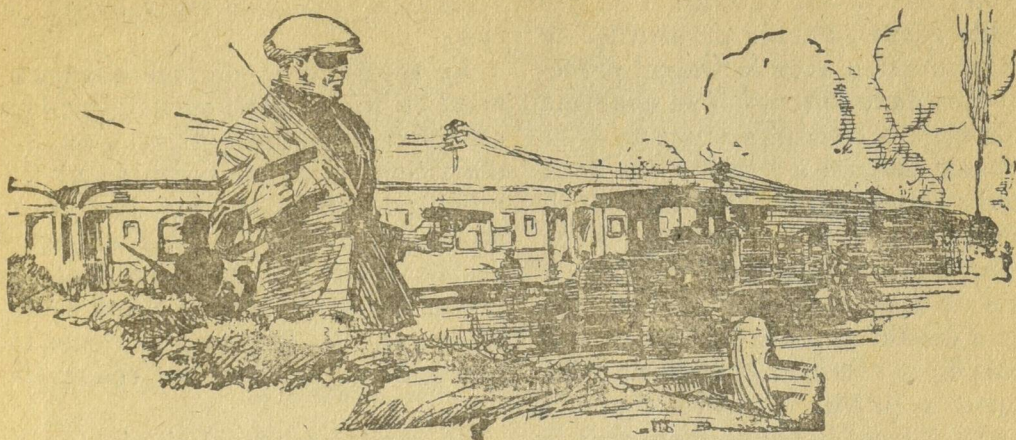
Dieu me garde de prendre parti dans la querelle qui divise les femmes au sujet du corset. Est-il utile? Est-il nuisible? Il est ce qu'il est et je ne veux pas m'attirer les foudres féminines en ironisant à ce propos. Je me contenterai de rappeler la légende de cet élégant instrument de supplice.

D'après une vieille tradition, le corset fut inventé par un boucher du XIII^e siècle, comme moyen de punition pour sa femme. Ce mari barbare, incapable d'arrêter la loquacité intarissable de son épouse, ne trouva rien de mieux que de la comprimer entre deux étaux, qui l'empêchaient de reprendre le souffle... Le corset était inventé!

D'autres maris—il faut croire que les femmes de cette époque étaient assez bavardes—suivirent cet exemple et enfermèrent leur compagne dans ces prisons portatives.

Les filles d'Eve ne se tinrent pas pour battues. Elles jouèrent galamment le rôle d'engagées volontaires. Elles s'habituaient à supporter cette effroyable compression et modifièrent insensiblement la forme de leur prison.

Ainsi, par esprit de contradiction et pour se conformer aux lois nouvelles de la mode, elles firent de ce rude appareil un précieux accessoire de toilette. Depuis, grandes dames et femmes du peuple le portent, d'une humeur égale, avec le sourire du triomphateur, sans vouloir en reconnaître les inconvénients. Et cela durera autant que le monde...



L'attentat d'un rapide en France

Trois bandits masqués et armés jusqu'aux dents pénètrent, la nuit, dans un wagon de première classe qui fait le trajet entre Paris et Marseille, dévalisent tous les voyageurs et tuent de deux balles de revolver un lieutenant qui veut faire de la résistance

L'attentat le plus audacieux qui ait encore été commis sur les chemins de fer français est survenu, le mois dernier, alors que sept compartiments d'un wagon de luxe, à destination de Marseille, furent fouillés par des forbans armés, que tous les voyageurs, sous la menace du revolver et du couteau durent vider leurs poches et leurs bourses et qu'un jeune lieutenant fut froidement assassiné, en essayant par un acte de courage de sauver et la vie et l'argent des personnes qui faisaient la route avec lui.

Depuis la disparition des diligences, depuis les attaques brutales que les tribus de Sioux faisaient sur les premiers trains qui traversèrent le continent américain, jamais pareil coup d'audace n'avait été accompli dans aucun pays du monde.

Nous donnons ci-dessous deux récits de l'affaire, l'un fait par un voyageur et l'autre par le bandit survivant, les deux autres ayant été abattus en pleine rue à Paris par quatre inspecteurs de la Sûreté dont l'un mourut des suites de blessures reçues au cours de ce sauvage combat.

Tout le monde dormait; les lampes étaient "en veilleuses" quand, un peu avant 2 heures, trois individus sont entrés dans les compartiments du dernier wagon de première classe; ils avaient la figure cachée par un foulard et le revolver au poing. Les uns affirment que ces foulards étaient noirs pour d'eux, d'entre les agresseurs, rouge pour le troisième; d'autres affirment que les bandits avaient des loups blancs et jaunes.

Voici ce qui est certain: l'un des bandits gardait l'accès du soufflet de communication avec le wagon précédent. Les deux autres—il se confirme qu'ils étaient trois et non quatre—se portèrent chacun à l'entrée des deux premiers compartiments et tirèrent en silence les portes à glissières; à ce propos, d'aucuns affirment même qu'à l'aide de clefs spéciales dont le modèle n'existe qu'entre les mains des agents de la compagnie, ils fermèrent ces portes. Ils tournèrent les commutateurs et firent la pleine lumière. Les voyageurs à demi endormis s'éveillèrent. Avant que ces derniers aient pu se rendre compte de ce qui se passait, le bandit qui s'était chargé du compartiment—car ils opéraient simultanément dans deux—montra un browning et cria: "Haut les mains!... Le premier qui fait un geste est mort!... L'argent!... Donnez-moi vos bijoux!"

Braquant toujours le revolver, chaque bandit recueillit de sa main libre argent, bagues, montres et enfouit le tout dans ses poches. Et l'un des bandits ajoutait, criant presque, pour qu'on l'entendit de partout: "Le premier qui bouge est mort! Si le train s'arrête, nous vous tuons tous!... Nous sommes en nombre!"

La menace porta; aucun voyageur n'osa faire un mouvement. Trois fois la double opération—il y a sept compartiments par wagon—s'effectua sans aucune tentative de résistance des moutons qu'on tondait. Le troisième bandit, celui qui faisait office de sentinelle au soufflet, apparaissait de temps à autre dans le couloir et vérifiait si chacun se tenait tranquille, se laissait dépouiller docilement dans les compartiments visités. Le fracas de la marche du train couvrait les con-

versations, étouffait les velléités de cris.

Le septième et dernier compartiment ou wagon était occupé par deux officiers: le capitaine Thorel, du 35^e d'aviation, et le sous-lieutenant Carabelli; les deux bandits, libérés simultanément par le dépouillement des six compartiments précédents, se présentèrent ensemble, firent la lumière, et, une fois de plus, leurs injonctions impératives se renouvelèrent.

Le capitaine Thorel s'exécuta; au contraire, le jeune sous-lieutenant fit mine de résister. Une lutte s'engagea; M. Carabelli fut frappé d'un coup de couteau au bras et lâcha l'homme qu'il tenait déjà à la gorge; le second bandit déchargea son browning sur l'officier, qui tomba, si gravement blessé qu'il devait succomber peu après son transfert à Chagny.

L'instant d'après, le train ralentissait, le signal d'alarme ayant été actionné par les criminels, ceux-ci en profitaient dès le début du ralentissement pour sauter sur la voie et disparaître. Autant que les déclarations, forcément incomplètes, des voyageurs dépouillés aient pu donner une idée de la valeur du butin, celui-ci ne s'élèverait pas au-dessus d'une vingtaine de mille francs.

* * *

Interrogé par M. Pineau, secrétaire de M. Faralicq, Charrier a déclaré avoir commis avec Bertrand et Thomas, qui venaient de Lyon, différents cambriolages. Ces méfaits leur valurent des condamnations et leur incarcération à la prison de Grenoble; mais Charrier, tuberculeux, fut envoyé au sanatorium de la Tronche, près de Grenoble, où il est resté jus-

qu'en mai 1921, époque à laquelle il bénéficia de l'amnistie. Depuis, il n'a cessé, dit-il, d'entretenir des relations amicales avec Bertrand et a demeuré, à une certaine époque, rue des Messagries, à Paris.

Enfin, ils se retrouvèrent tous trois, depuis leur libération, au quartier Latin, dans les environs de la rue Cujas.

C'est à cette époque qu'ils décidèrent de concert le combriolage chez Mme Lieutot, à Marseille; ce coup fut indiqué par Charrier.

Le 22 juillet, Bertrand et Thomas se sont retrouvés avec Charrier au café Soufflet. Thomas a conçu le premier le projet de l'attentat du rapide, mais Bertrand et Charrier auraient résisté. Thomas a dû insister et leur préciser à tous deux qu'en Amérique "cela se pratiquait couramment et qu'on y gagnait beaucoup d'argent".

Thomas s'est d'ailleurs engagé à diriger l'exécution, à procurer tous les accessoires utiles, perruques, lous, armes, etc.

Enfin, on est tombé d'accord et le 23 juillet on s'est rendu rue Sainte-Anne, au bureau de la Compagnie du P.-L.-M., afin de retenir des places pour le rapide de 19 h. 55, qui devait partir le lendemain dimanche 24 juillet de la gare de Lyon.

Charrier a déclaré à M. Pinaud qu'au moment du départ du train il occupait la place n° 16, en première classe du train. On est ainsi arrivé à Dijon où les trois complices sont descendus et se sont rafraîchis au buffet de la gare.

A ce moment, il a été convenu entre eux que l'attentat devait être exécuté aussitôt après la mise en marche du train, dès qu'on serait parvenu en pleine campagne. A ce moment, les

complices sentirent que la confiance mutuelle n'existait plus. L'un d'entre eux aurait, paraît-il, tenté de s'enfuir. Il aurait été rappelé vertement à l'ordre et contraint de regagner la place qui lui était dévolue dans le train. Charrier a raconté que Thomas et Bertrand se sont maquillés dans les water-closets de leur wagon, tandis que lui, Charrier, a effectué la même opération dans la communication à soufflet entre les wagons de queue.

Puis, le coup fut accompli et lorsque tout fut terminé, Bertrand et Thomas revinrent trouver leur complice Charrier, qui faisait le guet dans le couloir, l'avertirent que tout était terminé, que la sonnette d'alarme était tirée et qu'on pouvait maintenant prendre la fuite.

A Nolay, ils arrivèrent vers 4 h. 30. Derrière le cimetière communal, ils brûlèrent tout ce qui était compromettant, parmi les objets volés et même les objets personnels. Puis ils prirent le train pour Etang-sur-Arroux. Ils arrivèrent ainsi vers 9 heures à Etang, gagnèrent Montargis et voulurent parvenir à Charenton. Mais le train ne s'arrêtant pas à cette ville, ils descendirent à Villeneuve-Saint-Georges et prirent un train omnibus pour gagner Charenton.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent le 26 juillet à Paris par le tramway.

Pendant le trajet sur Etang ils avaient fait l'inventaire de ce que leur avait rapporté l'expédition: en tout et pour tout 4,000 francs en argent liquide, plus les bijoux dont la liste est conforme à l'état dressé par la Sûreté générale. Mais jusqu'ici on n'a recouvré que très peu des objets volés. On a retrouvé sur Bertrand \$220.00 et sur Thomas \$180.00.

LE CAVEAU DES VENTS

Un drame aux chutes Niagara

Perdue dans le fatras d'un interminable procès-verbal est la terrible histoire d'un accident survenu aux chutes Niagara, dans le fameux Caveau des Vents, il y a environ un an et demi. A cette époque M. et Mme Arnold Hartman, de Brooklyn, furent enfouis sous une avalanche de roches dans ce caveau et y moururent dans des tourments indescriptibles. Le fils intenta aussitôt à la compagnie qui administre, pour ainsi dire, les chutes, une action en réclamation de \$75,000 pour la perte de ses père et mère.

La défense alléguait ne pas être responsable des accidents survenus en ce caveau, se contentant de louer des imperméables pour les gens qui veulent y descendre et leur assurer le service d'un guide. N'importe qui peut pénétrer dans la grotte sans payer. Reste à savoir aussi si ces accidents-là n'arrivent pas simplement par cas fortuit, c'est-à-dire par une force ou un concours de circonstances que la volonté de l'homme ne peut empêcher.

Le lieu de cette tragédie où trois personnes furent tuées et deux blessées est un des plus terrifiants du monde entier.

Car cette cave est en réalité un étroit avancement découpé dans l'escarpement du roc, sous les chutes mêmes. Sous les chutes! Le terme est exact, un rideau d'eau de vingt pieds de volume tombant à quelque distance des

personnes qui se tiennent à l'entrée de cette grotte.

Les deux victimes dont nous avons donné les noms plus haut faisaient partie d'une excursion de cent personnes environ, conduites par un guide. Ce dernier avait à peine traversé le quatrième pont qui conduit à l'échelle du milieu quand une masse de rochers qui vacillait tomba. Le bruit de la chute étouffa celui de l'avalanche, de sorte que le guide n'entendit pas les cris des gens qu'il conduisait. Mais quel spectacle quand il tourna la tête! Le pont était brisé et six touristes avaient été précipités dans le gouffre.

A quoi tient une vie humaine! Cette masse était ainsi en suspens depuis au moins un millier d'années et il a fallu qu'elle tombât au moment même où se trouvaient des gens sous elle.

(Voir vignette page suivante)

— 0 —

TUYAUX DE CAOUTCHOUC

Les tuyaux de caoutchouc employés pour les fourneaux à gaz, les becs portatifs, durcissent et dans cet état se fendillent et laissent passer le gaz. On empêche les tuyaux de durcir en les plongeant pendant une demi-heure dans un mélange de 2 parties d'eau et de 1 partie d'ammoniaque.



LES GRENOUILLES

Ce n'est pas un cours d'histoire naturelle que nous voulons faire ici: les grenouilles ne nous intéressent aujourd'hui qu'au simple point de vue gastronomique.

Les amateurs de cuisses de grenouilles ont remarqué la hausse considérable de ce mets pour lequel ils ont une prédilection. En dehors du renchérissement de toute chose, qui se fait sentir ici comme ailleurs, les grenouilles, chassées sans mesure, deviennent de plus en plus rares et disparaissent, alors qu'elles ont droit à notre protection, puisqu'elles se nourrissent de petits mollusques, de larves, de limaces, de chenilles, etc.

En France, il existe trois espèces de grenouilles comestibles: la grenouille verte (*Rana esculenta*), la grenouille muette (*Rana temporaria*) et la grenouille agile (*Rana agilis*).

La Belgique fournit à l'alimentation un contingent appréciable, car ce pays abonde en marais et plaines humides où les grenouilles trouvent facilement à se nourrir. Mais c'est surtout la Vendée qui approvisionne le marché de Paris. Il existe autour de Saint-Hilaire de Riez d'immenses marais qui ont été aménagés par le creusement de rigoles de drainages de plusieurs kilomètres de longueur, en terrain d'élevage du canard. C'est là que se sont développées des quantités de grenouilles, qui apportent un appoint important à la richesse du pays.

Les pattes de grenouilles, enfilées par douzaines sur de petites brochettes de buis, se vendaient avant la guer-

re, de \$1.20 à \$1.60 le cent; à Paris, il s'en consommait pour \$20,000 par an! Mais le métier de pêcheur était quand même peu lucratif, car on arrivait difficilement à capturer, dans la journée plus de cinq douzaines de grenouilles.

Les grenouilles capturées sont vendues telles quelles à des parqueurs, dont le métier consiste à conserver les batraciens jusqu'au jour où ils en ont assez pour faire un envoi.

Les cuisses bien réussies sont vendues comme provenant de grenouilles "de parc"; elles valaient autrefois 40 cents la douzaine. Les autres sont dites grenouilles "de pêche", et valent de 12 cents à trente cents la douzaine.

Les Français ne sont pas seuls amateurs de ce mets très fin; après nous avoir longtemps appelés "mangeurs de grenouilles", nos amis britanniques se sont mis à l'oeuvre et apprécient sous ce rapport la cuisine française.

Il ne reste plus qu'à tenter, sinon l'élevage des grenouilles, du moins l'aménagement des mares qu'on possède en grand nombre chez nous pour tâcher d'y acclimater les grenouilles. Ce serait là une source de revenus pas négligeable et qui serait acquise à bien peu de frais.

RIDEAUX ENFUMES

Le haut des rideaux est presque toujours noirci par la fumée de charbon, de bois, de gaz, de pétrole. Dans tous les cas on nettoiera à sec avec de la benzine qui dissout les matières goudronneuses.

Quelle est la force mystérieuse qui se dégage de nos regards ?

—Vous est-il jamais arrivé, alors que vous lisiez ou simplement que vous rêviez, de voir votre lecture ou votre songerie interrompue par une sorte de gêne, d'abord mal définie, puis plus nette: quelqu'un vous regardait. Et, levant la tête, vous aperceviez, en effet, une paire d'yeux qui vous fixaient. L'attraction était si nette, si directe, que votre regard se portait droit vers celui dont émanait l'appel, même s'il était un inconnu au milieu d'autres inconnus. Par quoi aviez-vous été ainsi troublé? S'agissait-il, seulement, d'un phénomène de télépathie, d'une communication d'esprit à esprit? Autre problème: Nous pouvons regarder, aussi longtemps qu'il nous plaît, un être ou un objet inanimé. Pourquoi deux personnes ne peuvent-elles se regarder les yeux dans les yeux sans que l'une soit bientôt forcée de baisser le regard?

La philosophie matérialiste veut que nous ne percevions que par les sens. Par quel sens avons-nous perçu tout à l'heure, sans lever les yeux, que quelqu'un nous fixait? Se dégagerait-il du regard un fluide ou un rayon d'une nature inconnue? Tel le problème qu'un médecin anglais de la plus haute valeur, le docteur Charles Russ, s'est attaché à résoudre. Au cours de ses recherches, il a enregistré d'étonnants phénomènes qu'il a relatés, aujourd'hui même, à Oxford, au congrès des ophtalmologistes et a conçu un appareil, avec lequel j'ai eu

l'occasion d'expérimenter, et qui est actionné par le seul regard, obéit au regard, est mis en mouvement par le regard, arrêté par le regard.

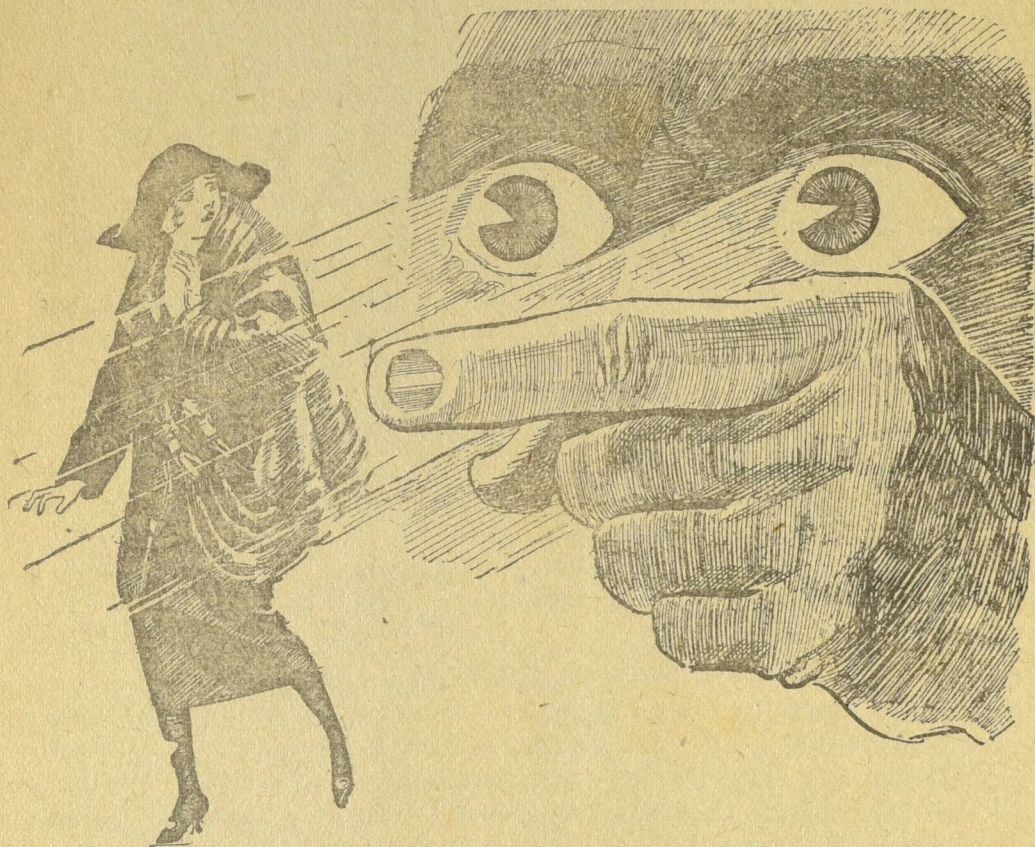
Cet appareil, résultat de trois ans d'essais passionnés, est si simple que je vais tenter de vous le décrire: à l'intérieur d'une haute cloche de verre—une sorte de globe de pendule—est suspendu horizontalement par un brin de soie brute, qui l'entoure à sa partie médiane, un cylindre de papier d'une quinzaine de centimètres de longueur sur environ cinq centimètres de diamètre. Ce cylindre, sur lequel est enroulé un mince fil de cuivre, constitue ce qu'on appelle, en électricité, un solénoïde. Un minuscule aimant, attaché à son sommet, le ramène à sa position première lorsqu'il s'est déplacé. Une aiguille fixée à sa base permet de mesurer, par rapport à un curseur gradué, de combien de degrés il s'est déplacé.

Voici maintenant où le miracle commence. Regardez de loin le cylindre magique. Il est et demeure parfaitement immobile. Mais approchez-vous à environ un mètre de lui et fixez du regard une de ses extrémités. En quelques secondes, — le temps varie suivant les sujets, — voici que le cylindre, suspendu, vous vous en souvenez, de telle façon que son axe est horizontal, voici donc que ce cylindre se met en mouvement, pivote et que l'extrémité sur laquelle vous avez dirigé votre regard s'éloigne de vous. l'angle entre

la nouvelle position et l'ancienne atteignant 45 degrés.

A la seconde même où vous détournez vos yeux ou même où vous clignez des yeux, le rayon, le fluide, cette force, bref, qui n'a pas encore de nom et qui se dégage de votre regard cessant, l'aimant ramènera le mobile à la position initiale. Quelle que soit l'extrémité du cylindre que vous fixez, elle s'éloignera de vous d'autant plus vite,

ses qu'on fit ici avec un appareil fourni par l'inventeur lui-même montrèrent que le mobile qui, dans ce cas, était suspendu à un fil de deux mètres de long, était mis en mouvement par les seuls déplacements d'air difficiles à éviter, excepté en vase clos, comme celui qu'emploie le docteur Russ. Ne confondons pas non plus les expériences dont il s'agit avec les phénomènes de lévitation chers à Eusebia Paladi-



semble-t-il, que le bras de levier est plus long. Fixez maintenant le centre du cylindre et le voici immobilisé.

Quelle est la nature de cette force anonyme jusqu'à ce jour, et jamais vérifiée et illustrée de façon aussi nette? Car si un Français, le docteur Thorpe, prétendit, il y a une cinquantaine d'années, déplacer un mobile par le regard, des expériences préci-

no et à d'autres médiums. Si ces phénomènes ont été si souvent discutés, c'est que leur existence même était douteuse. Ceux que je viens de décrire ont tous les caractères de ce qui est scientifiquement certain. Ils peuvent être obtenus par n'importe quel expérimentateur, n'importe quand et n'importe où, et donneront des résultats toujours identiques.

Il y a donc là une force. Quelle est-elle? Des savants, dont la renommée est universelle, tels que le professeur Sir William Bragg, prix Nobel de physique en 1915, qui est venu voir cet appareil, ont offert diverses suggestions. Toutes ont dû être écartées.

Examinons des hypothèses : Force électro-statique ou effets électro-magnétiques? Mais l'appareil fonctionne même quand on l'entoure comme d'un réseau d'étincelles de haute fréquence, même quand on le recouvre de papier d'argent et qu'on le met au sol, même quand on regarde le solénoïde au travers d'une gaze métallique à mailles très fines. Effet calorique? Mais des récipients d'eau bouillante placés tout près de la cloche ne font pas bouger l'aiguille d'un degré. Lévitiation télépathique? Non. car le regard, seul, suffit et la volonté de mettre l'objet en mouvement n'est pas nécessaire. Magnétisme humain? Mais il n'y a pas contact et, encore une fois, l'oeil seul agit. Rayons lumineux? L'appareil est insensible, même quand on le met au soleil ou qu'on approche de lui une lampe électrique. Mais, et ceci est tout à fait curieux, le cylindre mystérieux est mis en mouvement par le regard, en pleine obscurité.

Je ne puis, ici, décrire l'impression étrange qu'on éprouve à voir cet appareil, obéissant au regard comme il obéirait à une main qui le guiderait, se mettre lentement en mouvement, s'arrêter, repartir. On se sent au seuil d'un mystère. Ces regards qu'échangent Roméo et Juliette et qui leur firent tout oublier! Ce coup d'oeil de Napoléon devant lequel tremblaient, des maréchaux aux simples grenadiers, les braves des braves! Ces re-

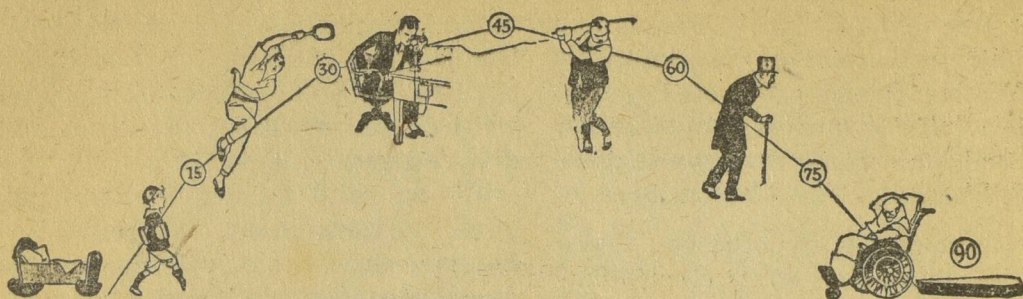
gards, donc, devaient-ils leur puissance à ce que les yeux sont "les fenêtres de l'âme" ou à quelque cause plus positive, ce fluide, cette force qu'on vient de reconnaître et dont on peut déjà mesurer l'intensité?

Et, au point de vue scientifique, quels horizons nous sont ouverts! Sommes-nous sur la voie des secrets de ce mécanisme de la vision qui nous échappe? J'ai entendu soutenir cette thèse que le cerveau, ainsi qu'on peut le constater dans l'état de rêve, par exemple, avait un pouvoir de vision distinct, semblant démontrer que la vision lui appartient indépendamment de l'intermédiaire de l'oeil humain. Des recherches futures permettront-elles de trouver quelque méthode de communiquer directement avec les centres optiques quand cet appareil photographique qu'est l'oeil, et qui projette ce que nous voyons sur les filets nerveux allant au cerveau, est détérioré ou a disparu? En un mot, les aveugles, un jour, pourront-ils voir?

—o—

VERNIS NOIR MAT POUR L'INTERIEUR DES APPAREILS PHOTOGRAPHIQUES

Faites dissoudre dans une livre d'eau chaude: Borax, 30 grs. Gomme laque en écaille, 60 grs. Glycérine, 30 grs. Puis ajouter 120 grains de noir d'aniline. Ce vernis donne, paraît-il, un noir très velouté qui ne se raye ni ne s'écaille. La simplicité de la composition pourra le faire admettre en peinture pour quelques cas particuliers.



LA DURÉE NORMALE DE LA VIE

L'homme ordinaire, suivant la médecine et la science, doit vivre quatre-vingt-dix ans.—Les centenaires sont, comme les géants et les nains, des caprices de la Nature

Jusqu'à quel âge devrions-nous vivre? D'après la Bible, "nos années sont de trois fois vingt et dix." Voilà ce que dit le législateur Moïse, il y a 3,500 ans, dans le Livre des Psaumes.

La durée normale de la vie serait donc, suivant cette autorité, de soixante-dix ans. Cependant, cette assertion ne correspond pas à notre expérience et jure avec d'autres mentions faites sur ce sujet dans l'Ancien Testament. Elle entre en contradiction à première vue avec le grand âge qu'atteignaient les patriarches avant le déluge. En effet, à l'exception de Enoch, père de Mathusalem, qui mourut à 365 ans, tous les autres vécurent jusqu'à l'âge avancé de sept, huit et neuf cents ans.

Les critiques rejettent en général l'interprétation littérale de ces textes et croient plutôt que ces âges comprenaient la durée de toute une famille, un clan ou une tribu; d'autres qu'ils entendaient des mois ou des lunes. Aucune de ces théories discutables n'explique pourtant l'amoindrissement graduel des âges après Noé.

Ce dernier mourut à 950 ans; son fils Sem à 600 ans; le fils de Sem, Arphaxade, se rendit péniblement à 438 et il en fut ainsi jusqu'à la troisième génération où Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse vécurent à peine plus de cent ans. Quant à David, il n'était âgé que de 70 ans et Solomon 58 à l'article de la mort.

Dans l'histoire des autres peuples de l'antiquité, les centenaires composent la grande exception. Lors du recensement fait par Vespasien dans l'an 74 après Jésus-Christ, deux cents romains seulement avaient dépassé le chiffre cent.

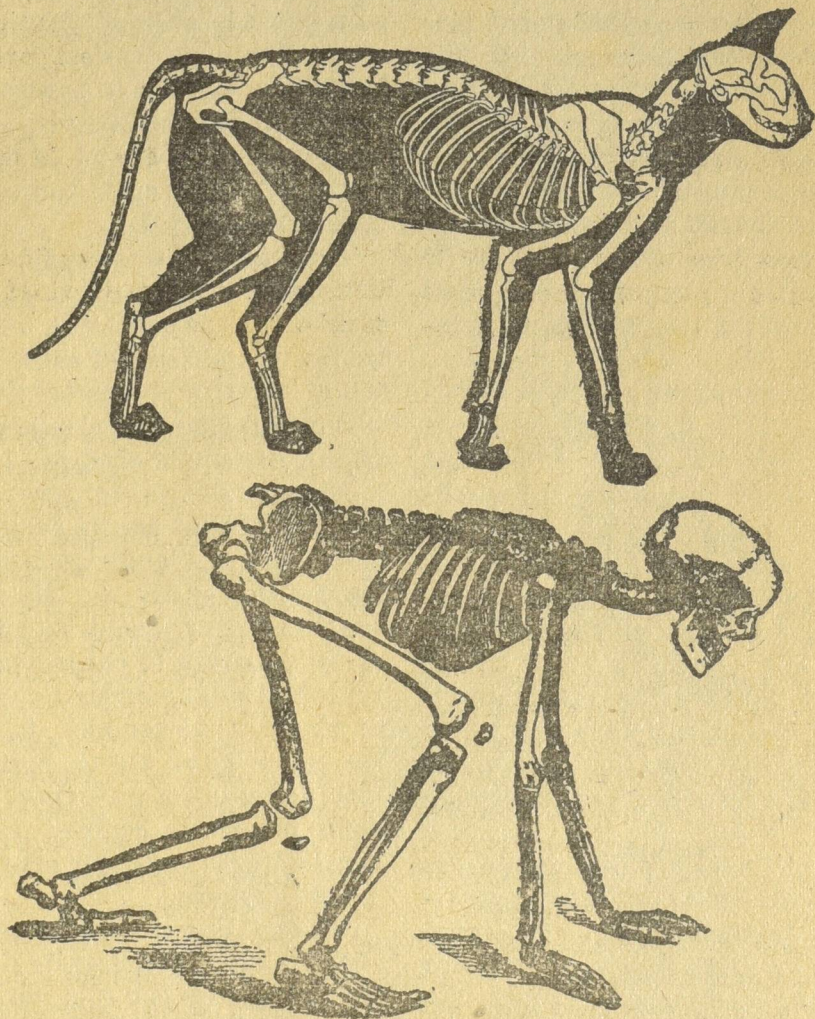
Les temps modernes virent quantité de centenaires, mais qui peut fixer malgré cela les ultimes limites de la vie d'un homme. On parle d'un homme de 185 ans, mais très peu de ces cas de longévité extraordinaire peuvent être prouvés.

Ainsi, l'an dernier, un groupe de médecins et de savants furent dépêchés auprès d'un montagnard du nom de John Shell qui se disait âgé de 132

ans. Ils s'en revinrent après avoir trouvé qu'il n'était même pas centenaire. Il en fut de même pour Noah Raby et Thomar Parr qui prétendaient être âgés respectivement de 147 et de 152 ans et qui en avaient au plus quavingt-dix.

bien né en 1539 mais la date de sa mort avait été confondue avec celle de son fils qui portait le même nom.

La tenue par les églises des registres de l'état civil ne vint qu'au seizième siècle et ce n'est que cent ans plus tard que cette coutume se répandit



L'épine dorsale prolongée du quadrupède comparée avec celle de l'homme, beaucoup plus courte.

Un paysan hongrois, Pierre Czaran, serait né, dit-on, en 1539 pour mourir en 1724, soit à l'âge de 185 ans. Des recherches entreprises pour vérifier cette longévité anormale conclurent encore à la mystification. Czaran était

dans toute l'Europe. Ainsi, plusieurs de ses rapports de longévité ne sont basés que sur des traditions de famille.

Mais l'extrême durée de la vie—qui est la longueur du temps qu'un hom-

me peut vivre—est beaucoup moins importante que la durée normale de la vie, le temps qu'une personne en particulier devrait vivre et la durée moyenne de la vie, c'est-à-dire le temps que vivent la plupart des personnes.

Une moyenne peut facilement être obtenue grâce aux recensements, aux ministères de santé et aux statistiques des compagnies d'assurance-vie.

Le nombre d'années que devrait vivre une personne ne dépend pas de son *modus vivendi*, de son entourage, de son atmosphère, de sa santé ou de quelque autre facteur extérieur, mais de sa conformation physique elle-même.

Bien que simple en apparence, cette question de la durée normale de la vie n'a jamais été décidée. La Bible dit soixante-dix ans, mais les statistiques montrent que de 100,000 personnes qui atteignent l'âge de dix ans, 36,000 parviennent à soixante-dix, 13,300 à quatre-vingts et 1,330 à quatre-vingt-dix.

Diverses formules ont été énoncées pour déterminer le terme naturel de la vie, mais la plupart sont basées sur des phénomènes observés chez les animaux.

Buffon dit dans ses célèbres traités que plusieurs animaux vivaient ou vivent sept fois plus longtemps qu'il leur fallait ou leur faut pour parvenir à leur accroissement définitif. En comparaison, l'homme devrait vivre ainsi 240 ans. D'après un autre naturaliste français, ou mieux zoologiste, Fleuron, l'homme, par déduction de la vie des bêtes, doit vivre en moyenne de 70 à 125 ans.

Il existe aussi une division naturelle de la vie en trois périodes—le développement, la maturité et le déclin.

Si nous étudions les changements progressifs des personnes qui mènent une vie tranquille, régulière, hygiénique, nous remarquons une remarquable régularité dans la longueur de ces périodes. Chacune dure environ trente ans, traversée à sa moitié par une sous-période critique. Ainsi, la période du développement est partagée vers les quinze ans par la puberté; la maturité est interrompue vers la quarante-cinquième année et le déclin devient vers la soixante-quinzième année, la décrépitude.

Nous cessons de grandir et de nous développer à l'âge de vingt-et-un et vingt-deux ans parce que, d'après certains savants, (ce qui est très contestable) nous nous tenons debout au lieu de marcher sur les pieds et les mains, comme le chat, ainsi que nous le faisons voir dans la vignette ci-contre. Jusqu'à cet âge, la colonne vertébrale s'allonge tandis qu'après ce sont les courbes prises par elle qui croissent et se développent. La grandeur se maintient, mais le corps continue de grossir et c'est pourquoi nous portons un chapeau, un complet, des chaussures et des gants d'une pointure plus forte à trente ans qu'à vingt-et-un. Le poids moyen du cerveau est le plus lourd à trente, ainsi que ceux du cœur et des poumons.

Il paraît que si nous étions quadrupèdes, notre épine dorsale n'étant pas pressurée, nous continuerions de grandir jusqu'à trente ans, au lieu de vingt, ce qui ajouterait ainsi plusieurs pouces à notre taille.

La période de l'enfance comprend l'adolescence, jusqu'à la puberté. La puberté court jusqu'à la majorité qui confère les droits civils. Puis vient la maturité dont nous avons parlé plus haut.

Quant au déclin, il dure aussi longtemps que les deux autres périodes. La raison pour laquelle si peu de personnes la traversent toute entière est qu'elles ne se sont pas comportées suivant leur âge. La simple négligence de quelque détail infime déclanche une maladie qui conduit généralement à la mort.

On peut donc dire en terminant que les centenaires sont regardés de nos jours comme de rares exceptions, presque aussi rares que les géants et les nains qui sont des caprices de la nature. Les personnes ordinaires complètent à quatre-vingt-dix ans le cycle de leur vie.

— o —

LA FEMME D'HIER ET LA FEMME D'AUJOURD'HUI

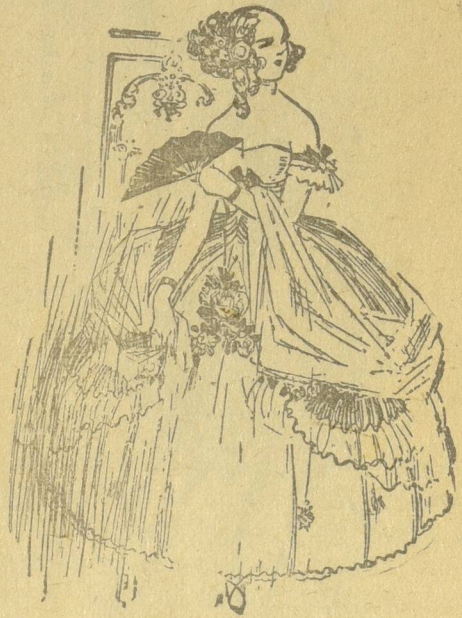
La vertu que les hommes aiment à trouver chez la femme est la modestie et celle que les femmes rêvent de rencontrer chez les hommes est la chevalerie, l'esprit chevaleresque. Un homme véritable recherche le raffinement chez la femme et celle-ci la galanterie chez l'homme. Les hommes aiment à être traités avec respect et les femmes avec courtoisie.

Le secret de la gaieté, de la bonne humeur, de la beauté, dans la femme, étant surtout d'essence spirituelle, non physique, c'est une grave erreur de se préoccuper surtout de l'apparence extérieure. L'âme doit être placée au-dessus du corps.

Toutes les lignes gracieuses et harmonieuses du magnifique corps des femmes ont été ordonnées par le Créateur pour une seule chose: la maternité. De là, leurs membres bien découppés, leurs hanches saillantes et leur gorge agréable et pleine. Elle est

avant tout Eve, la mère de l'homme. La dissimulation vaut mieux que la révélation, c'est-à-dire qu'il est plus moral et plus honnête que la femme s'habille décemment. Pour employer une expression très forte, la vraie femme n'étale pas de perles devant les cochons. Ses caractéristiques les plus personnelles ne sont que pour les yeux d'un seul homme et non de plusieurs.

L'habillement doit protéger. C'est une protection, une couverture et non un étalage. Sans doute, Honni soit qui mal y pense, mais aussi, voir, c'est



penser. Les hommes sont troublés par le sexe. Si les femmes étaient plus modestement mises, leur esprit serait plus calme. Les jeunes criminels le prouvent. Il est dans le goût de Dieu que les modes soient adaptées à l'expression personnelle de l'individu. L'étudiante doit être vêtue en étudiante, etc.

Les costumes ne doivent pas être outrageusement abrégés; commencer tard pour finir tôt.

Une pauvre petite fille chinoise doit bien paraître ridicule aux yeux d'une de nos femmes juchées sur des talons français, comme sur des échasses. Celle-là, au moins, n'a pas besoin de travailler et de marcher toute la journée! Pensons seulement au côté économique dans les modes. Plus les changements sont fréquents et plus il en coûte de s'habiller, pour être dans la note ou le dernier cri.



Un couple qui se respecte, quand il danse, ne pense pas à imiter ce qu'a de suggestif une salle de danse. Il a horreur du jazz; c'est vraiment trop vulgaire. Les joues ne doivent pas être collées les unes sur les autres, ni les corps liés effrontément; tous les mouvements de la danse doivent suggérer la beauté et la poésie, non le sexe.

Plusieurs des jeunes filles qui dansent dans le goût américain le plus grossier ne se rendent même pas compte de la faute qu'elles commettent pas cela. Ce n'est pas surtout aux modes en elles-mêmes, aux cosmétiques, à la danse, aux toilettes écourtées, que nous en voulons, mais au manque de goût et de bon aloi qu'elles soutiennent.

Pensons en tout cela à nos mères, et soyons chevaleresques et courtois avec toutes les femmes, malgré tout! La courtoisie en actions, non pas seulement en paroles. Quant aux jeunes filles, nous leur conseillons d'y aller loyalement avec les hommes pour leur inspirer le respect et la déférence.

— o —

SE MORDRE L'OEIL

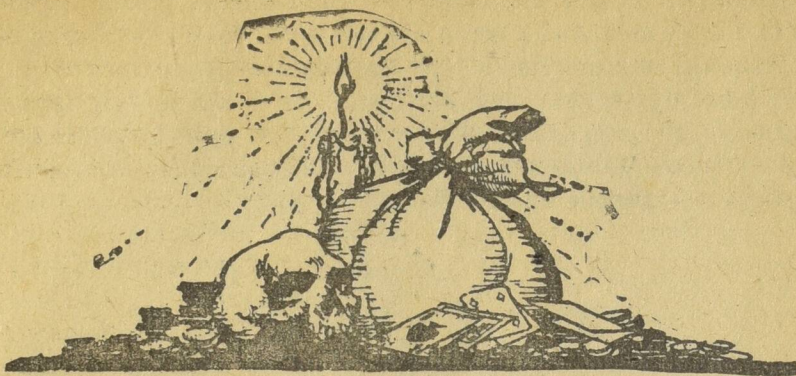
M. Delapersonne, le chirurgien bien connu, vient de communiquer à l'Académie de médecine un mémoire sur un cas singulier qu'il a eu dans son service hospitalier.

Une dame, qui souffrait de l'oeil gauche, fut radiographiée. On découvrit qu'elle avait derrière l'oeil une mâchoire supplémentaire, aux dents parfaitement rangées. Ces dents, en poussant avaient chassé en avant le globe oculaire.

Littéralement, cette dame se "mord l'oeil".

On se demande comment on arrivera à lui rattacher les dents parasites.

En tout cas, il paraît certain que lorsque le dentiste qui pratiquera cette opération délicate la racontera plus tard à ses petits-enfants, ceux-ci ne manqueront pas de la traiter "in petto" de hâbleur et de se dire qu'il ment comme un arracheur de dents.



LES VICTIMES DU BACCARA

La fureur du jeu a atteint son comble, a dépassé toutes limites en France et en Belgique, depuis la guerre. Les grandes stations balnéaires d'Ostende, de Monte Carlo, de Deauville, de Nice et de Biarritz regorgent de Français et d'étrangers anonymes qui risquent chaque jour sur les tables de baccara des sommes fantastiques. L'or ne roule plus sur les tapis verts, parce qu'il brille surtout par son absence, mais sa valeur intrinsèque est représentée par des jetons et des billets de toutes les couleurs, ce qui revient presque au même. En 1914 et avant, les plus grands joueurs, ceux qu'on retrouvait dans tous les plus fameux casinos d'Europe, formaient une sorte d'élite ou d'aristocratie. C'étaient des figures internationales. La noblesse russe était là en majorité. En effet, les Russes, fabuleusement riches et profondément ignorants de la valeur de l'argent, passaient pour perdre les plus grosses sommes d'or de l'Europe, aux jeux de hasard. A cette époque, les nobles Russes étaient les farouches seigneurs de domaines immenses s'étendant jusqu'au cœur des steppes. Ne sachant que faire des fortunes que

leur amassaient leurs paysans, ils allaient les jeter à pleines mains sur les tables de jeu, sur les roulettes.

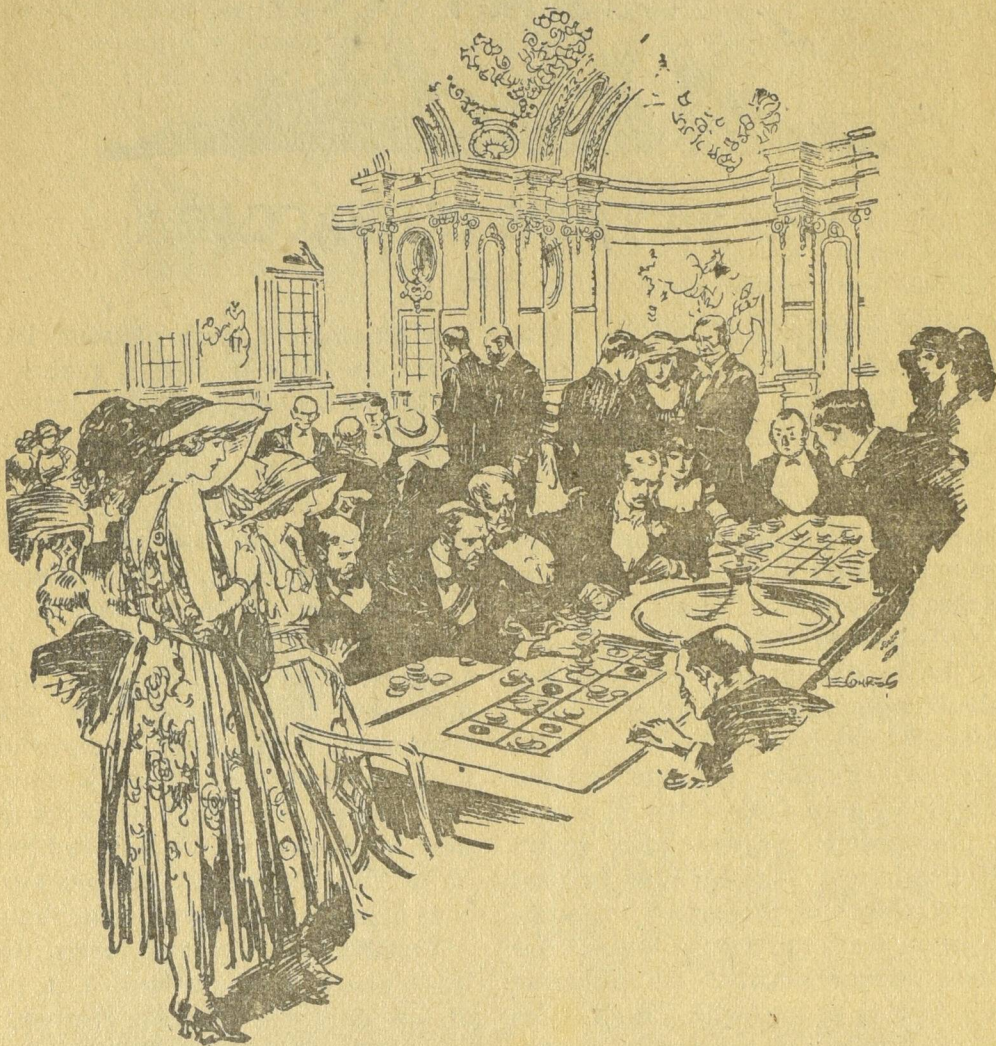
Combien les choses ont changé ! Combien le tableau est différent aujourd'hui ! Cette même noblesse, depuis la révolution bolchéviste qui a égalisé le sort de tous les habitants de la grande Russie, a à peine de quoi s'offrir le repas indispensable du jour. La passion du jeu les anime encore, mais alors ils risquent leurs petites économies, essayant de se relever d'un coup ou de se couler complètement.

Personne cependant ne prête d'argent à un russe déchu, sur la Riviera, ou à Aix, ou partout ailleurs sur la côte d'Azur ou au nord de la France.

Partout les nouveaux venus, parmi les joueurs inconnus qui, à la place de ces derniers décavés, risquent les plus forts enjeux en Europe, il faut mentionner d'abord les profiteurs de guerre et les nouveaux riches, les grosses légumes de l'industrie et du commerce qui fument des cigares de forte taille et avancent de plantureuses bédaines ; les femmes aux doigts chargés à se rompre de diamants coûteux. La plupart de ces messieurs per-

dent habituellement en une seule séance de deux à trois cent mille francs. Un jeune Français, ancien garçon de café, a créé toute une sensation à Nice, cette année, en emportant d'un seul coup la somme fabuleuse d'un million de francs— succès extraordi-

Bien que ne risquant pas des sommes aussi folles, les femmes sont plus acharnées au jeu encore que les hommes. Elles ont le jeu dans le sang. Il n'y a rien pour les arracher d'une table de baccara. La faim seule, et encore



naire, étant donné qu'il jouait contre un gambler anglais notoire, représentant un syndicat. Voilà encore une nouveauté de l'après-guerre: le gambler de métier, le gambler professionnel jouant au nom d'un syndicat, sous les yeux d'un représentant de ce syndicat.

Elles résistent-elles longtemps avant de lui céder, peut leur faire quitter leur fauteuil quelques minutes. Rien— amour, plaisirs, amitiés, ambitions, aspirations, même leur propriété et leur tenue élémentaires—ne compte plus pour ces acharnées. Elles sont toutes à leur jeu.

Vous les entendez dire: "Oh! si je pouvais au moins trouver quelque chose, quelqu'un pour me sortir d'ici!" Mais non, rien n'est assez intéressant pour leur faire passer cette passion funeste.

Dans tous les casinos, pour un seul joueur, il y a une douzaine de curieux, de détectives ou de rabatteurs. Ces derniers sont des individus qui font toutes les plages, tous les casinos, toutes les stations balnéaires ou thermales; de Monte Carlo à Vichy, de Deauville à Ostende. Il y en a des deux sexes. L'homme est un type bien mis, bien rasé, bien rehaussé par un beau nom d'emprunt, le chic type en un mot dont la seule occupation est de taper d'un billet de mille francs le monsieur qui vient de gagner ou l'étranger qui a les poches bourrées d'argent.

La femme est ce type de sirène, de vampire, prometteuse de plaisirs. Elles jouent souvent elles-mêmes, mais remarquent surtout qui joue et gagne. Les chanceux qui remportent de fortes sommes n'emportent jamais leurs bank-notes en dehors du Casino mais le déposent là, recevant par contre un reçu des autorités, pour aller les chercher plus tard et les déposer à la banque. Robert Sevier, le plus fort gambler d'Angleterre, avait dans son sac plus d'un tour pour dépister ainsi les escrocs.

Vivant à dix milles de Monte Carlo, il retournait habituellement chez lui du Casino en automobile, avec tout son argent, escorté de deux boxeurs armés de revolvers.

Il eut cependant à se battre souvent et fut fréquemment volé. L'automne dernier, arriva à Nice une Anglaise d'une cinquantaine d'années, ac-

compagnée du plus joli brin de fille qu'on puisse imaginer, sa soeur, disait-elle. Elles prirent une suite d'appartements à l'hôtel Ruhl, sur la Promenade des Anglais et y demeurèrent jusqu'à ce que l'aînée ait perdu toute son allocation annuelle de douze mille dollars (elle était divorcée).

Alors, les deux femmes essayèrent d'emprunter, firent des chèques sans fonds et finalement, ayant été forcée d'abandonner son hôtel, l'aînée tenta de se suicider avec du poison. Une souscription fut ouverte pour permettre à la soeur, (qui véritablement était la fille de cette Anglaise) de retourner en Angleterre. Après son départ, la mère mit fin à ses jours. Et ceci arrive communément dans la principauté de Monaco.

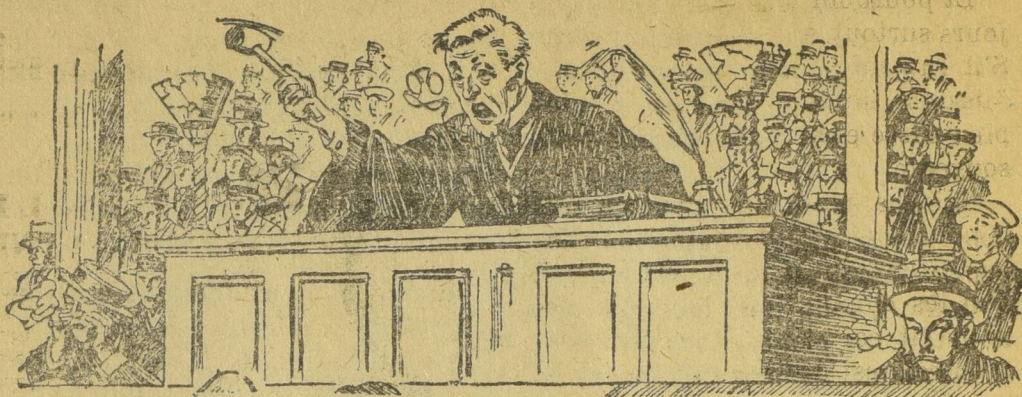
Des tentatives de toutes sortes ont été faites pour faire sauter la banque, mais sans succès. Comme disent les Monégasques (habitants de Monaco): "Rouge gagne quelquefois; noir gagne quelquefois. Blanc (c'est le nom du fondateur du Casino de Monte Carlo) gagne toujours."

—o—

COEUR DE FUMÉE

—

Il arrive que dans des chambres où l'on ne fait cependant jamais de feu, on ait souvent l'odeur de fumée; ceci se produit ordinairement aux étages supérieurs. Cette odeur provient de la fumée des cheminées voisines qui est rabattue par le vent; pour l'éviter, fermer intérieurement l'entrée de la cheminée avec un carton et des chiffons. Déboucher, bien entendu, si l'on veut faire du feu.



LES CARRIERES LIBERALES

Il se fait actuellement, aux Etats-Unis comme au Canada, une campagne sourde mais dangereuse contre l'ordre des avocats. Les citoyens des deux pays, fermiers, industriels, commerçants ou ouvriers se coalisent pour dépouiller de ses privilèges séculaires la noblesse de robe. Ils sont las de voir partout les mêmes plaideurs qui dirigent dans tous les domaines les destinées des nations, et particulièrement dans les Chambres fédérale ou provinciales. "Le capital, disent-ils, est monopolisé depuis la guerre dans les mains des industriels, des commerçants, des fermiers et voire même des ouvriers, et malgré tout, ce sont encore les avocats qui font le beau et le mauvais temps. Que cet état de choses cesse et au plus tôt. Qu'ils soient députés dans une certaine mesure, en proportion de leur nombre, très bien; mais nous ne voulons plus que des agglomérations considérables d'ouvriers ou de fermiers confient leurs intérêts particuliers à des gens qui ne les comprennent pas."

Telle est la logique des plus bouillants adversaires des avocats, notaires et huissiers.

Il y a naturellement, dans cette argumentation passionnée, du bon et du mauvais. Nul doute que les ouvriers syndiqués qui représentent aujourd'hui une force puissante dans le tiers-état ont quelque droit à aspirer à une représentation plus imposante dans les chambres et dans les conseils municipaux. Nul doute que, dans l'Ouest et dans les provinces industrielles, les contribuables ne soient pas blâmables de revendiquer une plus forte députation de mandataires.

Mais, il ne faut pas oublier, d'un autre côté, qu'il faut à tout pays démocratique ou monarchique, une élite représentative qui sache faire les lois et les faire exécuter. Le rouage parlementaire est fort compliqué et si les avocats ou hommes de loi ne s'en mêlaient un peu, même beaucoup, qui, parmi les fermiers ou ouvriers, saurait démêler l'écheveau des difficultés, caprices ou exigences juridiques? Nous verrons, pour confirmer ou démentir cette assertion, comment marcheront les choses en Ontario où la présente majorité parlementaire est composée de fermiers.

Et pourquoi tant en vouloir, de nos jours surtout, aux avocats et notaires? S'il fut un temps où ces messieurs faisaient de la bonne galette, il est bien passé et bien peu en ont gardé le souvenir.

Faisons, pour convaincre les ennemis des patelins ou tabellions qu'ils exploitent beaucoup moins le public que les commerçants ou industriels, un petit calcul. La population de Montréal est de 800,000 habitants, ce qui fait, d'après le nombre d'avocats inscrits au barreau de Montréal, 1 avocat pour trois ou quatre cents chicanes. Ce n'est pas énorme, sans compter qu'aujourd'hui, les vieilles études drainent toute la clientèle et ne laissent aux jeunes que les petits poissons, d'aucun profit.

Sur cinquante jeunes enthousiastes qui subissent chaque année avec succès les examens d'admission à la pratique (examens pénibles qui exigent une préparation de onze années d'études, en comprenant le cours classique et les trois années universitaires), cinq ou dix ans au plus, parviennent à ouvrir un cabinet ou à se caser quelque part, chez un vieux confrère, à un salaire ridicule que refuserait souvent un journalier de la corporation et même un journaliste...

Sans faire ici l'apologie des gens de robe, nous pouvons dire que leur sort n'est pas plus doux que celui de tous les envieux qui voudraient leur enlever les seuls privilèges qui leur permettent de faire quelque argent et garder le rang que leur fait la société. D'autant plus qu'avec le peu de fortune dont disposent la plupart, ils sont tenus à des obligations rigoureuses et coûteuses qu'ignorent complètement les ouvriers ou fermiers. L'habillement et les sorties officielles et

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE

LES

PILULES PERSANES

de Tawâsk Pacha de
Téhéran, Perse.



ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.

MET RAPIDEMENT EN FUITE LE CATARRHE

*En sept jours et même moins!
Ainsi faites-en l'essai chez vous*

Ceux qui souffrent du catarrhe peuvent être certains qu'il existe pour eux un moyen sûr de s'en débarrasser. Un nouveau composé existe dont les résultats dépassent les espérances. C'est quelque chose de tout à fait nouveau, de simple et d'application facile. Il vous débarrassera, chez vous, de tout catarrhe dans la tête, le nez ou la gorge *en sept jours et moins*. Toutes ses victimes savent combien le catarrhe est dégoûtant. La muqueuse malade est une infection. Vous êtes repoussant pour votre famille et pour vos amis. Cette maladie vous fatigue, vous épuise, affaiblit votre intelligence et votre



volonté. Et il y a des millions de microbes dans les expectorations, dans les crachats et vous les transmettez innocemment à d'autres.

Si vous désirez sincèrement vous en débarrasser sans délai, écrivez de suite à: *Nurse Jan-O-Sun, Regd. Appartement 60, 230-ouest, rue Craig, à Montréal*. Vous n'avez qu'à donner simplement votre nom et votre adresse. Nous ferons le reste promptement, de manière à ce que vous puissiez faire l'essai du médicament pendant sept jours.

autres leur reviennent très cher. Les aumônes, les tirages de charité, les tombolas, les fameux "tag days" grugent aussi leur bourse. L'ouvrier à qui on demandera l'aumône répondra souvent: "Mais, mon cher ami, comment voulez-vous que je vous vienne en aide; je ne suis qu'un pauvre ouvrier!" Ce même bonhomme, entre parenthèses, célibataire, chargé d'aucune obligation, touchera un salaire de cinquante dollars par semaine. Rue St-Jacques, le pauvre petit avocat qui retirera quinze dollars par semaine de la caisse de son patron, devra y aller



de son obole. Lui, n'a pas cette belle excuse. Il est bien mis, mais il est avocat, qu'il trinque, c'est dans l'ordre!

Nous concluons en disant que c'est juste et équitable qu'à titre de compensation, messieurs les avocats aient dans l'administration du pays la part du lion. Et d'ailleurs, par qui sont-ils élus députés ou échevins, si ce n'est par le peuple?

A propos des mauvaises affaires que font aujourd'hui les avocats, alors que fermiers, industriels, commerçants ou ouvriers amassent des sous, il nous re-

vient en mémoire une caricature anglaise représentant un père en train de gronder son fils: "Si tu ne fais pas le bon garçon, lui dit-il, je vais t'envoyer à l'Université!"

Que les temps sont changés!

Il n'y a pas si longtemps, c'était rabaisser un enfant ou simplement reconnaître son infériorité que de lui faire apprendre un métier. On disait: "Si tu ne veux plus étudier, on va te mettre à la pelle ou à la pioche", ou encore ce mot qui fait rire davantage aujourd'hui, depuis la guerre surtout: "T'as pas voulu t'instruire, travaille."

L'ANGLAIS TEL QU'ON L'ECORCHE

Le maître Saint-Saëns a horreur, et il n'est pas le seul, de l'anglomanie qui sévit dans nos conversations, dans nos écrits et jusque sur les enseignes, parfois si ridicules, de nos commerçants.

Il voyage beaucoup. Il a été choqué de la fantaisie grotesque de celles-ci.

"De tous côtés, écrit-il à ses confrères de la Société des gens de lettres qu'il appelle les gardiens de la langue française, on s'évertue, par exemple, à déménager le malheureux adjectif, à le contraindre à précéder le substantif; on n'écrit plus "Hôtel Moderne", mais "Modern Hôtel"; heureux l'adjectif si pour être plus anglais, on ne l'affuble pas d'une apostrophe et l'on n'écrit pas "Modern Hôtel", ignorant que l'adjectif en anglais n'en saurait avoir. N'en ai-je pas vu, en province, "au milieu d'un mot!" Ci c'est pour flatter nos amis les Anglais qu'on agit ainsi, on ne peut réussir qu'à exciter leur moquerie, à nous faire prendre par eux pour des nigauds."

Voilà qui est parler français!

UNE GRANDE OFFRE AUX HERNIEUX

**10,000 PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA HERNIE RECEVRONT
PLAPAO A L'ESSAI ET LIVRE DE M. STUART SUR LA
HERNIE ABSOLUMENT GRATIS.**

Cette offre généreuse est faite par l'inventeur d'une merveilleuse méthode opérant "nuit et jour" qui rétablit et fortifie les muscles relâchés et ensuite supprime tout à fait les bandages douloureux et la nécessité de dangereuses opérations.

RIEN A PAYER

Pour 10,000 malades qui écrivent — M. Stuart enverra une quantité suffisante de Plapao sans frais pour vous permettre d'en faire l'essai. Vous ne payez rien pour cet essai de Plapao.

JETEZ VOTRE BANDAGE

Vous savez par votre propre expérience, que c'est seulement un faux soutien contre un mur tombant et que cela affaiblit votre santé, parce que cela retarde la circulation du sang. Pourquoi donc continuer à le porter ? Voici un meilleur procédé dont vous pouvez vous assurer sans frais.

EMPLOYE DANS UN DOUBLE BUT

Premièrement: Le plus important objet du PLAPAO-PAD est de conserver toujours appliqué aux muscles relâchés le remède appelé Plapao qui est de nature contractive, et dont le but à l'aide des ingrédients de la masse médicamenteuse est d'augmenter la circulation du sang afin de revivifier les muscles.

Deuxièmement: Adhérent de lui-même dans le but d'empêcher le tampon de glisser, c'est une aide importante pour maintenir la hernie qui ne peut être contenue par un bandage.

Des centaines de gens, vieux et jeunes, ont affirmé sous serment devant un officier qualifié, que le PLAPAO-PAD a guéri leur hernie—certains cas étant des plus graves et des plus anciens.

ACTION CONTINUELLE NUIT ET JOUR

Une condition frappante du traitement PLAPAO-PAD est le temps relativement court pour en obtenir des résultats.

C'est parce que son action est continue—nuit et jour pendant les 24 heures entières.

Il n'y a pas d'inconvénient, pas de gêne, pas de douleur. Cependant minute par minute—pendant votre travail quotidien—même pendant votre sommeil—ce merveilleux remède infuse invisiblement une nouvelle vie et une nouvelle force dans vos muscles et les met en état de maintenir les intestins en place sans le support artificiel d'un bandage ou de tout autre procédé.

LE PLAPAO-PAD EXPLIQUE

Le principe d'après lequel le Plapao-Pad fonctionne peut être facilement démontré par la gravure ci-jointe et la lecture de l'explication suivante:

Le PLAPAO-PAD est fait d'une partie forte et flexible "E" qui s'adapte aux mouvements du corps et est parfaitement confortable à porter. Sa surface intérieure est adhésive (comme un emplâtre adhésif, bien que complètement différente) pour empêcher le tampon "B" de glisser et de se déplacer.

"A" est une extrémité élargie du PLAPAO-PAD qui couvre les muscles atrophiés et affaiblis et les empêche de se déplacer plus loin.

"B" est un tampon convenablement fait pour fermer l'ouverture herniaire et empêcher la saillie des intestins. En même temps, ce tampon forme réservoir.

Dans ce réservoir est placé le merveilleux remède absorbant-astringent Plapao. Dès que le remède est échauffé par la chaleur du corps, il devient soluble et s'échappe à travers la petite ouverture marquée "C" et est absorbé par les pores de la peau pour

fortifier les muscles affaiblis et effectuer la fermeture de la hernie.

"F" est l'extrémité du PLAPAO-PAD qui s'applique sur les os des hanches—partie du squelette qui domine la solidité et le support nécessaire au PLAPAO-PAD.

FAITES LA PREUVE A MES FRAIS

N'envoyez pas d'argent. Je veux vous prouver à mes frais que vous pouvez guérir votre hernie et quand les muscles affaiblis auront recouvré leur élasticité et leur force, et quand l'horrible sensation de "pesanteur" sera bannie sans retour, alors vous connaîtrez que votre hernie est guérie — et vous me remercerez sincèrement pour vous avoir conseillé si fortement d'accepter "GRATUIT" le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.

ECRIEZ AUJOURD'HUI POUR L'ESSAI GRATUIT

Acceptez cet "Essai" gratuit aujourd'hui et vous serez heureux pendant votre vie d'avoir profité de cette opportunité. Ecrivez une carte postale ou remplissez le coupon aujourd'hui et par le retour de la maille, vous recevrez l'essai gratuit du Plapao avec un livre de M. Stuart sur la hernie contenant toute information au sujet de la méthode qui a eu un diplôme avec médaille d'or à Rome et un diplôme avec Grand Prix à Paris. Ce livre devrait être dans les mains de tous les hernieux. Si vous avez des amis dans ce cas, parlez-leur de cette offre importante.

10,000 lecteurs peuvent obtenir le traitement gratuit. Les réponses seront certainement considérables. Pour éviter un désappointement, écrivez MAINTENANT.

COUPON

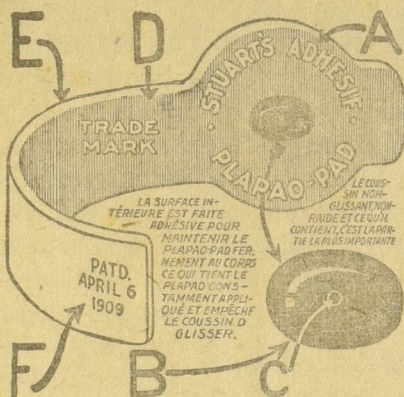
PLAPAO LABORATORIES, Inc.,
2667 Stuart Bldg., St-Louis,
Missouri, U. S. A.

Monsieur.—Veuillez m'envoyer Plapao à l'essai et le livre de M. Stuart absolument gratis.

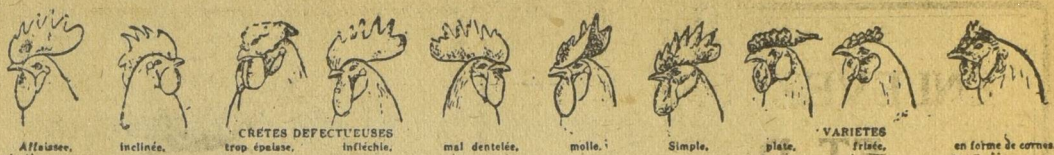
Nom

Adresse

Le retour de la maille apportera l'essai gratuit de Plapao.



MAINTENANT le merveilleux remède gratuit. Et "GRATUIT" signifie GRATUIT — ce n'est pas un envoi "C.O.D." ou un essai douteux.



Variétés et maladies de la crête des volailles

La crête des volailles présente de nombreuses variétés. Elle est dite simple: quand elle a la forme d'une lame mince qui part du bec et se termine tout à fait en arrière de la tête. Elle est découpée à sa partie supérieure en festons à pointe aiguë qu'on nomme "Crétillons", et forme à son extrémité postérieure un lobe plus ou moins arrondi. La crête simple est portée droite ou pliée sur elle-même, retombant un peu sur la tête.

La crête est plate quand elle forme au-dessus de la tête un large plateau hérissé de monticules très rapprochés. Son extrémité antérieure est toujours large et arrondie; la postérieure forme toujours une pointe.

La crête est frisée: quand elle forme un plateau bien moins large que précédemment et à crétillons disposés sur trois rangées antéro-postérieures.

Elle est dite en bourrelet ou en couronne: quand elle a l'aspect d'un ou deux mamelons à surface lisse aussi longs que larges, ne dépassant pas la tête en arrière.

Elle est dite en forme de cornes: quand elle affecte la forme d'un petit mamelon situé au-dessus du bec, se terminant par deux cornes divergentes.

Elle est dite triple: quand elle a l'aspect de deux demi-feuilles de ché-

ne séparées par un mamelon allongé faisant saillie entre elles deux.

Elle est dite en gobelet quand, dans la forme précédente, le mamelon est très réduit et que les deux demi-feuilles s'incurvent sur elles-mêmes pour constituer un gobelet placé obliquement sur le devant de la tête.

En dehors de ces formes normales, elle subit avec les variations de santé de l'animal des déformations plus ou moins sensibles: crête affaissée, crête inclinée, crête trop épaisse, crête infléchie, crête molle, crête mal dentelée.

Elle est exposée à un certain nombre de maladies.

La teigne faveuse de la crête est produite par un microbe. On la désigne aussi sous le nom de crête blanchâtre, crête farineuse. La crête violacée est un des symptômes du choléra des poules. La crête pâle est un des symptômes de l'anémie. Elle peut aussi provenir des fatigues de la mue; d'une couvaison trop longue ou faite par une température trop élevée; d'une maladie quelconque, de parasites, de poux ou tiques en trop grand nombre, ou enfin de maladies intestinales provoquées par les vers. C'est à ce dernier cas qu'on applique plus exactement l'expression "crête pâle".

La crête est souvent aussi abîmée par des plaies. On lavera ces plaies dans une solution de permanganate de

ENLEVEZ CES POILS ET DUVETS

qui déparent votre visage
avec la célèbre



RAZORINE

du Dr. Simon, de Paris

Facile à appliquer soi-même, inoffensive, elle agit rapidement, sans laisser de traces et sans activer la pousse.

Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

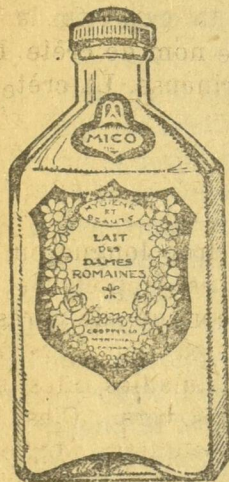
COOPER & CIE, ch. 112, 155-ouest, rue des Commissaires, MONTREAL



Voici, Mesdames, le Populaire

LAIT DES DAMES ROMAINES

DANS SA NOUVELLE TOILETTE



Un packaging plus commode que l'ancien et plus digne de la renommée universelle de ce produit qui depuis au delà d'une quart de siècle a beaucoup contribué à la préservation de la

BEAUTE DE LA FEMME

en rehaussant la blancheur et la finesse de la peau, en éclaircissant le teint, en le protégeant et en faisant disparaître ROUGEURS, BOUTONS, DARTRES, RIDES, POINTS NOIRS etc.

En vente partout **50c** ROSE OU BLANC

Envoyez 10 cents pour échantillon généreux.

COOPER & CIE, ch. 112, 55-ouest, rue des Commissaires, MONTREAL

potasse: un cinquième d'once dans un gallon d'eau distillée. Enfin sous l'influence d'une température froide (environ inférieure à 6°) pendant plusieurs heures dans le courant d'une nuit, les coqs à grande crête simple sont exposés à avoir l'extrémité des barbillons gelée. Cette congélation de la crête se produit surtout chez les coqs qui couchent en plein air. Pareille congélation peut du reste avoir une répercussion considérable sur la santé des sujets.

L'écoréage préventif est un remède mais enlève de la valeur aux animaux.

— o —

LA POIGNEE DE MAIN

Savez-vous donner une poignée de main? Cette question si simple vous étonne, n'est-ce pas? Eh bien! il apparaît que la chose est extrêmement compliquée. Il ne faut être ni nonchaland, ni dédaigneux; on ne doit pas plus broyer la main tendue que la serrer trop mollement. D'ailleurs, cette manifestation de politesse est dûment régentée et codifiée. Elle varie avec les époques, et si vous ne vous conformez pas aux règles édictées, vous "retardez". Voici, d'après l'arbitre parfait des élégances, Marcel Boulenger, la méthode dernier cri qu'il convient d'adopter:

"Un homme ou une femme du monde qui se voit en face d'un ou d'une de ses semblables lui prend la main en étendant le bras bien droit, et presque verticalement, de telle façon que le poignet se trouve à la hauteur de la hanche: à peu près la dernière position du salut de l'épée, en somme, avec cette différence, toutefois, à savoir que, dans le salut guerrier, la main armée tombe à côté de la hanche, tout

a fait sur le même plan, au lieu que, pour le geste d'accueil comme il faut, la main pacifique se vient placer légèrement en avant de la hanche. Ce très discret mouvement en avant constitue un témoignage de bienveillance, et voire de prévenance, dont il n'est pas permis de douter.

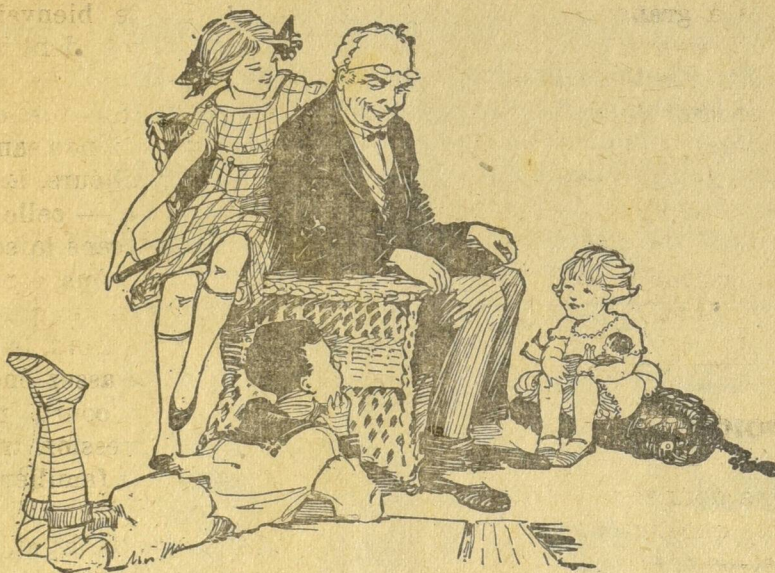
"Puis, dans cette situation, le bras tout allongé et raidi, non sans une certaine noblesse d'ailleurs, la main doit serrer l'autre main — celle du survenant, s'entend — sans la secouer, ou en la secouant une fois, à peine. Pour pallier ce que cette unique secouade aurait de sec et de froid, le serrement de main se donne assez énergique et bien net, quoique court, par bonne éducation. Une pression trop longue serait exagérément familière, ou pleine d'intentions déplacées."

Vous voilà avertis. Et si, en faisant ce geste prestigieux, vous souriez avec courtoisie, d'une façon avenante, affable même, vous serez considéré comme étant de bonne compagnie...

— o —

BLANCHIMENT DES STATUETTES ET OBJETS EN PLATRE

Mettre l'objet sous le robinet d'une fontaine et faire couler l'eau quelques instants pour bien enlever la poussière, les saletés qui se trouvent dans les petites cavités. Détremper ensuite du blanc d'argent ou blanc de céruse en poudre très fine dans du lait; la peinture ne doit être ni trop claire, ni trop épaisse; trop claire elle ne conviendrait pas suffisamment, trop épaisse, elle enlèverait à l'objet la finesse des saillies et remplirait les creux. Appliquer au pinceau; la peinture sèche en quelques heures; si on ne trouve pas l'objet assez blanc, appliquer une seconde couche.



Pourquoi Grand-Père est si populaire

Une bonne santé et la bonne humeur ordinairement vont de pair. Celui qui souffre d'un foie inactif, d'indigestion ou d'irritation nerveuse, ne peut conserver facilement sa bonne humeur, et sa gaieté habituelle, qu'il soit jeune ou vieux.

Le grand-père représenté dans la vignette a réussi à conserver sa bonne santé et sa bonne humeur, grâce à l'emploi de la *Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs*, pour tenir son sang riche et sa vitalité en meilleur état possible.

Les hommes et les femmes âgés connaissent de plus en plus le bien qu'ils retirent de l'emploi de ce grand reconstituant. Il semble fournir exacte-

ment ce qui leur manque pour se tenir en bonne santé et heureux.

M. D. F. Armstrong, R. R. No 3, Mallorytown, Ont., écrit:

"Le surmenage et une très forte tension d'esprit m'avaient rendu très nerveux et m'avaient épuisé. Je commençai à prendre de la *Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs*, et ce remède m'a certainement fait un grand bien. Il sembla pendant un certain temps que je ne pourrais vivre qu'avec ce remède, et je puis recommander fortement ce traitement à quiconque a besoin d'un remède semblable. J'ai plus de 61 ans maintenant".

("Assermenté devant moi à Mallorytown, ce 7e jour de mars, 1921" — D. S. Clow, J. P.)

La *Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs*, 50 cents la boîte, chez tous les marchands, ou d'Edmanson, Bates & Co., Limited, Toronto 14

LE PREMIER SALAIRE DE JEANNE

Jeanne, de son petit pupitre, regardait par la fenêtre givrée d'arabesques fantastiques, tomber une neige souple et des petites filles bombarder un énorme bonhomme de glace. De mauvaises idées traversèrent son cer-

le. Elle avait dans sa bourse de l'argent pour acheter son billet et la clé de l'appartement. Déjà, elle ruminait dans sa tête légère toutes les joies qu'elle aurait; elle faisait des projets de toutes sortes, se voyait dans de



veau et un goût frénétique d'indépendance la saisit. Comme ce serait bon, quelques jours avant Noël, de quitter l'école et comme papa serait surpris! C'était sa fête en plus et Jeanne attendait une permission l'autorisant à passer la fin de semaine dans sa famil-

le. Elle avait dans sa bourse de l'argent pour acheter son billet et la clé de l'appartement. Déjà, elle ruminait dans sa tête légère toutes les joies qu'elle aurait; elle faisait des projets de toutes sortes, se voyait dans de

beaux restaurants, au théâtre, au cinéma, dans d'éblouissantes soirées. Le lendemain, sa permission en poche, elle prit le train et se trouva quelques heures plus tard devant la porte de l'appartement qu'elle ouvrit. Pas un bruit, par un souffle. Intriguée,



LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX : \$1.25 LA BOUTEILLE.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX :

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

Le parfum recherché

" FAITES-MOI REVER "

de J. JUTRAS

Toute personne qui m'enverra son nom et son adresse, recevra des gentils buvards parfumés à l'arôme de FAITES-MOI REVER.

Ecrivez immédiatement comme suit :

J. JUTRAS, parfumeur

1421, ave Papineau Montréal, Can.

Prix \$2.50 l'once

35c la bouteille d'essai

elle se promena dans toutes les pièces en appelant son père. "Il est sans doute sorti pour quelques minutes," se dit-elle. Mais le papa ne revenant pas, elle prit son chapeau et se prépara à sortir quand une lettre ouverte sur le bureau de travail attira son attention. Elle s'en empara d'une main heureuse et lut ces lignes qui la jetèrent d'abord dans la consternation : "Je ne puis accepter votre gracieuse invitation, me rendant au couvent de Jeanne pour célébrer sa fête avec elle..."

"Que vais-je devenir ?" se demanda-t-elle anxieusement. Dans sa bourse, il ne lui restait exactement que douze sous. Elle ne pouvait pas retourner au couvent et se trouvait aussi devant un estomac assiégé par la faim et un garde-manger absolument vide. Elle aurait bien pu, sans doute, s'adresser à ses voisins que son père devait certainement connaître ou encore à certains parents et amis de sa famille, mais, trop fière, elle ne voulut pas pour aucune considération. Elle se mit à réfléchir à sa situation et tombant sur un journal qui contenait l'article d'un soldat démobilisé sur l'énergie et la force morale, elle y lut qu'il faut arriver par ses propres forces dans la vie, sans demander le secours de personne.

Alors, dans une autre colonne du même journal, elle parcourut les petites annonces. Elle lut, au milieu d'une des pages, un entrefilet perdu, ainsi conçu : Jeune fille demandée pour servir dans un restaurant — les soirées, de 7 heures à 11 heures. Elle mit alors son chapeau et enfila son manteau. Arrivant la première chez le patron, elle eut immédiatement cette position qu'aucune autre jeune fille n'avait sollicitée avant elle. Il était 6

heures et la pauvre petite n'avait pas encore soupé. Mais elle ne voulut pas demander ce congé et se mit aussitôt à la besogne, travaillant ainsi sans relâche jusqu'à 11 heures du soir, où le patron lui remit sa paye d'un jour. Elle rentra chez elle fort heureuse d'elle-même après avoir pris un succulent repas avec ses amies du restaurant. Son père n'était pas encore de retour. Le lendemain, elle retourna à son travail et quand elle reprit ce soir-là le chemin de la maison, ce fut pour se trouver nez à nez avec son père qui y-entrât.

Quelle joie!

Elle lui raconta sa tragico-comique aventure et le papa trouva la chose si amusante qu'il fut d'une humeur charmante avec sa fille. Le lendemain soir, c'est Jeanne, avec le fruit de sa dernière journée de travail, qui amena son père dîner au restaurant et solda la note.

Il reconnut les brillantes qualités de sa fille et l'aima davantage.

VERNIS INCOLORE AU COPAL

Trier avec soin le copal, casser chaque morceau et y verser une goutte d'huile de romarin. N'employer que les morceaux devenant mous au contact de l'huile, les broyer et passer au tamis fin. Mettre cette poudre de copal dans un verre, y ajouter un volume égal d'huile de romarin, remuer pendant quelques minutes jusqu'à consistance sirupeuse; laisser reposer pendant deux heures, y ajouter quelques gouttes d'alcool rectifié et mélanger intimement. Répéter l'opération jusqu'à ce que le vernis ait la consistance voulue, laisser reposer quelques jours et décanter la partie claire. Ce vernis s'applique également sur le bois et sur le verre.

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE**EXAMEN DES YEUX**

GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos Verres *Toric*, nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER****144 rue Sainte-Catherine Est,**Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : *Yeux artificiels*. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que le *Revue Populaire* soit impeccable comme revue canadienne-française, nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs* et *Directrices d'Etablissements d'Education*, les *Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la saine culture de l'esprit de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la *Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ECRIVEZ-NOUS.—Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL**LE PASSE-TEMPS**

(Fondé en 1895)

Dans chaque
numéro on trouve :

SEPT ou HUIT chansons ;
DEUX ou TROIS morceaux de piano ;
Aussi Musique de Violon ;
Conseils et Renseignements sur les Disques.

ABONNEMENT

Au Canada, \$2.50

— Un an. —

Etats-Unis, \$3.00

Un numéro, 10 cents — En vente partout.

Adresse : **16-est, rue Craig**— — — **Montréal**

👉 Demandez notre catalogue de primes 👈



LES CILS

"Oui, ma chère, on porte des cils artificiels cette saison".

Cette affirmation semble absolument fantaisiste, et cependant c'est l'exacte vérité. On porte des cils artificiels.

Si vos cils ressemblent à ceux d'un chien mexicain, vous pouvez les remplacer avantageusement par des petits poils soyeux qui iront bien avec votre genre de beauté.

D'après le catalogue que nous avons en main, les cils artificiels ne sont pas seulement destinés à l'usage exclusif des artistes des théâtres, mais aussi aux dames du monde et aux vieux messieurs pour qui la nature avare de ses dons n'a pas été généreuse dans sa distribution du système pileux.

Ce procédé est, paraît-il, si parfait, que la jeune amoureuse peut permettre à son pâle amoureux de l'embrasser sur les yeux sans que celui-ci voit le subterfuge. C'est le comble de l'art.

Les nouveaux cils peuvent être achetés dans tous les tons et toutes les teintes. Des rouges pour les Vampires, des verts pour les Irlandais et des

tricolores pour les fêtes du 24 juin. On ne peut être plus pratique.

Mais n'oubliez pas lorsque vous allez au comptoir commander une demi-verge de cils artificiels d'avoir la couleur exacte, allant avec vos cheveux. Et si, en mangeant votre soupe à la table de famille, vous trouvez une longue chenille dans votre bouillon, cela voudra dire que vous n'avez pas encore appris correctement l'art de faire obtenir vos cils artificiels, ne vous découragez pas. Tout s'apprend, à la longue.

LE TABAC EST-IL NUISIBLE?

Ce n'est pas d'hier que les médecins ont décrété, non à l'unanimité cependant que le tabac était pernicieux dans bien des cas, et nuisible à la santé chez les habitués de la feuille à Nicot.

C'était tellement bien compris que des suffragettes voulaient partir une campagne pour la suppression totale de la vente du tabac, tout comme la vente des boissons fortes.

BÉAUTE, FERMETÉ DE LA POITRINE

Disparition des Creux des Epaules et
de la Gorge par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

en 30 jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe et raffermi** très rapidement la **poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

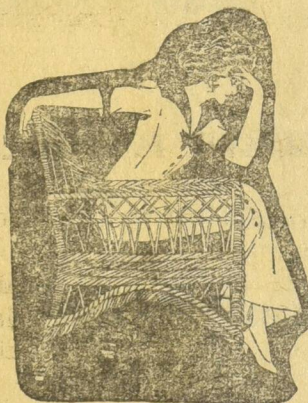
Très bon pour les personnes **maigres et nerveuses**.

Bienfaisant pour la **santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au compt: \$1.00

Renseignements gratuits donnés sur réception de 3 sous en timbres.

Mme DENISE ROY, Dépt. 5 Boîte postale 2740, MONTREAL

**NE SOUFFREZ PLUS!**

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante ? La guérison est assurée avec

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le beau mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aînes.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de cœur, retards, pertes, etc.

Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez 5 cts en timbres et nous vous enverrons **GRATIS** une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION: JEUDI et SAMEDI, 2 à 5 P.M.

Mme Myrriam Dubreuil, 250 Parc Lafontaine
Boîte postale 2353 Dépt. 25, Montréal, Qué.

Mais voici que des savants, dignes de ce nom, puisqu'ils appartiennent à l'Institut Pasteur, nous apprennent aujourd'hui que le tabac est un antiseptique des plus effectif, qu'il tue nombre de microbes dangereux comme ceux du choléra, de la diphtérie et de la meningite-cérébro-spinale.

Voilà de quoi reconforter les fumeurs invétérés et qui en encouragera un bon nombre à reprendre leur vieille amie la pipe, qu'on avait mise au rancart.

Il se peut que l'abus du tabac ait conduit à des troubles nerveux; il en est ainsi de tous les abus, même des bonnes choses; mais, en général, l'usage du tabac avec modération, est certainement un désennui et un tueur de germes nocifs.

— 0 — VERLAINE, GARÇON D'HOTEL

Cette nouvelle nous est apprise par le "Sunday Evening Telegram" du 13 mars 1921, où S. M. Ellis rendait compte d'un livre de M. Harold Nicolson sur Verlaine. Et, afin de donner à cet article de la saveur, le secrétaire de la rédaction voulut trouver un titre exact et synthétique. Mais, sans doute, pressé par l'heure, et se souvenant vaguement avoir lu que Verlaine était employé à l'Hôtel de Ville de Paris, il confondit Hôtel de Ville et Hôtel des Voyageurs, et rédigea ainsi son titre:

From Hotel Clerc to World Fame

Ce qui veut dire en traduction libre: Histoire d'un garçon d'hôtel qui a atteint à la renommée mondiale.

Verlaine, garçon d'hôtel! Bien que le destin fût peu clément à son égard, le pauvre Lelian ne s'attendait pas à ce dernier coup!

PENDANT PLUS DE 20 ANNEES



Des agents et négociants sur tous les marchés du monde ont obtenu des vastes profits en vendant nos portraits agrandis, cadres, moulures, verres plats ou convexes pour cadres, alcographies, images, miroirs peintures sous verre convexe, etc. Enverrons catalogues anglais et liste de prix à négociants et agents.

Correspondance française ou anglaise.

CULVER PAN AMERICAN EXPORTERS
806 S. Dix St., Chicago, Ill., E.-U. d'A.

DANS NOTRE LIVRAISON DE JANVIER

"LA REVUE POPULAIRE"

contiendra deux romans complets
qui auront pour titre :

Le Masque de Linge

par

Gustave Le Rouge

et

L'amour souffle où il veut

par

René d'Anjou

☆☆☆

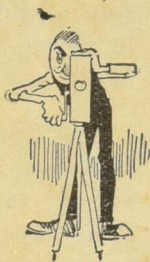
FAITES-EN PART A VOS AMIS
ET RETENEZ VOTRE NUMERO
DES MAINTENANT.

LE SEUL MAGAZINE EN LANGUE FRANÇAISE,
SUR CE CONTINENT, CONSACRE
AU CINEMA



LE FILM

Contient: Une grande quantité d'articles et de
renseignements sur les actrices et acteurs;
De nombreuses reproductions de photos;
Des scénarios, interviews, des
pages spéciales, etc.



RETENEZ-LE DES MAINTENANT

POIRIER, BESSETTE & CIE., édit.-prop.

131, rue Cadieux,

Montréal.

Lait Condensé
marque "Eagle"
Lait Evaporé
"St-Charles"
Lait Malté
vaquets carrés

Borden's

Caté Condensé
"Reindeer"
Cacao Condensé
"Reindeer"
Lait Condensé
"Reindeer"

Le lait Borden Eagle Brand tient les bébés en santé

Au cours des 63 dernières années on a nourri plus de nouveaux-nés à l'aide de **Bordens Eagle Brand** (lait Borden, marque Eagle) qu'avec toutes les autres espèces de nourritures pour bébés, combinées.

La **Borden's Eagle Brand** doit être la plus recommandée parce qu'elle constitue la nourriture idéale de l'enfant, la plus rapprochée de la nature.



Borden's Eagle Brand consiste en lait avec toute sa crème, scientifiquement mélangé avec du sucre granulé, susceptible de fournir en tout temps une alimentation reconstituante pour le corps, entière, délicieuse, toujours égale sur laquelle on peut compter.

Particulièrement au cours des chaleurs **Borden's Eagle Brand** a une valeur toute spéciale pour l'enfant. Il ne cause aucun désordre organique et ne fatigue pas la digestion délicate du nouveau-né.

*Demandez un exemplaire
gratuit sur les soins et l'alimentation des bébés.*

Chez tous les épiciers et pharmaciens

MONTREAL *The Borden Co. Limited* VANCOUVER